

# Anne Stephane

*peintre et poète*

*née le 14 mars 1915 à Plouhinec (Finistère)*

*et décédée le 3 décembre 1994 à Rezé (Loire-Atlantique)*

## ŒUVRES POÉTIQUES COMPLÈTES

***Ouvrage numérique édité en vue d'un usage  
strictement personnel et non-marchand.***

TABLE DES OUVRAGES

APPROCHE-TOI ENCORE

FEMMES OCÉANES - JENOVEFA

FEMMES OCÉANES - SESILINA

FEMMES OCÉANES - BEGA

LE CŒUR QUOTIDIEN

LES JOURS PAS COMME LES AUTRES

FAIRE LE SIGNE D'EXISTER

ENTRE HAUTE ET BASSE MER

ELLES, VOUS ET NOUS.

SUITE DE LA TABLE DES OUVRAGES

TABLE DES OUVRAGES - (SUITE)

DEUX VOIX POUR UN POÈME

LES AUTREFOIS FAMILIERS

DES SONGES MILLE FOIS BRODÉS

ZAC'HARIAZ ET LA PETITE FILLE

LES OISEAUX DE COMPAGNIE

UNE PLUME M'A SUFFI

DES PETITS TABLEAUX ACCROCHÉS SUR MES JOURS - I -

DES PETITS TABLEAUX ACCROCHÉS SUR MES JOURS - II -

DES PETITS TABLEAUX ACCROCHÉS SUR MES JOURS - III -

Anne Stephane

Cahier n° 1

Approche-toi encore

TABLE DES TITRES

APPROCHE-TOI ENCORE

ET LE TOI ET LE MOI

ET MOI LA DOUBLE

UN PAS DEUX PAS

L'AUGURE EST FAVORABLE

L'ÎLE

JE TE DIRAI

TERRE SACRÉE

PAYS

SOLEIL

TRANSPARENCE SUR TRANSPARENCE

LE CRI

LES PETITS RIENS

LA FEMME BLEUE DE JADIS

EN CETTE LUNAISON ROUSSE

APPROCHE-TOI ENCORE

Approche-toi encore  
et renais indécise et tremblante  
délicate et tendre.

Par joie successive  
retrouve ton enfance sans mémoire  
et va rejoindre son rêve fou.

Le voici allongé sur le sol  
où le passage d'un miracle simple et nu  
laisse une trace profonde.

Un oiseau et le jamais-plus-de-choses-tristes  
sautillent sous les pins — tout à l'heure à grands  
coups d'ailes ils partiront vers des contrées suspendues  
dans le plus loin encore...

Et dansent aussi des ombres minces,  
elles entourent les fleurs accordées de silence.

ET LE TOI ET LE MOI

Et tu inventes des paroles pour me mettre à l'abri des images. Et je les bois d'un trait comme au sortir d'un rêve, d'un rêve de derrière soi.

Et je cours et je glisse et je tombe et je me relève sans me faire prier (le temps marque l'heure) et je vole sans défaillance vers toi car tu vas défaire goutte à goutte des « ceci » et des « cela » vêtus de flammes.

Et tu bois et je rebois d'un trait, et rien n'existe plus sauf peut-être la coque friable des jours passés, qui ne sert plus à rien sinon à repousser le renouveau, l'élan, le choc de l'azur.

L'horizon est libre et drôle et sans contrainte et ta main touche ma main (et ceci m'est plaisir) pour aller vers la ville nouvelle où nous éclaterons de rire au coin des rues, et dès le soir nous accepterons les rites qu'elles imposent.

Et puis tu feindras de comprendre et puis je feindrai de comprendre la nuit noire et profonde qui viendra violenter et le toi et le moi.

ET MOI LA DOUBLE

Et moi la double  
l'ardente

l'enchevêtrée dans des cheveux nomades  
l'affublée dans les grandes robes du vent  
je marche pieds nus sous le fouet du sable qui me griffe  
et par instant me porte, et le cri acide de ses fureurs  
m'accroche l'oreille avant de m'assaillir en sifflant.  
Réveillé, l'apparence du Prince Rouge m'entraîne au  
fond de l'Océan.

... pendant ce temps sur la solitude tressée d'une grève  
très lourd sera le sommeil de mon corps

... pendant ce temps longeront la côte  
les lentes et graves bêtes aux cornes d'or.

Au fond de l'Océan le Prince despotique m'arrime au  
cœur de son vaisseau où tout un peuple de hautes  
servantes nues enturbannées d'écailles façonnent des  
rêves insensés.

Avant le soir des ombres verdâtres couvriront les rochers.  
Et je sais le hennissement de ma crainte lorsque la vague  
fera la navette sur mon absence coutumière...

UN PAS DEUX PAS

Un petit lit d'eau douce que borde le cresson vert  
acide et jeune.

Ici la brise est fraîche

Et puis elle s'enroule

Et puis elle s'écroule de rire dans l'eau.

Entends et vois et passe.

Un pas deux pas.

Le ciel est au fond de l'eau

Cresson vert à l'envers.

Et nous ?

Et le cri de l'oiseau blanc ?

Le cresson berce le cri.

Regarde au fond de l'eau apparaît une étoile.

Et s'y pose ton visage

Et moi en attente

je compte jusqu'à trois

avant de ligoter mon cœur dément

sur le lit d'eau.

L'AUGURE EST FAVORABLE

L'augure est favorable

« Tu t'en viendras vers moi tout ruisselant de lune et de plus fier et de plus haut tu porteras la signature du large sur ton front... mais pour aller vers toi, mes pas chancelleront car l'écume sera lourde sur mon âme mise à vif par le tumulte de la mer »

De la mer !

... qui donc déjà en a tant souffert ?

... qui donc déjà en a cessé de rire ?

Et moi l'insurgée de l'absence face au large...

Moi larguant mes folies à la poursuite de ton image

Moi quêtant ton écoute pour y nicher mes fantasmes

Moi espérant tes dires si sages pour y croiser les miens  
si fous

Et puis moi ce soir, encore si pareille aux autres soirs,  
depuis ta non-présence

... un soir qui fait des myriades d'encoques sur la mer et  
pousse un reste de jour vers mon cri statufié au bout  
du môle...

## L'ÎLE

L'île très haute sur la mer.  
L'île pleine de ces oiseaux chatoyants  
qui s'accouplent en plein vol.  
Et moi si déserte de toi,  
j'écoute l'éternité de la joie  
venant d'eux.  
Et cela dérange la peur.  
La peur est verte et rauque et clignotante  
et horizontale. Parfois elle se dresse et crie.  
Alors je souffle sur le cri  
pour sauver le secret que nous partageons toi et moi  
en part égale partagé.  
Et se lève une première couleur  
elle est longue et nue, perlée de pluie.  
Et se lève une deuxième couleur  
elle est douce et frêle, à peine palpable.  
À cause d'elle, près de la fougère consacrée  
je m'allonge, et, comme une folie, des signes tombent  
goutte à goutte en ronde magique autour de moi.

JE TE DIRAI

Sous les nuages rompus par la foudre.  
Sous le grand vent en loque  
et ses plaintes toutes proches.  
Viens allumer le silence des fleurs païennes  
et je te dirai.  
Les jours et les nuits.  
Les lacs d'absence sous la lune.  
Et des tas, des tas de secrets vendangés à genoux.  
Je te dirai je te dirai.

Mais je dis, je dis et je me dépossède,  
de ces nuages rompus, de ce vent en loque,  
de ces plaintes toutes proches.  
Je te dis, je te dis  
dans la même coupe buvons le soleil.

TERRE SACRÉE

Terre sacrée  
Couronnée de mer  
Saignante de lichen  
Mes pas mesurent sans hâte le lien de ta puissance.

Mains jointes  
Souvenance  
Oiseaux ivres  
Pierres alignées  
Reflét  
Les pierres bougent  
Hommes  
Femmes  
Enlacement  
Amour fou sur la grande plaque du rêve  
Vent  
Tempête  
Le rêve chavire  
Cris  
Désespoir.

Le soleil enfonce dans la mer l'image de jadis.

Pays

Et le jeté sur le lointain de toisons de blé foudroyé  
d'indolence.

Et le magique entrelacement d'aile des oiseaux  
cueillant la lumière.

Et le jeu délicat et limpide du ruisseau où se prolonge  
la transparence du ciel.

Et la falaise aisément rectiligne  
et le choc répété des vagues  
et leur chute d'éternelle renaissance.

Une lueur conquérante à grand coup d'illusion allonge  
sa ferveur. Elle englobe tant de divers que s'animent  
des couleurs, et on les écoute, et on les goûte.

Dodelinant de grâce notre cœur inconséquent  
glane son enfance

Et sur nous s'éboule le pays enchanté.

SOLEIL

Et passe une promesse sur l'écho des sources rivales  
berçant les lis d'eau.

J'étends la main en riant...  
Et infiniment plus le vent faribole en de vaste victoires...  
Et des libellules tout en jouant hésitent,  
Et des libellules avec ivresse s'échappent.

Un reflet... deux oiseaux glissent en transparence...  
mais cette double offrande s'éteint  
au détour du ruisseau,  
et cela est exact comme hier.

... Des signaux effarés  
qui vont  
qui viennent  
qui durent  
sur mon ombre s'inversant en reculée trembleuse  
vers le rouge profond de la terre.

TRANSPARENCE SUR TRANSPARENCE

Transparence sur transparence  
l'eau de mer s'avance.  
Souffle à souffle  
les oiseaux des grands labeurs d'avant l'aube s'élèvent.  
Toi, maille à maille effile ton abri végétal  
et dans les alvéoles de la falaise  
va glisser tes attentes — en toi elles ont tant crié.  
Hâte-toi le chèvre-pied s'empêtre aux marches de  
l'invisible car l'aube allègrement  
fragmente la grisaille des apparences.  
Et le ciel marche de son pas de géant  
sans d'autres soins, sans d'autres gestes  
sans d'autres signes au-dessus de toi.

LE CRI

Et déjà la mer se sépare de la falaise  
sœur blanche de sa folie.

Et passe sur la pointe des herbes courtes  
le vol noir et bas de l'oiseau de la colère.  
Son cri attaque le ciel.

Puis saisit de sécheresse fait volte-face  
et en une déchiqueture fracassante  
se brise sur les rochers.  
Sur les rochers tachés d'un lichen triomphant.

Et nous les envoûtés de ces zones de naufrages.  
Nous les écumeurs aux yeux tristes.  
Nous dessinons sur les galets  
le cri des hommes.

LES PETITS RIENS

Infiniment solitaire en son lieu d'asile  
un oiseau blanc buvotte l'espace enclos sous ses ailes.  
Et tout là-bas à la lisière de la dune  
un vagabond va zigzaguant  
— un vagabond tissé de murmures, de chuchotements,  
de filaments de supplications.  
Et nous délaissées par le jour.  
Nous un peu folles, nous franchissons les algues  
poisseuses afin de caresser les petits riens que nous  
offre l'océan.

## LA FEMME BLEUE DE JADIS

Les voix à la fois rauques et plaintives sourdent d'une troupe de fantômes, de fantômes s'arrachant trois par trois de la terre.

Et plus éperdues, plus pâles, des femmes se groupent par bravade et regardent.

Et puis se cloque l'eau tombante, et puis se damasse le cri de la chouette près de femmes encerclées par une peur très grande.

Et puis s'avance légère la femme bleu, celle qui dit-on mange des petits êtres pas plus haut que ça.

Distante, le visage blême, elle éloigne d'un signe les apparences qui vont se fondre dans la mer.

En cette lunaison rousse

En cette lunaison rousse la demeure est ouverte.  
Des êtres fabuleux la visitent, et d'une baguette  
magicienne chavirent nos ténèbres.  
Au même instant sur la grève le bois d'épaves brûle  
sous le goémon noir du délaissement.  
Alors nous,  
de nos gestes inachevés, de nos mains dépossédées  
et de nos songes fracassés par d'autres songes  
nous déposons aux pieds des enchanteurs  
des coiffures nuptiales aux ailes indolentes.

Cahier n° 1 -1982

APPROCHE-TOI ENCORE

recueil de 15 poèmes inventoriés à la page  
du 11 mai de la Liste des textes

Cahier n° 1 - illustré de 53 empreintes d'encre  
imprimées et coloriées par l'auteur

**téléchargement : pdf : 6,9 Mo**

Cet ouvrage, des poèmes et des encres d'Anne Stephane, a été composé par *Les Amis des Cahiers Bleu*, Logis de la Folie, 2 rue Michelet 10000 Troyes, et tiré en 150 exemplaires sur offset Montjoly de 110g. par les Cahiers Bleus et la Reprographie de la Ville de Troyes pour la couverture (responsable : Claude Thierard) a été achevé d'imprimer le 18 juin 1982.

Dépôt légal : 2ème trimestre 1982.

Anne Stephane

Cahier n° 2

JENOVEFA

Table des titres

Ainsi va la femme-lune  
Dilatée est l'offrande  
Si pleinement j'attends l'oiseau bleu  
Hâte-toi vers la niche des roses  
Et virevolte mon vertige...  
Quelquefois les embûches du vent  
Inattendus sont les oiseaux  
À ventre doux le temps coule sur l'herbe rase  
Frangée de vent  
Là-bas, sur la dune  
Blottie au cœur des ombres  
Un vaste glouglou végétal  
Une mélopée au loin...  
Et puis ce fut la chute de la voile

*Ainsi va la femme-lune*

*Et ses doigts aux ongles précieux*

*orientent dans l'espace*

*son rêve frémissant.*

*Si le vent porte, écoute bien...*

*Ainsi va la femme-lune*

*cerf-volant nostalgique de toi, le sais-tu ?*

*Ainsi va la femme lune*

*son esquif vire de bord*

*car de grands gestes nuageux*

*détournent l'offrande.*

*Ainsi va la femme-lune*

*et les chose sans identité*

*tourbillonnent sur son cœur.*

*Ainsi va la femme-lune*

*sur son ventre nacré et rond l'oiseau de mer*

*se pose...*

*Dilatée est l'offrande  
elle a bu mon impatience  
et sous d'étranges tendresses  
je me repose.*

*Et puis j'ai cru vous revoir  
et votre voix teintée d'ombre j'ai cru enlacer  
– ici l'image du grand ciel qui court vers  
toi-moi en toute aisance –  
Et voici la vague, elle avance sa peau avide  
et darde vers ma ceinture d'enfance  
– mince ruban de couleur coupant ma nudité –  
son incessante menace.*

*Si pleinement j'attends l'oiseau bleu.*

*Et voici un petit bonheur délié*

*sautillant près de moi.*

*Et voici que l'oiseau s'envole.*

*Et voici l'oiseau lointain de plus en plus  
lointain.*

*Et des naufrages de pluie trébuchent  
sur le matin.*

*Et la dune tressaille.*

*Et puis le rythme où j'accroche mes je t'aime  
tombe sur la mer où l'oiseau va sombrer l'aile  
ouverte.*

*Hâte-toi vers la niche des roses.*

*À l'ombre de son ombre assieds-toi  
et du livre des métamorphoses retire une  
tablette de bois, afin de surprendre sur sa  
face le balbutiement secret et tendre, qui va  
parcourir l'île et ses alcôves de verdure et  
ses habitants velus.*

*– tout un fouillis d'amour espérante grouille  
sous leur toison –*

*Les senteurs de septembre naviguent et celui  
qui osa peindre les fleurs du plaisir sur la  
plaquette rugueuse s'éloigne en son arche de  
flamme.*

*Tu peux en suivre l'apparence à perte d'œil.  
Retourne la tablette, voici la mer...*

*Et virevolte mon vertige...*

*Et des coups retentissent*

*et chaque tapement découvre mille instants  
éperdus qui becquettent l'immobilité de l'île  
aux pierres levées.*

*L'île que le soleil étire en filigrane  
sur le miroir pudique du ciel.*

*Puis surnagent sur la mer des lueurs en instance  
de flânerie.*

*Et à qui mieux mieux des nuages qui faisaient  
tapisserie tourbillonnent maintenant avec  
désinvolture.*

*Et des caresses de pluie s'inclinent à la  
recherche d'un lieu quand l'eau vive entraîne  
ses barques remplies de fleurs magiciennes.*

*Quelquefois les embûches du vent s'ajustent  
aux désirs qui se meuvent avec lenteur  
en un point abrité en moi-même.*

*Un point qui, par jeu peut-être, me pousse  
vers l'abri d'une grève blonde*

*– et douce et tendre et chaude –*

*d'où je peux contempler et le ciel et la mer.*

*Ciel et mer que l'œil mélange et touille*

*pour obtenir l'unique bleu.*

*Le bleu qui brille par le dedans et me fait  
chanceler.*

*Inattendus sont les oiseaux éjectés en mille et  
milliers par la falaise.*

*– ils incisent à aile blanche le tissu du soir.*

*Et moi la frivole j'ai crié*

*avant que la crainte triomphante ne vienne  
dessécher ma voix.*

*Mais maintenant*

*qui donc danse et frappe et essaie de me saisir ?*

*qui donc me ceint d'écume barbare ?*

*qui donc à coup de sel me fixe au visage*

*le sourire fervent des courtisanes ?*

*À ventre doux le temps coule sur l'herbe rase.  
Oserais-je dire  
devant la parade des feuilles du figuier  
mon désir de revoir l'île des améthystes ?  
L'île si secrète sous sa crinière d'algues  
et ses ailes de vent tatouées de douceur.  
Car je sais cette lueur que vaporise l'océan  
pour éveiller ma folie prochaine.  
Cette folie en espoir de folie  
un ruban de prières lové autour du cou.  
Cette folie qui par gros temps se glisse  
près de l'oiseau blanc croisé de noir.  
L'oiseau de danse  
L'oiseau d'oubli  
L'oiseau qui entrouvre sa chemise de plume  
d'un geste silencieux.*

*Frangée de vent je brise de longs espaces pour  
me désaltérer.*

*Et me voici en secret agenouillement.*

*Je m'invente toute neuve, toute lisse, barbotant  
sur un lit de sable.*

*... non, non, ne pas me laisser taquiner par  
les petits clapotis dansant de joie  
les petits clapotis éperdus de tendresse  
les petits clapotis ivres d'indécence.*

*Me laisser renouer à gros nœuds de sel  
je dois.*

*Me laisser transporter à dos de rochers au pas  
de la marée  
je dois.*

*Me laisser ballotter jusqu'à la fin des pas  
je dois.*

*Là-bas, sur la dune  
dans une débauche de gris-bleu  
pointent des chardons.*

*Ici, sur le sable  
l'oiseau du rêve picore des incantations  
pour l'amour non-pluriel  
caché sous les herbes marines.*

*Et moi je fraie avec des empreintes de pas  
tout autour des rochers éclairés de lichen  
avant de me pencher sur une flaqué d'eau  
où de minuscules poissons s'inventent un désir  
grand comme la mer.*

*Blottie au cœur des ombres mauves de la grève  
je regarde le soleil vaciller  
et s'entremêler à la mer.*

*Des oiseaux passent très purs.*

*Silencieuse en mon refuge*

*je bois le bruissement de leurs ailes*

*il est l'espace...*

*Mais tant de sérénité se goûte au jour le jour.*

*Alors vite, faites signe au bonheur*

*et je le recevrai à genoux devant ces fleurs*

*qui bordent les grèves et qui s'inventent des*

*retombées lumineuses au midi de mes habitudes.*

*Un vaste glouglou végétal se presse contre le rivage assoupi.*

*Et le coin secret de la dune, désencloué de sa longueur, se transforme.*

*Et moi je vacille effilochée  
alors je me parfume d'une eau profonde  
immodeste*

*et saison vivante je deviens.*

*– vite me dédire du leurre qui m'a tenue en  
saison de pluie folle, vite vite déchaumer mes  
yeux, car mon étoile je veux titiller – avant je  
damasserai pieds nus l'odeur bleutée d'une  
fontaine –*

*Et règne l'arc-en-ciel et ma sérénité déborde  
et je noue ses quatre coins pour la retenir.*

*Puis je m'affabule m'avocasse m'accoude au bord  
du temps avant de confier à l'oreille du sable  
le secret de ma sagesse dissoute.*

*Une mélopée au loin...*

*Et dans le même espace fou se noie la mosaïque  
d'une chevelure dorée et fauve (des vagues de  
foins flétris contenant d'autres vagues encore  
fleuries) où à minuit la lune dévoile des  
femmes immobiles et pieds nus. Des gestes  
déments de pluie et des amas de solitude ont  
enseveli leur histoire. Autour d'elles une  
écharpe d'oubli se meut avec nonchalance.*

*Et moi, l'œil clos  
je plonge  
je m'élève.*

*Silence...*

*Silence ô mon âme, mon naïf attelage, ma nudité.  
Attends, ne te presse, tout doux, tout doux  
glisse.*

*Berce-moi endors-toi, le temps s'arrête.*

*L'aube va s'engloutir sous pluie d'oiseaux.*

*Et puis ce fut la chute de la voile  
sur la coque de ma nuit  
Et ma grande crainte me déserte  
et je tente d'effacer les rumeurs  
inscrites sur la pierre du seuil  
Oui, j'efface  
à gorge pleine d'appels  
à gorge pleine de frémissants retours  
à gorge pleine de la fraîcheur de l'eau  
sur l'escalier glissant du songe  
Et je palpe ta voix  
de si loin elle vient  
Et puis la mer se met à danser  
Et moi je cours sans réfléchir  
sans réfléchir  
vers le bateau qui palpite sur elle  
sans réfléchir sans réfléchir...*

Cahier n° 2 -1983

JENOVEFA

recueil de 14 poèmes inventoriés à la page  
du 13 mai de la Liste des textes

Cahier n° 2 - illustré de 14 empreintes d'encre  
imprimées et coloriées par l'auteur

**téléchargement : pdf : 2 Mo**

De ce cahier réalisé par Anne Stephane, 95, rue de la Galarnière 44400 Rezé, il a été imprimé sur B F K Rives 210 gr. pur chiffon cent cinquante exemplaires dont 10 exemplaires hors commerce numérotés de HC 1 à HC 10, 40 exemplaires numérotés de 11 à 50 et 100 exemplaires numérotés de 51 à 150.

Chaque exemplaire numéroté de 1 à 50 est signé et doté de 2 empreintes d'encre de l'auteur.

Tous droits réservés «copyright» Anne Stephane pour l'ensemble de cette édition.

Imprimerie P. Jubé, Rezé – Dépôt légal le 27 juillet 1983.

Anne Stephane

Cahier n° 3

SESILINA

Table des titres

D'invisible ailes inclinent mon visage  
À hauteur d'homme une écharpe de brume  
Le soleil comble vite le ciel  
Puis souffle la tempête  
Songes étincelants  
Oiseau qui chute au masculin  
Soyeux écartellement du jour  
Du ciel s'échappe une parenthèse de lumière...  
Et moi qui venais de découvrir l'arbre  
... La halte intime bruissait  
Sous les soleils et les lunes  
Sans préambule le vent dessine sur le sable  
Je rêve...  
Sur la fuite du jour

*D'invisibles ailes inclinent mon visage  
vers de lisses parfums  
couronnés de fleurs.*

*Et se prolonge l'escorte sage-frivole  
de la mer myosotis  
– nuance.*

*Et se lèvent de grosses vagues perce-oreille  
– le son.*

*Et s'avance le brouillard sulfureux.*

*Et d'étranges furies me butent  
hors de mes souhaits prononcés-refusés.*

*À hauteur d'homme une écharpe de brume  
s'attarde sur les fougères  
avec un besoin infini  
de dérouler leurs crosses  
avec un besoin infini  
de capturer des ivresses  
avec un besoin infini  
de caresser l'oiseau.  
Un oiseau vert et vif qui agite les fougères  
avant d'être aspiré comme un songe par le  
matin prime.*

*Le soleil comble vite ment le ciel.  
C'est jour de fête.  
Hissons les algues...  
Ensuite toute ruisselante  
je compile des éclats en tous genres  
pour l'appel qui s'étire sur la rade.  
Et à mains jointes j'implore  
le sois-là-près-de-moi  
et puis je ventile la mer  
et puis je télescope l'oiseau au ventre bleu  
et puis sur la grève je me cache  
passionnément passionnément  
hou ! hou !  
je suis là...*

*Puis souffle la tempête comme une façon  
de rompre ton absence.  
Mais écoute... C'est fini  
la tempête est morte.  
Et nous voici debout  
toi et moi sous le ciel.  
Nos yeux naviguent sur le bleu  
l'étendue se prolonge.  
Et l'oracle né du soleil  
éclabousse le chemin  
où la violette casanière se faufile  
sous le couvercle de ses feuilles.  
... Des songes fous assaillent le rocher  
près duquel je t'attends.*

*Songes étincelants derrière vos paupières ardentes  
attendez-moi...*

*À l'envers des souvenirs donnez-moi la main.*

*Plus loin en mes années l'île s'embrume*

*le vent est multiple*

*le sable est fouetté d'ailes brusques*

*en départ.*

*Un ruisseau entraîne mes amours entre ses rives  
brodées de vert.*

*Amours vous me demandez l'issue...*

*Prenez la mer, elle est proche d'espaces*

*où règnent le toi et le moi.*

*Où perlés de bleu sont mon insouciance, mon ciel  
illicite, mon lieu natal en marche sur les eaux.*

*Oiseau qui chute au masculin*

*oiseau fou de désir*

*Oiseau blanc que j'affronte*

*Oiseau que caresse ma main*

*Oiseau errant écoute, écoute...*

*Je veux t'offrir des mots-vertiges des mots-rumeurs  
des mots -serrés se penchant vers toi serrés serrés,  
ne bouge plus après.*

*Car ta nomade soupire à l'heure des lunes et des torches.  
Picoti picota la ronde de ses mains engloutit ses larmes.  
Et puis elle dévide et échevelle ses errances d'île en île.  
Et puis elle sourit trois fois comblée de murmures  
très habités de fontaines, de petits cailloux arrondis,  
de cresson avide.*

*Respire ma nomade, rien n'a changé.*

*Caresse ton île ta céleste ta rose cascade ta cascade  
bleue.*

*Caresse, caresse sa rive, ses débris sur la grève, ses  
oiseaux qui se posent sur les vagues pour les fouiller  
d'un cri sonore.*

*Soyeux écartellement du jour où se versent à  
flot l'espace lumineux, le bleu majeur de la  
mer, les grèves ridées d'attentes.*

*En infini demain dans le même lit d'algues  
une avalanche mêlée de sable m'inonde de présages.  
Et s'éveillent mes désirs et s'éveillent mes  
joies sous la brise du large.*

*Mais la prêtresse sans sandales foule avec  
violence mon asile.*

*Voyez mon juvénile déchirement sur fond de  
sable et de récifs.*

*Voyez les vagues qui s'y promènent, s'arrêtent  
et agitent l'écume.*

*Voyez entre haute et basse mer celui qui, venu  
de loin en rouleau de tempête, frappe à ma porte.*

*Voyez cette femme-oiseau couronnée de plumes  
vives (c'est moi) qui lance son double cri  
pour capter les présages.*

*Rien de plus, rien de plus.*

*Du ciel s'échappe une parenthèse de lumière...*

*Et moi qui venais de découvrir l'arbre  
fou planté en pleine mer, je découpais  
en son juste milieu le fruit de l'arbre  
pour caresser son cœur.*

*Et la lumière retentissait.*

*Puis avec précaution j'embrassais en son  
juste milieu le fruit désenlacé  
pour consoler son cœur.*

*Et la lumière applaudissait  
elle était ivre passionnément.*

*Et moi au centre de l'arbre (je m'étais  
glissée en son juste milieu pour abriter  
mon cœur) j'écoutais un oiseau bavard  
qui disait – Sois-là ! sois-là...*

*... La halte intime bruissait  
sous un bleu absolu  
à long plis  
à longues mèches près de ton visage.  
Et mes bras visités de mer brisaient  
encore et encore  
l'émouvance de ta bouche  
silencieuse.  
Et puis l'aile de la rupture frissonna  
flaira une frange d'écume  
attisa les vagues.*

*Sous les soleils et les lunes voguent  
des bateaux  
et des voiles enlacés.  
Soudain câline je m'agenouille  
et je vois des algues  
dénouer leur paupières translucides.  
Et je vois des coquillages s'entrouvrir  
un désir moelleux à ras de coques  
lorsque la mer va et vient  
et qu'elle caresse d'une vague ardente  
sa propre rumeur.*

*Sans préambule le vent dessine sur le sable  
une cité triangulaire.  
Une cité hors des points cardinaux.  
Alors avec la plus évidente des agitations  
nos mains attisent le rendez-vous de la barque  
et de la vague  
et de la voile que nous hissons au vent.  
Et la végétation grasse de la grève criaille en  
s'accrochant à la côte pour saluer notre départ.  
Et clapotent  
et descendent à la rencontre des algues des rais  
de lumière  
et s'éloigne le rocher rond comme une mamelle où  
se posent les oiseaux de passage  
et s'argente l'eau au-dessus d'un banc de poissons.  
Puis viennent danser à l'horizon des escales turquoises  
pour sceller l'accord vibrant qui existe  
entre la mer et nous.*

*Je rêve...*

*et me repose et ton cœur bat.*

*Raconte il était une fois...*

*– il était une fois un berger obscur...*

*– un troupeau d'oriflammes contourne Uranus.*

*Signification puissante*

*insistante destination*

*ou cliquetis d'une espérance au fond de la mémoire ?*

*Je ne sais plus je ne sais plus !*

*Ai-je pleuré sur la fragilité du rêve ?*

*Déjà il suffoque d'inexpérience*

*et veut fuir loin de moi.*

*O vite raconte, il était une fois !*

*– il était une fois une fille obscure*

*sur la trace des oiseaux elle fuyait à tire d'aile*

*vers les lointains où le ciel est proche de la terre.*

*Je rêve et me repose et ton cœur bat.*

*Sur la fuite du jour dessinerai-je  
l'étreinte lumineuse du rocher et du lichen  
ou bien la gravité sonore de la grève ?  
Dessinerai-je la perte du soleil à l'horizon  
avant que la sirène ne chante sa joie intime  
En aurore  
En ruisseau  
En Océan à crinière d'écume  
à fleur d'eau  
à fleur d'écho  
à fleur d'allégresse...*

Cahier n° 3 -1984

SE SILINA

recueil de 14 poèmes inventoriés à la page  
du 15 mai de la Liste des textes

Cahier n° 3 - illustré de 15 empreintes d'encre  
imprimées par l'auteur

téléchargement : pdf : 4 Mo

De ce cahier réalisé par Anne Stephane demeurant 95, rue de la Galarnière 44400 Rezé, il a été imprimé sur B F K Rives 210 gr. pur chiffon cent cinquante exemplaires dont 14 exemplaires hors commerce numérotés de HC 1 à HC 14, 36 exemplaires numérotés de 15 à 50 et 100 exemplaires numérotés de 51 à 150.

Chaque exemplaire numéroté de 1 à 50 est signé et doté de 2 empreintes de l'auteur.

Tous droits réservés «copyright» Anne Stephane pour l'ensemble de cette édition.

Imprimerie P. Jubé, Rezé.

Dépôt légal le 30 juillet 1984.

Anne Stephane

Cahier n° 4

**BEGA**

## Table des titres

## Le front cotonneux

Ce matin les murailles qui enserrent le jardin

Sur la rade les quêteuses de la mémoire

Volupté d'une cascade étroite

Mais avant que l'ombre nostalgique

J'écoute

Un vent maladroit à senteur de varech

Chute le vent

Dès lors coupable de folie

Au-delà du phare

Acidulée comme une très vieille chose

Il fait après le cri du jour

Et puis des femmes ceinturées de coquillages

Débarqué d'un demi-sommeil

Le front cotonneux  
l'aube se penche  
sur la crête moirée  
d'un cocorico  
qui au jardin  
maraude.

Puis  
comme ouvertes  
à mains douces  
sont les fleurs.

Surpris  
la branche et l'oiseau  
s'interrogent  
sur la candeur  
singulière du jour.

Et mes songes les plus fous  
un instant laqués d'étonnement  
se réimpriment  
sur la fuite du vent.

Ce matin les murailles qui enserrent le jardin  
se sont écartées et l'espace ainsi découvert  
de très haut s'épluche  
et puis l'herbe lentement se hausse vers cette  
brèche lumineuse où des insectes flammés bourdonnent.  
Sous un arbre un oiseau s'amuse  
avec le plus grand nombre possible de manières  
des sautillantes  
des frémissantes  
des picorantes  
et son allégresse articulée avance  
sur des rites d'une nécessité profonde  
pour transcrire des aventures de plein ciel  
ils giclent comme de minuscules feux d'artifices  
du bec  
des pattes  
des plumes.  
Plus loin en plein soleil une multitude de roses  
prévoyantes protèges les longs espaces ombrés  
qui vivent à leur pied.

Sur la rade les quêteuses de la mémoire déroulent  
une antique et chaude partance de nefs aux voiles  
végétales que le lointain en douceur estompera.

Et moi Bega  
perdue vive entre les barbelés  
d'un autre cœur  
je chavire sous le frôlement  
des graminées  
dont l'odorance plate butine mes paupières.  
Des paupières où se glissent des escales plumeuses  
pour les amours fragiles  
s'y glisse aussi un jeune fraudeur agité de lumière.  
Puis les vibrations cuivrées du soleil barattent  
mes amours d'infante et entre mes cils navigue  
un petit bateau de papier.

Volupté d'une cascade étroite.  
Corps offert dès l'aube  
à tous les vents  
pilleurs sans décence  
qui soufflent sur la merveille.  
O en rire à l'avance et dessiner avec des mots bien fous  
– et des bagues odorantes sur le devenir  
de mes doigts –  
des moulins à vent secrets et terribles  
les ailes en écharpes.  
Ou dessiner chaque solitude  
les fleurs d'ombre de leur pas traversant  
de brusques lumières doublées du vert tendre de l'herbe.  
Ou bien dessiner un cri plaintif qu'un souffle  
salé dévore comme une bête.  
Dessiner aussi les sabots survivant du cri  
avant que le soleil outragé ne s'efface derrière  
des nuages lourds et grondeurs.

Mais avant que l'ombre nostalgique  
n'épie les rochers enlacés  
avant qu'un oiseau n'affûte son cri  
sur l'épaule de l'ombre  
avant qu'il n'étire ses ailes  
sur le ventre de la grève  
avant que Zézayan n'épincette  
la crinière goémonée de la crique  
avant...  
Mais avant que ferai-je ?

J'écoute  
l'incessante volte-face  
ambiguë  
féline  
de feuilles minces comme des lames.  
En houppe à la pointe des branches  
elles offrent au petit dieu des sables  
des trilles dénuées de sens afin d'attiser  
sa naïveté.  
... Un petit dieu virevoltant  
si fragile que  
toute la joie contenue en son front s'égrène  
sur les feuilles  
ambiguës  
félines  
minces comme des lames  
les feuilles de l'arbre casse-bonheur.

Un vent maladroit à senteur de varech  
s'éloigne sur le sable et je profite  
de ses fumées pour rechercher la bulle  
d'un bonheur qui fut là tout ébouriffé  
de plumes stridentes.

Un bonheur qui frisottait  
tous les bords de terre  
toutes les courbes de mer  
tout l'imprévu des ciels d'ici.

Et je voudrais prier  
ou me grimer comme un mage fabuleux  
pour libérer de sa coque magique  
un nouveau bonheur.

Il se poserait sur la paupière mauve du présage  
le pépiement en ombelle sous la rousseur du soir.

Chute le vent  
Cesse la pluie  
S'évanouissent les nuages.

Et le ciel bleute l'accalmie  
ainsi que ma marotte goulûment malgracieuse  
en sa collerette plissée  
ensuite il apprivoise le coq vert-de-grisé  
du clocher avant de caresser les toits et la  
nuque friselée de tout jeunes arbustes.

Et moi serrée contre moi-même  
moi prise au piège de l'aïeul à l'anneau d'or  
j'écoute ses souvenirs guiper le fil ténu de  
ses visions.

Dès lors coupable de folie je compte  
un-deux-trois  
j'irais...  
si un messenger joyeux  
trottine  
sur le sable  
si les anémones de mer  
revivent  
sur le sable  
si les vagues fureteuses  
resurgissent  
du sable.  
Un-deux-trois  
j'irai  
mutine et légère vers les îles du ponant  
les îles agenouillées sur la mer.

Au-delà du phare  
une voile futée  
surgette ma ferveur.  
Mais d'ici la mer se retire  
et le sable travaillé  
d'innombrables cannelures  
m'incite à griffonner  
en quatre consonnes  
et quatre voyelles  
le visage de la solitude.  
Cette solitude qui offre  
des gestes de rencontre  
aux nuages titubant  
entre ciel et mer.  
Quand...

Acidulée comme une très vieille chose  
la bise s'avance  
à petits pas secs.  
Et toi indifférent et lisse  
tu es là  
protégé du sifflement qui cisaille l'espace  
où déjà le soleil s'émacie.

Indifférent et lisse  
tu écarter du pied les fougères afin de piéger  
la bête famarine dont nous percevons le galop  
tout enflammé d'approche.  
Puis je ne sais pourquoi  
est-ce pour éloigner la bête ?  
je te parle du grand Rhinante  
de sa dent unique  
de ses lèvres malignement affûtées  
lorsque sous les débris d'algues il découvrait  
la coque sévère d'un petit crabe.  
Indifférent et lisse tu effaces mes mots.

Il fait après le cri du jour

Il fait après l'écho

Il fait après la montée du soir  
vers les nattes lunaires.

Et moi je veille...

Mais qui donc vient frouer au seuil de ma demeure ?

Mais qui donc tâtonne puis allume ma lampe ?

– pointillée d'étranges figurations la lumière va  
brouter les lèvres du silence –

Mais qui se cache sous le masque insolite, qui donc  
a ce regard aigu ?

Qui les mains gantées de blanc ouvre l'imprévu du  
miroir aux complices des choses froufrouantes ?

Qui donc, qui donc, empanaché de vivacité barbare  
bouleverse ma quiétude ?

Et puis des femmes ceinturées de coquillages  
m'orientent vers des rocs dénudés.  
Me voici louve errante au pied de ces rochers  
issus d'énigmes englouties  
me voici face à l'invasion nocturne  
de petits monstres volubiles  
me voici  
devant l'immense nuit qui éloigne sans remords  
mon ombre coutumière  
(je toise l'abandon  
je laboure l'espace  
je ne la retrouve pas)  
et s'échoue sur le sable la louve évidée de son ombre  
les paupières liées d'immobilité.

Débarqué d'un demi-sommeil  
mon rêve  
subtil  
se rallonge en sa demeure.  
Le matin flageole  
suave  
murmuré  
puis sollicite la nuance qui vaquait sur mes lèvres  
– et la lumière rabote l'aujourd'hui de passage.  
L'instant ruisselle  
jusqu'au possible de l'éclosion  
et mille fois léger  
il m'entortille  
d'algues  
virevoltantes  
à hauteur d'âme.

Cahier n° 4 -1985

BEGA

recueil de 14 poèmes inventoriés à la page  
du 17 mai de la Liste des textes

Cahier n° 4 - illustré de 15 empreintes d'encre  
imprimées par l'auteur

**téléchargement : pdf : 4,4 Mo**

De ce cahier réalisé par Anne Stephane (auteur-éditeur), demeurant 95, rue de la Galarnière 44400 Rezé (L.-A.), il a été imprimé sur B F K Rives 210 gr. pur chiffon, cent cinquante exemplaires dont 14 exemplaires hors commerce numérotés de HC 1 à HC 14, 36 exemplaires numérotés de 15 à 50 et 100 exemplaires numérotés de 51 à 150.

Chaque exemplaire numéroté de 1 à 50 est signé et doté de 2 gravures originales de l'auteur.

Tous droits réservés «copyright» Anne Stephane pour l'ensemble de cette édition.

Imprimerie P. Jubé - Rezé.

Dépôt légal le 15 novembre 1985.

Anne Stephane

CAHIER N° 5

LE CŒUR QUOTIDIEN

TABLE DES TITRES

LE SILENCE

JE NE VOIS QUE LUMIÈRE

L'HEURE-MIDI

L'ATTENTE

SEULE

BRUYANCES

LA PASSANTE

LE CABAS NOISETTE

BELLE DE JOUR

LA BONNE AVENTURE

LE JARDIN DES JOIES PROMISES

EN CATIMINI

LE SILENCE

Sur l'accord du silence  
mon cœur se repose.  
Une douce intimité  
frôle mon visage.  
Et mes mains innocentent  
l'intention rageuse d'une bête  
dont je perçois le galop  
et le déjà lointain aboi...

JE NE VOIS QUE LUMIÈRE

Je ne vois que lumière à la source de mes rêves  
et je me love sur mon délire  
ma découverte.

J'en dérobe la chaleur à visage perdu  
et m'assoiffe d'une danse solaire.

Et viennent s'y cogner  
un parfum de rose  
une fraîcheur verte  
une extrême joie.

Et je tends la main vers l'écho de ces mille reflets  
qui dansent sur les herbes bruissantes.

En cet alléluia je demeure captive,  
sans désir d'évasion...

L'HEURE-MIDI

Pour un seul vœu  
des sortilèges virevoltent.  
Et l'heure se presse.  
L'heure tourne.  
L'heure glisse silencieuse  
et sans ombre sur son axe.  
Regarde bien cette captive  
marquée de lignes singulières.  
Regarde encore et fais du bruit.  
Froisse vite l'étendue de ton vertige  
pour le dissoudre sans douleur.  
Et nue de toute sagesse  
tourbillonne douze fois sur toi-même.  
Car midi va s'accomplir  
de tout son corps  
de tous ses signes  
sous le frémissement d'un oiseau  
qui se pose...

L'ATTENTE

Et toi marche plus lentement encore et,  
de la main,  
repousse ton attente quotidienne  
si tu ne perçois plus  
le ciel balbutiant  
si tu ne perçois plus  
le haut soleil déployé  
si tu ne perçois plus  
le jour épinglé sur l'envers de la nuit  
Si tu n'habites plus le pays dont je parle.  
Le pays qui se blottit au creux d'un espace rond  
soutenu par d'immenses ailes...

SEULE

Et seule  
toute seule  
tu portes ton ennui.

Et seule  
toute seule  
il te faudra polir  
ta véritable image  
en brouter l'amertume  
en ruminer l'horizon...

Des fleurs sans gestes inutiles  
allument leur prestige.

Des fleurs sans gestes inutiles  
t'offrent des couleurs.

Des couleurs qui piaffent  
et troublent tes heures moroses.

Des couleurs qui piaffent et forgent sans délai  
les quatre fers d'un rêve fou...

BRUYANCES

Des galops  
des piétinements imprévus dament la terre  
et cernent l'entrelacs des herbes écourtées  
où mes désirs serpentent.

Un arbre grésille sous sa toison  
de feuilles extravagantes.  
Niché haut  
un tourbillon d'insectes résolus  
y bourdonne d'obstination.  
Et de courts instants  
de minuscules instants luciolés  
traversent les aulnes.  
Les bruyances s'apaisent.  
Et par endroits se pose  
l'indolence du jour.  
Et la rivière a de moites absences violettes  
par endroits...

LA PASSANTE

Jeune et mince passante  
franchis le triangle.  
Incruste la couleuvre sur le tilleul prude.  
Bouleverse le bougeoir envoûté  
(après coup le bougeoir éveillera le Roi)

Une espèce bizarre miaule.  
Le jour éclate pour troubler la terre qui dormait  
et moi qui dormais pour passer le temps.

Le vent se lève de mémoire  
et geint comme la femme  
à qui le loup fut infidèle  
(il a dévoré le bleu de son ciel)

Maintenant le vent vient du nord  
et la femme fabrique des mots  
qui ont une queue et des ailes  
et qui se gonflent et qui s'envolent  
lorsqu'elle ouvre sa porte...

LE CABAS NOISETTE

Un jour sans héritage se lève.  
Et elle, sous sa mante mauve  
elle va, elle va, folâtre  
car la plume de son petit chapeau  
lui caresse le visage.

– Avec notre goût du silence  
buvons nos autrefois  
avalons d'un seul coup  
les choses impossibles  
veux-tu ?

Mais elle  
sous son petit chapeau emplumé  
elle va, elle va, folâtre  
dans sa robe effrangée  
de fin de saison...

– L'horizon vibrant tourne  
dix mille fois plus vite.  
Il tourne, il tourne, il prend essor.  
C'est le moment d'apprivoiser  
les grands oiseaux magiques  
désir de toutes mes mémoires.  
Des oiseaux aux œufs d'or  
enfin à nous.

Mais elle  
sous son petit chapeau déplumé  
elle va, elle va, folâtre  
en remplissant de vide  
son cabas noisette...

BELLE DE JOUR

Belle de jour auréolée  
froufrou tante et fruitée  
j'écoute la transparence  
sur l'aquarelle de mon cœur.

De silence palpite l'encor  
sur la mousse du bois joli.  
Le bois fleuri de bagatelles  
éclabousse lumineux  
et mon ombrelle s'épanouit caline  
pour le maître au pinceau bleu.

Mais  
déjà soir chiffonne jour  
le mol acacia berce nuit  
et délicate demoiselle  
s'en meurt de mélancolie...

LA BONNE AVENTURE

La chanson murmure, s'anime, s'élève  
comme un nuage bondissant au-delà des murets  
où le retour des oiseaux se pose.

Et moi,  
doucement ensorcelée,  
le cœur déjà comblé, j'hésite  
(cela m'arrive)  
en cette pause du temps  
signalant l'arrivée des lézards  
sur les pierres chaudes...

De distance en distance, une ombre bleutée  
vient sautiller autour des giroflées.  
Des giroflées qui se retroussent pour  
enjamber les plates-bandes.

De distance en distance, un destin tout à coup  
extravagant vers moi se précipite :  
(C'est un mélange de mots pas très solides  
d'un diseur de bonne aventure.)  
Mais j'y glanerai des réponses azurées  
pour adoucir les idées brise-tout de la solitude...

LE JARDIN DES JOIES PROMISES

Vers le jardin des joies promises,  
je cours... Je cours en robe légère.  
Mais à peine déenlacée de la nuit  
à la porte du jardin je trébuche...  
Coiffée de brume ma hâte s'étale  
et je recueille,  
recourbés en ses plis,  
les souvenirs de mon errance  
sur les déserts de sable.

Et je me ressouviens  
de ces oiseaux blessés  
que je tenais au creux de mes mains,  
au creux de la maison précieuse.  
Maintenant je peins ma chance avec mes doigts  
et je flaire la rondeur du soleil  
à l'heure où la joie se lève  
et bichonne les coquillages...  
Et bien vite je dénoue ma chevelure,  
je chante et je m'offre le don de rire.  
Et, sur le bleu du ciel, j'écris un poème  
pendant que le jour file à la rencontre  
de l'herbe folle soulevée d'éclosions.

Et le tronc d'un arbre se fend sous le  
choc du soleil.

Et les branches et les brindilles, pleines de  
toutes les ardeurs, gauchissent...

Et j'oscille moi-même sur ma venue dans  
ce jardin des joies promises...

EN CATIMINI

Fantômes  
crissements...

Souffle qui avance en sonnant la mi-nuit  
à grands coups de chut !  
et de tais-toi !

Songe redoutable et léger à la fois.  
Et la vision y enchaîna mes yeux  
avant de s'enfuir...

Mais en catimini, j'ai passé le pont.  
Bats tambour ! Sonne clairon !  
Mon mouchoir voltige, et joyeusement  
je franchis la porte de mon domaine.  
Où je me retrouve.  
Où je me reconnais.  
Alors j'éclate de joie pour saluer  
le génie, gardien de moi-même.

Cahier n° 5 -1986

LE CŒUR QUOTIDIEN

recueil de 12 poèmes

*terminé le 13 décembre 1986*

inventorié à la page du 19 mai de la Liste des textes s

Anne Stephane

Cahier n° 6

LES JOURS PAS  
COMME LES AUTRES

TABLE DES TITRES

LES CLOISONS

CITÉ-MURAILLE

LE LYNX

PLACE PUBLIQUE

LA DEMEURE DÉSERTE

LE LAC DORMANT

LES JOURS PAS COMME LES AUTRES

UN MIAULEMENT

L'ACCROCHE-CŒUR

LES JAMBES D'YSABELLE

LA GRENOUILLÈRE

L'HOMME FANTASQUE

LA FARIDONDAINE

FORTISSIMO-PIANISSIMO

L'ACACIA

LA PARABOLE

JARDIN D'AVRIL-SOUVENIRS

LES CLOISONS

Rien de plus que ces cloisons qui n'ont  
jamais aimé et dont la fureur rectangulaire  
dénonce une pièce sans conviction,  
me cernant d'impossible.  
Mais de temps en temps,  
elles fixent mon humeur  
au pas menu d'une mouche prisonnière.

Les ailes vacantes,  
elle paraît s'adapter  
cette châtelaine sans mémoire  
qui emprunte légèrement désinvolte  
le cheminement d'une race à venir.

Mais moi je tremble comme un grelot.

CITÉ-MURAILLE

Voici mise  
côte à côte  
les grises et hautes tours de cité-muraille.

L'oeil métallique, l'inébranlable concierge  
des tours électrisées s'échappe de sa certitude  
bâtie sur le sable.  
Et la femme des longues journées lave son  
ennui et l'étend aux fenêtres...

Passage zébré.  
Feux rouge  
orange,  
vert  
et ce sont ruades féminines  
et ce sont ruades masculines  
au grand carrefour des punks.

Ce soir,  
attirée par le halo d'une étoile-vedette,  
notre multitude se met en branle.  
Ouvrez les portes...

LE LYNX

Une porte s'ouvre sur un faux silence.  
Sous le pas même de ce préambule  
se tapit un lynx.  
Mélancolique et superstitieux  
il explore son antre  
et son murmure désœuvré  
attire les passantes qui minaudent  
et se prosternent...

Et lui deviendra subitement caressant  
subitement pressant.  
Ô ensuite quelle importance  
dans la profondeur gît la découverte.

Quoi de vrai dans tout cela ?  
Je ne sais pas !  
L'expliquer ?  
Je ne peux pas !  
Est-ce si étrange ?  
Je ne crois pas !

PLACE PUBLIQUE

Ailes déployées  
des oiseaux s'élancent  
hors du moment tragique.  
Le moment où l'on exécute les arbres...

Encerclés de panique  
s'approchent les curieux.  
Et sur la place noyée de tristesse  
l'on se dévisage  
l'on recule  
l'on miaule...  
Et s'empressent nos pas  
afin d'emporter comme un joyau pâle  
le secret des arbres abattus.

LA DEMEURE DÉSERTE

Cri sans pause devant la demeure déserte ; la  
tristesse y habite le moindre coin et mes jours passés  
descendent les marches monotones où l'ombre se  
déverse, s'étale et me conte tout bas

les fleurs

les fruits

la paille lapidée...

Une odeur incertaine m'abreuve.

Pour moi seule ce goût épineux.

Pour moi seule ces signes graves.

Ici, boudeur est le soleil, inondées sont les prairies  
lorsque la bouche du soir avale mon attente aux pétales  
fanés ...

LE LAC DORMANT

Comme passionnément absent, le lac comble de sa profondeur sans parole un cratère oublié.

Un silence dangereux enchante les abords de cette demeure liquide où des mains invisibles offrent l'étrangeté de la verdure.

En une lente procession, le cercle des insomnies vient contourner l'oeil clos du prédestiné.

Quel enchantement se cache sous l'immobilité de cette paupière... N'est-ce pas une ruse pour nous attirer ?

Le lac n'a-t-il pas pressenti la pause fatidique de nos désespérances !

Ô comment savoir ?

Déjà le cri doux d'une présence guide une destination irrévocable et lisse l'angoisse d'un instant qui expire...

LES JOURS PAS COMME LES AUTRES

Longe la passe-rose et  
le chèvrefeuille frisotté  
qui dévastent la conjoncture  
à l'écoute d'une gestation.  
À ton tour railleuse  
émince le bavardage  
inexpérimenté qui galope  
et bâillonne traîtreusement  
le nocturne faiblement  
voluptuaire qui t'effarouche.

En tes jours austères  
brûle en secret l'artichaut  
bafouilleur. Massacre les  
sous-entendus maussades  
si tu les rencontres ces  
maniaques agaçants  
et parachève en égrenant  
cahin-caha le zéro écœurant.

De ricochet en ricochet  
et après avoir dépassé le

"en-vain" sordidement  
miteux, si tu ne suffoques  
pas : râleuse, maboule  
ou roucouillante fais  
surface et rebrousse  
chemin sur l'arôme  
d'un fétiche qui piaffe.

UN MIAULEMENT

Un miaulement rase le sol  
du pas vif d'une bête déliée  
il franchit les obstacles  
et les obstacles balacent.  
Puis plus rien n'ondoie ni ne voltige,  
tout dort sous une félicité violette.

Et frémit le silence de la nuit  
et ses ailes vastement se déroulent...  
Et d'innombrables fées  
d'innombrables fantômes  
éveillent mon ombre  
accotée aux arabesques du songe...

L'ACCROCHE-CŒUR

Le quai tangué d'une ivresse familière.  
Des racontars éclatent sous l'ombre des  
marronniers roses.

Un train passe... vacarme...  
Et l'on envisage serait-ce par paresse  
un chuchotis, modeste, fluet, sans bagage  
à l'image des vagabonds  
qui dorment sur les bancs.

Une fille désinvolte s'arrête  
le cheveu accroche-cœur.  
L'accroche-cœur à tout venant chuchote :  
« Amour ».  
Et la fille comme un feu follet s'échappe  
vers l'espoir soluble d'une taverne  
sur le quai qui tangué d'une ivresse familière.

(simple épisode)

LES JAMBES D'YSABELLE

Deux jambes bien vite font surface  
légères comme plusieurs bonheurs.

Elles stimulent...

elles enivrent...

Ce sont les jambes d'Ysabelle  
toujours levées exquisement...

Bref...

Sur la lavande environnant  
la belle garçonne décoiffée  
les jambes tricheuses  
jettent des éclaircies  
au gré de leur extravagance...

LA GRENOUILLÈRE

Toutes voiles dehors, des filles cinglent vers la grenouillère.

Jolies majuscules en bottines, elles trébuchent avec discrétion et repartent...

S'ouvre la palissade, et l'on voit quelques barques qui caquettent en ramant sur le séjour des grenouilles...

Encore sous le boisseau, ces chevauchées de nymphéas se regardent d'une risette incrédule et, oeil contre oeil, elles se disent : « Quoi sommes-nous devenues muettes ? » et aussitôt du tac au tac, elles jaillissent en coassant...

L'HOMME FANTASQUE

Un gris-rose, un bleu-gris,  
ce sont des femmes !  
Bien vite l'homme détourne son regard  
non ! non !  
pas autrement que déserte ne sera sa vue.  
Et il traverse la magie du printemps  
en écoutant dans une coquille creuse  
la fuite des jours.  
Puis, en grommelant, il va jusqu'au bois  
mais rien n'est là signalé d'avance,  
et d'une manière imprévue parmi les fées  
il échoit...  
Bien vite l'homme détourne son regard  
non ! non !  
pas autrement que déserte ne sera sa vue.

LA FARIDONDAINE

La grande opacité suffoque  
La suggestion troublante envoûte...  
Un tarot épinglé, le privilège intact et le  
fatalisme en herbe, tente de déchiffrer  
l'énigme liant les genoux d'une Faridondaine  
superstitieuse.

« Au rythme d'une perception  
enrubannée une seconde hérédité à atteint le  
berceau de votre enfance ! » lui dit-il.

Très pâle, la Faridondaine retire sa  
tunique gazeuse.

Craignons le malentendu mes sœurs :  
« Dans le mitant du lit la rivière est  
profonde... » dit la chanson.

FORTISSIMO-PIANISSIMO

Avec ponctualité l'homme tamise le  
présage puis il se lève et prétend...

Mais avant de disperser sa singularité, il  
la bénit. Et ses patiences les plus opaques, les  
plus stériles, il les bénit et il bénit aussi le  
fanal de son exagération qui s'envole.

Lorsque l'événement se met en marche  
lui, terrible de vérité, atteste, dépeint, rugit et  
il prolonge sa véhémence qui, plus vite que  
l'eau, emporte son imagination (le bouclier  
face à la terre, les trois rois de là-haut, lui font  
signe).

Alors son sourire fleurit et ses doigts  
courent pianissimo sur un petit bonheur qui  
doucelement chemine ...

L'ACACIA

Le camaïeu du feuillage attire l'oeil  
qui va flânant de branche en branche.

D'une branche blessée,  
que le vent berce,  
suinte le rêve de l'acacia.

« Le paon est rouge, il dort...

Zingué de brun,  
un hanneton enlève la lune,  
pour cet hymen fantoche  
l'étang offre son lit

et les grenouilles dépitées se laissent pousser  
la barbe, tambour battant.

Demain, le torticolis attaquera les coloquintes  
et la nuque de l'araignée se figera,  
car rouge est le paon... »

Cet acacia divague n'est-ce pas ?

LA PARABOLE

L'aurore rosit en son escapade légère  
et des bruits confus éloignent la nuit  
découronnée.

Des croassements claquent en gerbes.  
Réveillé, un troupeau de chèvres grappille  
les mille roses d'un jardin naïf.

Un nuage clair-obscur accourt  
et la bonne aventure persuade le vent  
(de lui vient toujours la voix des choses)  
de libérer une parabole.

Sur le friselis de la forêt la parabole  
jouant à la délicate  
se revêt d'un manteau d'or...

JARDIN D'AVRIL-SOUVENIRS

Des nuages emplumés traversent le ciel  
avec lenteur et si par hasard, au même  
instant des petits dieux vivaces envahissent le  
jardin, sa légèreté triomphe et la force  
germante s'installe en froufroutant dans le  
jardin d'avril.

Et d'où l'on vient, d'où l'on s'efforce de  
venir, la brise illustre, d'une teinte jalouse,  
nos souvenirs.

Aubes nues-souvenir

Oiseaux volubiles-souvenir

Soleils couchants-souvenir

Souvenirs-souvenirs...

Et les fleurs d'éternité dans le vieux  
panier de Jeanne

Et les dimanches parfumés et pieux à  
cause d'Elle...

Jardin d'avril-souvenir...

Cahier n° 6 -1987

LES JOURS PAS COMME LES AUTRES

(ancien titre : MYZOMÈLE)

recueil de 16 poèmes

*terminé le 28 avril 1987*

inventorié à la page du 21 mai de la Liste des textes

Anne Stephane

CAHIER N° 7

FAIRE LE SIGNE D'EXISTER

TABLE DES TITRES

CHUCHOTEMENT

LE CHEMIN DES ÉTOILES

LA VIERGE NOIRE

DES PAS

LA MENDIANTE

LA FÊTE SACRÉE DU GRAND CALME

L'OISEAU DE PROIE

LA PETITE CHAPELLE

LE TEMPS D'ÊTRE PIEUSE

LE FOL ESPOIR

VŒU

L'ARBRE RABOUGRI

AUTOMNE

LA BÊTE FARAMINE

PRISONNIÈRE DE LA BRUME

COMLOT

CHUCHOTEMENT

Un chuchotement continu découpe ce matin  
la gaieté de l'été.  
Et des transparences ajourées se poursuivent  
avec une certaine fantaisie.  
Et par la tendresse du ciel,  
les oiseaux se laissent bercer.  
Et les papillons caressent en passant  
le mur chaud des illusions.

Ce soir,  
le nénuphar des étangs réveillera la patience de l'eau,  
par habitude...

Et ingénument,  
le temps se baignera dans le trou d'eau  
où viennent se mirer et la fée et la lune  
lorsque les grandes nuits déploient  
leurs ailes prestigieuses...

LE CHEMIN DES ÉTOILES

Le soir soudainement se rétrécit  
et un silence tout rond  
ricoché sur l'étang.

L'air se courbe...

Un éclat de lune mordille  
le boursoufflage d'un petit mur ;  
et puis l'éclat se prolonge et laque  
d'un pinceau résolu  
le champ rugueux qui court sans s'arrêter  
jusqu'à la barrière.

L'air se courbe...

Un arbre fait le signe d'exister  
au milieu des labours.  
Un arbre rebelle dont les branches  
comme des mains légères  
indiquent le chemin des étoiles...

LA VIERGE NOIRE

Un craquement vif et léger  
traverse le cœur des frondaisons basses  
avant de s'accrocher à la cime des arbres.

Ici des roseaux se coudoient  
afin de dissimuler l'ondulante fontaine  
où la Vierge noire immergée sourit.

Elle sourit à la fougue végétale  
qui métamorphose ce lieu oublié  
à grands coups de panache mauve.

Un panache de fleurs mauves habité d'insectes...  
D'insectes aux mille bourdonnements.  
D'insectes aux mille bruissements.  
D'insectes qui montent et redescendent en vrac...

DES PAS

Dans le coin oriental du jardin,  
une vie populeuse de fleurs mauves prend naissance.

A partir de là une allée,  
comme un ruban, se déroule  
pour rejoindre le seuil de la demeure.  
Un seuil de pierre usée, sans trait, sans éclat.  
Un seuil de pierre simplement un peu interdit  
sous le passé de pas innombrables.

Et des pas mesurés pleins de prévoyance  
et des pas énormes et luisants  
tous les jours ici se rencontrent encore.

Des pas...

Des pas...

Des pas qui vibrent sur le désir rampant des capucines,  
au hasard lumineux des vieux murs...

LA MENDIANTE

Il était une fois une mendiante...  
Elle avait les mains tendues vers l'affront,  
les bras annelés de pacotilles,  
et sous un grand chapeau de feuilles  
des yeux criblés de rêves à l'escale des cils,  
un nez mutin et des lèvres rougies de fruits sauvages.  
Et puis des épaules ployant sous le fardeau des regards.  
Des seins encagés dans une robe d'usure.  
Des pieds allant de-ci de-là, ici et là...  
Des chevilles encerclées de magie.  
Et des jambes-trémières sous le règne de l'étoile.

LA FÊTE SACRÉE DU GRAND CALME

La fête sacrée du grand calme  
se tient sous des paupières transparentes  
aux cernes violets dans un visage triangulaire  
fidèle à lui-même.  
Telle est la plus solitaire des louves  
quand mûrit l'orage.

Dis, comment te saluer, toi, la superbe !  
Toi qui,  
sous la lampe,  
chante sans bouger tes mains de fille rétive.  
Dis, comment t'approcher, toi qui chante  
pour l'homme qui n'a pas de trêve  
et dont les gerbes futures sont déjà liées.

Ô toi l'étrangère voilée, devant l'horizon, chante...  
Chante «La rivière regagne son lit».  
Chante sous la lune  
sans bouger tes longues mains de fille rétive.

L'OISEAU DE PROIE

Sur le passage ondulant à travers la bruyère,  
il a suffi d'un cri,  
et la curiosité palpite entre mes mains.

Plus loin,  
un oiseau de proie est courbé sur l'emblavure,  
et ses ailes immenses se joignent  
pour la prière des compassions...

Est-ce un aveu ?  
Puis l'oiseau se met à danser,  
et sous ses ailes  
le mugissement de la mer se loge  
(et votre rire en ma mémoire, lui ressemble).

Enfin,  
l'oiseau s'envole et vanne calmement  
l'arrondi du ciel pâissant.  
S'avancent les présages.  
Il faut pour les saisir des doigts aux ongles blancs,  
un front marqué du signe.

LA PETITE CHAPELLE

Un mouvement de plaine tout plissé de douceur  
s'arrête près d'ici pour s'emparer des taches émeraude  
qui naissent de la mer et qui sautillent sous le soleil...

Plus loin,  
un chemin droit et sans déroboade  
arpente une colline couronnée de fantasmes  
puis,  
à grands pas,  
il quitte le sommet  
et l'écho répète sa sortie sans gloire.

Au pied de la colline,  
dans la boucle d'un ruisseau,  
se blottit une petite chapelle.  
Elle est là  
sans prières,  
sans ses cantiques fleuris  
qui au travers de son clocher ajouré  
tournoyaient jadis sous la rose des vents...  
Et seul un oiseau noir y laisse,  
à l'instant,  
tomber une plume,  
et moi,  
délaissant au pouvoir des ronciers la petite chapelle offensée,  
je me laisse séduire par le sable blanc  
d'une grève toute proche...

LE TEMPS D'ÊTRE PIEUSE

Un signe paraît sur les fruits doucement joufflus du  
verger  
et mes mains devenues,  
il me semble,  
plus caressantes,  
s'approchent et cueillent l'abondance,  
et m'habite la quiétude...

Et m'habite aussi la quiétude  
lorsque j'entends les sonnailles du troupeau qui,  
à pas lents,  
se dirige vers l'étable...

Mais passe le faiseur de fortune...  
Téméraire et volubile il s'impose,  
et ses mains puissantes, épaisses,  
violentent les bêtes que nous devons lui abandonner...

Alors je me penche vers le temps d'être pieuse  
agenouillée sur l'amitié renaissante de l'herbe.

LE FOL ESPOIR

En ce lieu paisible entre les arbres,  
se façonne notre espoir.  
Un espoir qui survolera deux fois  
(il nous l'a promis)  
une eau fanée,  
car nulle cloche ne sonne au fond de notre étang.

Puis ce fol s'en ira folâtrer au-dessus de nos champs.  
L'un voué au blé cuivré qui se penche vers la terre  
dans un mouvement las d'écoute,  
et l'autre  
trop souvent cinglé de sillons roides  
et qui s'en meurt.

Pourtant ici des hommes se sont agenouillés...  
Pourtant d'ici les KIRIE ELEISON s'élevaient à plein  
ciel...

VŒU

L'ombre tombée tout à coup devient redoutable,  
et du fond de l'ombre des petits dieux semblablement  
coiffés,

hérissés, sévères me regardent.

Alors l'hésitation s'empare de moi,  
de moi épuisée par mes actes sans dimension.

Ô que rayonne l'oiseau solaire !

Qu'il batte des ailes et s'envole en quelques traits  
vers la blancheur de l'aube !

Qu'il tourbillonne pour métamorphoser l'espace  
devant le héron au jabot effarouché !

Et moi, j'éparpillerai mes effrois et célébrerai,  
sous le regard des petits dieux semblablement coiffés,  
la mémoire des choses en une fête promise.

Enfin le vœu fut accompli le troisième jour...

L'ARBRE RABOUGRI

Une pluie froide parachève  
sans hésitation  
la déchiqeture de l'arbre rabougri,  
ce fou aimable qui végète sur notre sol fruste.  
Un fou dont les racines exultent  
en de tortueuses ramifications.

Au-dessus de nous,  
des lueurs grenat, écornées, furibondes  
(des lueurs si facilement irritées  
par nos limites pleines de vent)  
passent à la volée au travers des nuages  
qui se disputent le ciel à perte de vue...

Depuis des temps très reculés  
d'ici s'envole  
chaque soir,  
un oiseau à l'aigrette étincelante.  
Et son cri,  
d'une immense ardeur,  
va rejoindre le silence lunaire  
en contrepoids dans l'espace...

AUTOMNE

Des supplications ont creusé cette saison de la terre.  
L'or barbare s'agenouille puis s'élève  
en spirale  
sur la virtuosité des couleurs fauves,  
et les caresses modérées d'une trêve pluvieuse  
s'installent sur l'opacité de mon écoute...

Déjà la nuit...  
son air sombre se plisse  
avant de dessiner une prière  
dans le creux de mes mains...

À l'aube,  
j'inventerai les visages lumineux de mes souvenirs...

LA BÊTE FARAMINE

Ainsi qu'autrefois mes aïeux  
    (et pour leur obéir),  
    j'écoute les présages...  
Mais le doute, souvent, par trois fois m'ébranle.  
Comme s'il voulait m'écarter de nos coutumes...  
    Comme s'il voulait dissiper mes visions...

    Et pourtant,  
    lorsque la présence du soleil recule,  
    ici même je m'égare, je m'alarme sans cesse.  
Car la bête faramine rôde autour des vieilles demeures.  
    Elle rampe, bondit ou vole,  
    et dans ses yeux de feu la mort se balance.

    Enfin voici le jour...  
    Et les oiseaux  
    babillent  
    et chantent  
    et ruissent  
sur une tombée de jeunes feuilles inondées de soleil...

PRISONNIÈRE DE LA BRUME

Et je suis là, sur la grève,  
prisonnière de la brume, une brume sans faille.

Allons, il me faut être audacieuse  
et ne pas me laisser influencer par des idées.  
«Des idées... reprenez-vous ma fille !» dirait  
la vieille Tannoué-oa.

Et bien moi je sais,  
elles rôdent, m'observent, m'agrippent,  
me susurrent mille parties de colin-maillard.

Tout bas je récite : «Ne pas avoir peur,  
ne pas s'agiter, ne pas chercher à fuir».

Cela s'arrangera, c'est tracé d'avance.

Dites-le-moi que c'est tracé d'avance,  
que cela s'arrangera.

Non ne dites rien, ne répondez pas.  
Planez... planez... au-dessus de la brume,  
mais ne répondez pas, j'ai peur !

Maintenant je dois m'asseoir,  
fermer les yeux,

me couvrir le visage,

sinon des êtres gorgés d'eau  
déroberont mon troisième œil  
afin de scruter l'autre monde...

COMPLOT

Exultation ! Exultation !  
L'usurpateur se lève,  
et une femme peinte en l'honneur du complot,  
un doigt posé sur la bouche, se lève aussi.  
Alors nous, dociles et graves sous le vent segmenté,  
nous écoutons...

Après cela nous sommes transportés au ras du ciel  
et de la terre où des myriades d'êtres s'affrontent.  
Et nous assistons à leur vaste bataille.  
(Elle engendrera des bulles rouges  
au creux de notre mémoire...)

Un nuage cingle par-delà la vague du péril  
pour venir éteindre nos feux de grèves,  
et mon enfant pleure le jour si long  
sur l'asile meurtri de mes flancs,  
puis boit l'eau nocturne  
(qu'absorbe aussi l'oiseau menu aux pattes émaillées)  
avant de s'endormir...

Demain mon enfant,  
d'eau pure j'imbiberai ta bouche...  
Demain mon enfant... Demain...

Cahier n° 7 -1988

FAIRE LE SIGNE D'EXISTER

(ancien titre : RÉCIMINI)

recueil de 16 poèmes

*terminé le 13 avril 1988*

inventoriés à la page du 23 mai de la Liste des textes

Cahier n° 7 - illustré de 19 empreintes d'encre  
imprimées par l'auteur

**téléchargement : pdf : 3 Mo**

Anne Stephane

Cahier n° 8

ENTRE HAUTE  
ET  
BASSE MER

TABLE DES TITRES

LE SONGE DU MATIN

LA JOIE

LES MOUETTES SOUS LE VENT

LA LIMITE DU JOUR

ET JE CRIE

LE COLLIER

LA BRUME

TANNOUÉ-OA

ROMPRE LE SILENCE

LES FAGOTS DU SOIR

LES ROCS

JUSQU'À L'EFFACEMENT

PHILAMINTE

LE SONGE DU MATIN

Des traînées de brise matinale s'accrochent  
constantes et merveilleuses  
sur la tranquillité de l'air  
et puis un silence très pur enlace le ciel  
son oeil passe sur le secret d'un signe  
et ausculte l'infini...

Ici,  
un tapis d'algues magiques déploie sa ferveur compacte,  
et le songe  
puissant et grave  
s'élève rapide vers le soleil...

LA JOIE

La joie m'envahit goutte à goutte  
alors  
mes doigts vite recrutent les fleurs aurifères  
à travers la landes où je louvoie  
en ce jour qui tangué sur des éclats dorés.

Alors  
sous le ciel tondu  
je lâche d'une main légère ma folle errance  
qui va pirouetter  
ici et là...

LES MOUETTES SOUS LE VENT

Un vent fou traverse la lande.  
Habilité de fureur, il déchire le ciel  
devenu trop étroit pour lui.

À la lisière de la dune  
les mouettes aux ailes parcourues de craintes  
scrutent par-delà l'imprévu de la mer  
la venue de l'autre vent.  
Du vent du sud qui aussitôt les entoure  
d'un chuchotement fluide et soyeux...

Alors, audace grande,  
elles battent des ailes  
et les voici déjà de l'autre côté de la mer.

LA LIMITE DU JOUR

Mouvante est la limite du jour  
et ses doutes caracolent à la porte des pluies.

Et moi ardente, les lèvres closes,  
tout en songeant à ceci ou à cela  
je brode, je fronce, et je couds...

Puis se rompt le fil de ma démesure  
qui danse et virevolte plus ivre et plus régnante à la fois.

Mais soudain douce, douce, trois fois douce,  
elle va vers l'autre rive  
au-delà des eaux des barques occultées...

Elle va, elle va,  
de délices en délires  
qui l'étourdissent et l'entraînent,  
virevoltante,  
vers des pièges nacrés...

ET JE CRIE

Et je crie ohé ! ohé !  
à l'adresse du vagabond des grèves qui assèche son  
échine  
tenacement lustrée.  
Tache de lune, éclat d'herbe, source rieuse  
s'en détachent peu à peu  
pendant qu'il continue à écosser le temps entre ses  
doigts rugueux.

Près des coquillages  
chargés d'échos qui jacassent sur le sable – écoutez ! –  
un oiseau de mer se pose  
le temps de remettre en ordre  
ses cris discordants.

Plus loin,  
les vagues sous elles-mêmes se glissent.

LE COLLIER

Un grand collier de coquillages  
suspendu à mon cou  
cajole le vide de ses coques  
jusqu'au malaise.

J'ai envie d'autre chose  
et je viens élire la source sur la grève.

– Tu es la douce, lui dis-je...

Et je caresse le flou d'un nuage en partance.  
Et je friponne à genoux avec l'algue encore humide.  
Et puis je désire ne plus être effarouchée  
lorsque la mi-nuit s'étire sur la grève  
à l'instant même où s'ouvre le grand trou noir  
des visions délirantes...  
Non ! Je ne serai plus effarouchée...

LA BRUME

Sortant d'un grand trou noir la main moite de la brume  
efface

le ciel et la rade.

Incapable de lutter, le collier rocheux de la côte  
vient se dissoudre  
en cette épiphanie opaque et sans faille...

Et moi, abandonnée sur le rivage,  
je me suspends aux fantasmes de cette brume  
qui m'efface aussi...

Soudain la lune dévale de l'espace  
et d'un trait fulgurant dévoile des chiens de mer qui,  
épaule contre épaule,  
filent sur une route secrète...

TANNOUÉ-OA

Tannoué-oa la vieille femme lunatique  
Tannoué-oa qui hante les récifs obscurs  
Tannoué-oa qui mâchonne l'herbe des grèves.  
Et des tressaillements sur la mer se prolongent.  
Et des formes mouvantes s'envolent éperdument  
cinglées de pluies.

Raconte Tannoué-oa ce que tu nous as déjà raconté  
et dont l'écho en nous ne s'est pas épuisé.

Ô raconte !

Les prodiges aux lèvres féroces  
ou bien la morsure du vide  
(un vide forcé, comme un poison)  
ou bien encore les treize lacs immobilisés par le baiser  
d'une étoile...

Vite, vite raconte !...

À la queue-leu-leu, des sortilèges déliés  
ont franchi la ligne droite du nord.

En as-tu

vers le milieu de la nuit

ressenti la pénible secousse ?

Vois ! la pagaille se couvre de feuilles  
et puis s'allumeront les choses contraires  
sans nous faire signe.

Et toi

Tannoué-oa sur ton repos accoudée.

Mais peut-être de ton corps es-tu absente.

Mais peut-être voilée de mauve,  
trottines-tu sur la surface lisse d'un point imaginaire.

Et tu vas sans nous entendre O Tannoué-oa !

Car ici la bourrasque souffle, renifle et crache le fond de  
sa ruse.

O Tannoué-oa te voici enfin près de nous revenue !

ROMPRE LE SILENCE

Rompre le silence  
Renouer le silence  
C'est l'agrément d'une sorcière  
soumise au génie du cri.  
Depuis toujours elle hante, dit-on, genêts et galets  
et à la mi-nuit se mire en tapinois dans un trou d'eau...

Ce soir,  
elle module son cri  
et à deux mains le soutient  
pour ne pas effrayer un elfe tout menu,  
qui dort sous une touffe d'herbe...

LES FAGOTS DU SOIR

Rite sacré.  
Un être mystérieux fait son chemin à travers dune.

Et moi,  
plus grave maintenant,  
je longe la complicité des algues et des vagues  
fantasques.  
Elles vont s'unir sur des galets luisants de charité inerte.

Plus loin,  
un oiseau pousse le cri  
qui déchire mes attentes...

L'être mystérieux range ses fagots,  
il a sur le front les signes du soir...

LES ROCS

Deux rocs habillés de lichen  
ici se reposent.

L'un en signe d'amitié parfaite  
pose sa main sur l'épaule de l'autre.  
Ils ont ainsi franchi les sortilèges  
partageant le goût du risque  
et des aventures hors du commun...

Parfois ils invitent les gnomes  
(ceux qui sortent du sol  
sous des formes à volonté grotesques).  
Des gnomes à l'air grave qui se meuvent  
lentement sur une lande  
enveloppée de nuit...

JUSQU'À L'EFFACEMENT

Et moi,  
près de la petite bouche d'une lampe,  
(cette lueur si douce à boire)  
je prête l'oreille aux confidences...  
Mais un enfant léger en ses laines et loques  
ouvre la porte luisante d'écailles donnant sur la haute  
mer  
où le dieu masqué d'or est assis sur un trône d'écume...

La vision  
mise à nu  
glisse  
glisse encore  
glisse jusqu'à l'effacement...

PHILAMINTE

La mer furieuse s'avance vers la jetée  
avant de saborder la cambrure côtière.

Et le vent pirouette sur le frisson des vagues  
qui se laissent délester de leurs chapelets d'écume  
puis il laboure les nuages qui s'évanouissent...

Alors la lumière du jour, rassurée,  
pousse la servante pudique  
de sa clarté vers les demeures gondolantes du lointain...

Vers Philaminte,  
qui tout là-bas livre ses songes de paille,  
ses fragments de désirs,  
ses caresses non cicatrisées...

Et Philaminte qu'un instant d'oubli entraîne,  
est soudain frappée par l'éboulis de son rêve arc-en-ciel  
au pied de sa couche étroite,  
où le silence couve le silence comme un feu volé.

Mais la vision s'éloigne  
au rythme d'un pillage sans partage...

Cahier n° 8 -1989

ENTRE HAUTE ET BASSE MER

recueil de 13 poèmes

*terminé le 25 janvier 1989*

inventoriés à la page du 25 mai de la Liste des textes

Cahier n° 8 - illustré de 15 empreintes d'encre  
imprimées et coloriées par l'auteur

**téléchargement : pdf : 3 Mo**

Anne Stephane

Cahier n° 9

ELLES, VOUS ET NOUS

TABLE DES TITRES

ELLES, VOUS ET NOUS.

JARDIN DU NORD

L'OMBRE SUR LE TABLEAU NOIR

ESPACE-RENCONTRE

TEMPÊTE ET FEMMES

LES AMOURS

LE FAUNE

FLEUR

L'HOMME ET L'ŒIL DE CHAT

UN BOUQUET ROND POUR L'OISEAU-LUMINAIRE

UN BIJOU DE PAS GRAND CHOSE

DU MIROIR AUX LÈVRES

L'ENVOLÉE

ELLES, VOUS ET NOUS.

L'une, l'oeil amidonné sans rémission,  
la robe nette, raide et le sein augural,  
originale, et d'un seul bond de son pas  
toujours égal, à claire-voie d'une coudée, passe...

L'autre, farouchement vive,  
un spectacle, un vertige,  
à grands bruits mouvants nage-vole  
hors de ses limites.  
Et le long d'un couloir aigrelet,  
sa jupe courte et oscillante  
amplifie son humeur enjouée.

Mais au bout du couloir l'inattendu pavoise,  
et la femme virevolte et repart...  
Puis un mur s'abat d'un seul geste  
aux alentours de la femme insolite  
(celle dont on parle et que l'on peut admirer) ;  
elle passe pour être disposée à se poser  
sur l'endroit et sur l'envers de ses souhaits,  
en hommage...

Et son joli rire ondule au-dessus des jardins...

JARDIN DU NORD

L'émouvance est nécessaire pour comprendre les choses  
graves se pliant au doux moment des mots qui nous  
éveillent.

À notre droite se déploient couleurs et forces,  
et nul n'en sait la grande abondance lorsque nos belles  
matinées se lèvent sous la poussée des aubes  
roucoulantes en ce jardin du nord.

Mais de dominants oubliés viennent consumer ce lieu  
et, dépourvue d'énigmes,  
notre image à pas de loup se retire.

Alors s'avance l'homme à la face rigide.  
Ses yeux noirs,  
petits,  
saillants,  
fouillent le feuillage.

Et les colombes s'éloignent  
et le vent,  
troublé dans son grand rire,  
s'éloigne aussi...

Vidé d'exaltation, se ferme le jardin.

L'OMBRE SUR LE TABLEAU NOIR

Il s'en vient à ta rencontre et ton ombre recule.

Juchée sur le tableau noir  
dans une périlleuse instabilité, elle attend.

Puis plus rien.  
Les signaux se sont tus,  
l'usure peut-être ?

Tout à coup une craie crisse.  
Tout à coup une esquisse fait des pointes.  
Tout à coup un ongle glousse  
et cela veut dire je t'aime en anglais.

Bien vite, un chiffon efface ce paroxysme  
et ton ombre maintenant instruite  
peut éloigner le croque-cœur...

ESPACE-RENCONTRE

Ô Rose toute jolie  
amincis-toi vite  
au fond de ton miroir.

Sans tarder  
franchis les cent mille murailles  
des cent mille bonheurs  
de l'unique instant...

Ailes chaudes  
trêve sous la pluie  
geste d'amour  
donnez-lui le soleil...

Espérance à petits pas éloignée  
long-long-long tapis de brume  
miroir labouré de ruptures  
ma peine éclate...

TEMPÊTE ET FEMMES

*et celles qui traçaient des signes sur le sable,  
furent chassées par le vent...*

La mer  
louve souveraine  
entre ciel et sable s'unit au vent  
(ce prieur tout gris de débris de coquillages)  
pour repousser les oiseaux qui franchissent, soumis,  
l'abri du roc.

Sans attendre,  
le ciel se déchire et dissout la lumière...  
De tous côtés sont les défis, ils éclatent et se vengent  
sur nous inclinées jusqu'à la démesure.  
Quelques-unes d'entre nous  
(celles aux yeux d'algues et d'eau verte)  
se fondent dans la violence liquide.

Mais nous, celles qui n'osent,  
par la mer rejetées de rochers en rochers  
(où audacieusement glissant est le varech)  
nous pressentons l'accalmie qui doucement s'en ira  
mourir sur l'éventail mat de la dune...

LES AMOURS

Des amours sur nous se posent  
avec des gestes précautionneux.

Et l'on rêve  
de ce silence  
ouvert sous les étoiles.

Et l'on rêve  
de ces ciels  
où les amours s'envolent si éperdument.

Mais l'imprévu boudeur rapproche de nous  
une lippe dont on ignore le pouvoir.  
Une lippe d'où tombe parfois le mot rude ou veule.  
Le mot tout plein de fiel qui salit les amours.

Alors nous ressentons une stupeur sans fond.  
Et nos lèvres s'immobilisent  
sur des déchirures inavouées...

LE FAUNE

Deux nymphes,  
adorablement troublées  
flânent dans ce bois  
où des vapeurs sensuelles se touchent de près  
où le désir se dévoile  
où rien ne presse l'inépuisable...

Subtil et cultivant la fantaisie comme il est d'usage  
un faune masqué  
couronné de désinvolture  
apparaît au centre du sous-bois  
jusqu'alors discrète solitude.

Et sa volupté s'empare des nymphes languissantes  
et ses sabots incisent le sol...

FLEUR

Et tinte le rire incrédule de Fleur.

Elle se trouve là  
près d'un homme sombre et nu qui  
subjugué par l'approche de la lune rousse  
ne s'exprime que par interjections.  
Singulier moment.

Fleur s'enfuit.

Mais ses mains se rebellent et tremblent  
pour cet amour abandonné  
entre chien et loup...

L'HOMME ET L'ŒIL DE CHAT

L'homme est là  
calme et méditatif devant l'oeil de chat.  
Soudain ses doigts longs  
happent la pierre  
dans un geste qui désajuste.

C'est un homme maintenant désajusté  
et son contact me cravache.  
Dans la spirale de l'escalier  
où mes pieds ont des ailes  
je crie :« commun, ficelle, paillard !...».

Et tout à coup je ne suis plus la même  
aujourd'hui sans doute je vogue à l'envers.  
Fermons la porte cochère avec soin.

Mais qui donc parle de bague  
et de cœur brisé ?

UN BOUQUET ROND POUR L'OISEAU-LUMINAIRE

Elle picore la sensibilité de l'aube avec des gestes  
qui voudraient retenir l'orage.

Un orage qui se déporte vers le cœur de la forêt  
où comme une gousse il se fend.

Et ses grains roulent et dévalent sur Elle.

Sur Elle  
descendue à la coulée des forces sombres  
qui lui refusent le recul  
qui lui refusent le détour...

Sur Elle  
dont la peur se noue au cou des oiseaux.

Devant cette insolence  
un mouvement tragique s'empare des arbres,  
et à leur pied la source vive brise leur reflet...

Et elle,  
immensément chargée d'abandons,  
offre de ses mains silencieuses  
un bouquet rond de toutes les couleurs  
à l'infini de l'oiseau-luminaire.

UN BIJOU DE PAS GRAND CHOSE

Délaissons sous les clématites  
ce bijou de pas grand-chose qui fut nôtre.

Vois !

Déjà s'avancent les chimères  
qui viennent ébranler le tas fragile  
de nos souvenirs...

Un signe tiède dans le noir  
(c'est un petit oiseau volant sans raison)  
nous permet d'offrir l'un à l'autre des aveux  
qui posément nous séparent...

Et devant l'orage qui déchire la nuit  
bien vite tu vas t'échapper  
comme le petit oiseau...

DU MIROIR AUX LÈVRES

Ovale bonsoir  
sur nos lèvres promptes  
ou tremblantes  
ou sans cris  
offrant au miroir sa perpétuelle échappée vers le doute  
sous la jubilation d'un rouge osé.

Nous avons pourtant modelé notre visage  
et fixé la lumière de nos yeux  
que la courbe pondérée des sourcils chevauche.  
Dévêtues,  
nous avons d'un regard soupesé notre séduisance.

Mais d'un bond notre chevelure a franchi les saisons  
jetant sur nos épaules débâcles et chutes.  
Ce grand étonnement accompli  
notre futur nous chagrine et les pleurs apparaissent...

Accroupies sous le toit immense du ciel  
où nos protestations virevoltent  
nous attendons qu'un rêve haut  
vers nous seules  
s'incline...

L'ENVOLÉE

Cette nuit des nuages ondulent avec audace  
au-dessus de la mer violette  
et nous  
troublées  
nous éludons l'enchantement,  
car rien n'est sans importance.

Mais déjà un vent chaud trotte autour de nous  
et le voile des archanges vient  
d'un geste tendre  
entourer la fluidité de notre devenir  
Quel lien nous unit ?

Et notre désarroi s'écarte...  
Une impression singulière d'espace nous habite et  
légères  
nous nous élevons à la verticale.

Des rêves d'or à pleines mains nous voguons  
à notre gré  
sur le chemin des étoiles  
avant de pénétrer le lieu limpide  
où l'on déchiffre les édits paradisiaques.

Sur terre des pétales de satin blanc tombent  
au pied des arbres.

Cahier n° 9 -1990

ELLES, VOUS ET NOUS

recueil de 13 poèmes (12 + L'ENVOLÉE)

*terminé le 20 novembre 1990*

inventoriés à la page du 27 mai de la Liste des textes

Cahier n° 8 - illustré de 17 frottages et gouaches de  
l'auteur

**téléchargement : pdf : 2,6 Mo**

Anne Stephane

Cahier n° 10

DEUX VOIX  
POUR UN POÈME

*à ma mère, à mon père*

Haut en couleur le petit jour se lève  
imaginatif mais non encore parfumé  
il passe sur l'envers des choses dormantes  
et aussitôt la rosée gribouille les fleurs

*Et s'apprêtent  
Le nid  
L'oiseau  
La plume  
Un signe, un choc, une révélation  
J'écoute...*

Au loin déferlent les longues lames de la mer

*Ici le vent tisse sa force  
sous la courtepoinde du varech  
Pendant qu'un mage chapeauté de lumière  
à grands traits obliques  
transforme l'espace...*

Et se trouve staffée au plafond du ciel  
la rondeur naïve des tout petits nuages

*Puis s'avance le perce-bulle  
il gobe les songes  
il gobe les visions...*

Mais tu n'oses l'interroger  
et il s'éloigne en sautillant  
sur des coquillages sans mémoire

*L'espace serti d'un obscur malaise  
dévoile l'emblème de l'absence*

Pourquoi attendre ?  
Délaisse tes habitudes familières  
et cherche  
cherche encore...

*Les magiciens accrochent des ailleurs  
au cœur du monde  
et l'heure nubile cajole sa séduisance*

Vite souligne de bleu pervenche  
le doux de ton regard  
et le long des vagues brisées  
cherche, cherche encore...

*Je cherche...  
Et de mes doigts dénoués  
je voudrais libérer des fleurs pourpres,  
striées de flammèches, en éloignant d'elles  
les herbes mouillées  
qui tentent de les retenir...*

Car leur dualité trouble la limpidité d'une rivière  
toute proche de ton cœur  
où coulent furtifs tes songes,  
à fleur d'eau,  
sous l'arche d'un pont

*Et le sel largue les amarres  
de mes bateaux imaginaires  
Puis, à tire-d'aile, le temps s'avance  
sur mon attente ingénue en prière  
au-dessous d'un ciel mouvant d'oiseaux...*

Un ciel d'où basculent le bleu  
les nuages éphémères  
les sautes du vent  
Un ciel qui dérobe l'étrange et l'insensé  
au heures complices de ta soif

*Et seule  
Une mouette plane, s'attarde  
puis vient broder de la patte  
les embruns indolents...*

Et nous, nous écoutons  
et le doute nous assaille  
s'obstine  
envahit plumes hérissées  
nos différents visages

*La mouette plane, s'attarde  
puis va broder de la patte  
les cœurs désoccupés...*

Au loin  
un cavalier galope sur le chemin de terre  
Un cavalier à la fois heureux et nostalgique  
tel le conquérant des mille chambres interdites...

*Et moi, j'étire mon écoute  
en tissant mille frissons sur l'algue ajourée  
Pour des hirondelles luisantes et efficaces  
Pour des hirondelles qui jouissent  
du silence de leur ailes  
tout en dessinant des prodiges sous le vent  
Haut dans l'air l'une d'elles me fait signe et,  
soit trouble, soit profond désir,  
une corde du ciel descend,  
et je m'y accroche et m'élève en criant :  
attends-moi ! attends-moi !...*

Mais l'hirondelle rieuse a estompé ton rêve  
Réveille-toi...

*Il est midi... L'herbe grasse  
à demi-éveillée  
sort d'entre les galets*

*pour surveiller une brise légère  
dont la venue lui semble illicite...*

Et, bruissantes d'incantations  
des filles traversent le ruisseau à gué  
En cascade de rires  
En gestes éblouissants  
En jambes amoureuses saluées d'eau...

*Et la rive maintenant s'allonge en douceur  
sous l'herbe cogne-fétu qui nappe sa pente  
afin de rejoindre les vierges de l'île  
Ces filles si frêles aux pieds nus  
qui avancent sur la grève...  
Puis gesticulent les signes du soir  
Ils donnent l'ordre de passage entre les vagues  
Et la lune cendreuse, jaunissante,  
courbe la tête des vierges  
sous le murmure plumeux du sommeil*

Une sorte de langueur assouplira les vagues  
avant que l'ange blanc,  
la lèvre plus mince qu'un rébus,  
ne vienne nourrir les couleurs d'avant-aube...

*Sous les nuages elle suspend son élan  
et s'arrête ici  
Elle, l'esclave des songes  
Ici où nul ne viole le granite  
frontière de notre sérénité  
Ici où bien des choses énamourées  
comme une soie très chaude se déroulent...*

D'ici d'insolites feux Saint-Elme gagneront le large  
et traceront des arabesques dans un élan de  
gratitude

*Pour Elle,  
l'esclave des songes  
qui s'est arrêtée ici...*

Ce soir une furie ulule  
sur la lande subitement sombre  
Ce soir une furie ulule  
et la lande subitement emprisonne...

*Et nous les mains tremblantes  
nous cajolons notre fétiche  
tout endolori d'avoir été délaissé*

Et nos mains pour un instant  
nous effacent  
Et nos mains pour un instant  
mouettes deviennent...

*Enfin voici ma demeure  
Ouvre la porte et entre  
élève la lanterne  
éclaire la saveur de l'iode  
au creux des couleuvres  
lovées sur le lit*

Déjà tu prépares ton breuvage  
tu penches le front et croises les mains  
sur cela qui t'entoure  
Silence épais, nostalgie...

*L'on frappe à la porte  
N'ouvre pas !  
Sur le seuil attend l'effroi  
ce barbare au mains cruelles*

Mon double, regarde ces gens-là  
qui s'arrêtent d'une seule masse  
à la lisière du jardin  
pour tracer des signes  
sur nous deux enlacés

*Ils fixent un oeil  
prononcent une parole  
jettent un cri  
pour activer nos chutes  
et nos lointains déclin...*

Écoute !  
Il nous faut à tout petits coups ruser  
à tout petits coups nous rapprocher  
à tout petits coups nous enrouler  
sept fois sur nous-mêmes

*Et moi j'invoque le ciel  
le sable  
le roc  
la vague  
et je lis les passages secrets  
d'un livre sauvage pour...  
Et déjà le ciel s'anime  
Et déjà des nuages galopent autour du soleil  
Alors, je marche avec lenteur  
je marche avec douceur sur le sable lavé...*

Où des présages coloriés t'invitent  
au bouche à bouche de l'espace magique  
afin de créer des êtres farfelus  
qui laboureront sans tarder,  
chaque parcelle de ta mémoire  
pour y semer la fantaisie.

*Écrit face au large  
et terminé à la marée montante  
le 25 mars 1989*

Cahier n° 10 -1989

DEUX VOIX POUR UN POÈME

recueil de 16 poèmes

*terminé le 25 mars 1989*

inventoriés à la page du 29 mai de la Liste des textes

Anne Stephane

Cahier n° 11

LES AUTREFOIS FAMILIERS

TABLE DES TITRES

À CELLES QUI  
L'ENVOLÉE VERS JEANNE  
LE PETIT TRAIN  
AU PIED DE LA FALAISE  
LE JARDIN À DEUX FACES  
LA FOIRE  
DON QUICHOTTE  
LE COULEUVREAU  
LE JOUR DU PARDON  
LE VAGABOND  
LE JOUR DU LAVOIR  
LES LOUPES DE JEANNE  
JEANNE SE SOUVIENT

SUITE DE LA TABLE DES TITRES

TABLE DES TITRES (SUITE)

LA SOIRÉE CHEZ LE BOURLINGUEUR

LA CHAMBRE DE JEANNE

NOTRE MÈRE, ANA

LA DAME QUI VIENT CHEZ NOUS POUR LE QUATRE  
HEURES

LE SOU EN BRELOQUE AU BOUT DU CŒUR

L'ESPLANADE

UN NUAGE BALOURD

LA CHEMINÉE

NOUCHA

*à celles qui,  
en robe noire et  
coiffe blanche,  
ont enchanté  
mes jeunes années*

L'ENVOLÉE VERS JEANNE

Ce matin, nous nous préparons mes frères et moi à aller chez Jeanne.

Notre vie est ainsi organisée, une partie de l'année nous restons ici et l'autre partie nous allons chez Jeanne (Nous disons Jeanne pour simplifier, mais ce prénom englobe mère, sœurs et mari de Jeanne) dont la maison domine l'entrée d'un petit port où se nichent quelques bateaux de pêche. Cette coupure existe depuis que nous sommes venus habiter la ville, pour suivre le travail de notre papa. Et maman, tout à l'heure, nous conduira à la gare, en cachant son chagrin sous un sourire.

Notre mère a économisé, sou par sou, le prix de notre voyage, tout juste le prix, elle ne peut donc nous accompagner. Et puis, que deviendrait Père, seul, dans une ville grouillante d'inconnus, sans compter qu'il serait privé de son linge bien repassé et de ses repas bien mitonnés.

Et me voici à la tête de mes deux petits frères qui ont juré, « croix de bois croix de fer, si je mens je vais en enfer », d'être sages. Alors tranquille à ce sujet, je rentre de plein pied, avec ma pointure fillette, dans les imprévus plaisants ou non du voyage.

Après des heures passées dans un omnibus, nous descendons, pour ensuite grimper dans le petit train qui va nous conduire vers les bras et les baisers de la famille

qui nous attend et nous débarrassera de nos ballots de vêtements. Mais moi, je refuserai de me séparer du sac de toile qui contient le cahier sur lequel j'ai décidé de noter mes impressions...

Et nous voici arrivés. Et les jeunes voyageurs, que nous sommes, prennent possession des lieux en toute liberté. Laissant mes frères égrapper les groseilles, je me suis assise sur une pierre plate qui sert de banc et, le cahier sur les genoux, je m'apprête à raconter le mieux possible le voyage cahotant du petit train.

LE PETIT TRAIN

Par un jour si bleu il fait bon exister puisqu'un train poussif nous amène cahin-caha à travers les prés, les bois, les champs. A tout petits jets de vapeur le voilà, comme cela et pas autrement, longeant une rivière à demi cachée par des ajoncs fleuris qui nous jettent, à gogo, de l'or plein les yeux ...

Mais le petit train tremblant siffle de fatigue, tellement, tellement épuisé par le pêle-mêle des femmes, des enfants et des paniers que les hommes descendent des wagons pour l'alléger... Puis d'un pas alerte, sur l'étroit sentier qui longe le ballast, ils le suivent.

Au terminus, le petit train, les portières ballantes d'émoi, regarde la sortie hâtive des voyageurs et des grands paniers ...

## AU PIED DE LA FALAISE

Nous voici en ce lieu où le ciel et la terre nous apparaissent vêtus de tendresse et de douceur et où nous pouvons toucher de nos mains la peau souple du vent. Et mes frères, de toutes les forces encloses en eux, le cœur en avant et les bras étendus comme un oiseau les ailes, courent dans tous les sens sur la grève en hurlant de joie. Puis, à bout de souffle, ils se laissent choir près de moi sur le sable, et nous n'avons plus qu'un seul désir, être là face à la mer pour toujours, tellement on l'aime.

Maintenant, allongés sur le sable, nous suivons le jeu incessant des nuages, des oiseaux, et du tout et du rien avant de désirer – le soir déjà descend – la venue d'une lune ronde et laiteuse qui viendra se mirer dans une flaque d'eau de mer ; une flaque qui refusera de suivre la marée dans son retrait vers le phare.

La lune laiteuse attire, dit-on, vers les grèves, des bêtes aux yeux blancs, au pelage noir et lisse et qui, d'une langue aussi rouge que l'enfer, lapent l'écume des vagues qui viennent mourir sur le sable, tandis que des fureurs, des blasphèmes courent follement sur la mer.

Las d'attendre la venue de ces animaux famoureux, nous montons vers Jeanne, Maït et Frasia que nous venons d'apercevoir.

Toutes les trois, le pied ferme au bord de la falaise, gesticulent à notre adresse, les jupes dans le vent.

LE JARDIN À DEUX FACES

Le soleil matinal favorise l'incantation et la prospérité s'ébat, de-ci, de-là, au-dessus de la terre éperdue de vigilance. Oui, un pacte tout puissant unit notre tante Jeanne aux divinités de la nature, dont la présence sous les grands fusains coïncide toujours avec la venue des coccinelles. Et ces baladines sur leurs pattes minuscules trottent ou bien, déployant leurs ailes délicates, s'envolent avec fébrilité... Mais, calme et lisse, un oiseau apprivoisé vient se poser sur l'épaule de Jeanne.

Ici, du buis en lisière, du buis sévèrement rasé, déjoue le sortilège vrillant du haricot d'Espagne en longeant dignement la plate-bande où les reines marguerites échangent leurs couleurs. Puis, par-delà le lin et la rose écarlate, le buis s'étoffe, s'arrondit, fait le beau pour soutenir la tige trotte-menus du pois de senteur.

Plus loin, une plante verticale cajole le houblon, mais ce rugueux infidèle s'élançe déjà vers un framboisier plein de promesses. Posté tout près, un glaïeul consent à arbitrer la rixe de deux insectes qui, à ses pieds, s'enlacent à demi asphyxiés sous la puissance du moment. Et en catimini un osier va-nu-pieds grignote souplement l'espace vital d'une menthe à feuilles rondes pendant que le vapoureux oeillet de Saint-Cucufa, ainsi nommé par Jeanne, s'approche de la verve

piquante d'un groseillier à gros fruits velus. Le groseillier est là, benoîtement debout, derrière un vieux chaudron que la ténacité orangée des fleurs de souci consume...

A quelques pas d'ici, niche un rossignol dont le gosier fécond progresse chaque soir quand, tout joyeux, il quirritte pour étouffer les jaselements, à demi coagulés, d'une pie qui a perdu le sommeil...

Et rond et blanc et pur un galet, que mes frères poussent du pied en se bousculant, parcourt les allées sablées de ce jardin aux amitiés singulières.

LA FOIRE

Dès ce matin nous allons à la foire où Jeanne et notre oncle ont l'intention d'acheter un jeune cochon. Jeune, mais assez solide sur ses pattes pour qu'il puisse trotter pendant une heure de route avant de se reposer dans la crèche qui l'attend, et que Jeanne a nettoyée à grand-eau.

Une eau qui, après un passage sur le toit, s'engouffre dans une gouttière pour enfin terminer sa chute, parfois avec des glouglous, dans un tonneau (recerclé par notre oncle) d'où elle ne ressortira que pour participer à la toilette des personnes et à la propreté des choses.

De temps en temps, pour aider la réserve du tonneau, notre oncle va capter de l'eau sur la grève, dans une faille de rocher. Mais Jeanne, qui porte allègrement sur la tête une jarre en grès (un tortillon protège le crâne de Jeanne du fond rugueux de la jarre) ira, elle, sur le quai où se trouve la pompe du village.

Pour en revenir au jeune cochon, je dois dire que Jeanne, dès potron-minet, lui a préparé un repas fait de pommes de terre et des restes de toutes sortes qui boudaient dans nos bols, nos assiettes, et avaient été mis de côté, depuis hier, en prévision de sa venue.

Pendant la cuisson de ce magma, auquel sera rajouté du son, Jeanne a récuré l'auge du précédent cochon qui a été sacrifié pour la gloire de finir sur notre table, en l'honneur du dimanche.

Pour ce jour-là sera choisi un morceau du porc, et dans une soupière remplie d'eau, la viande va se débarrasser de la saumure qui l'engorge. Ensuite, les mains de Jeanne et la cocotte en fonte se mettront d'accord pour préparer le repas.

Et nous, nous attendrons que Jeanne déloge avec un torchon les êtres invisibles qui prennent place sur nos bancs pour se reposer. Ensuite, Jeanne, l'air sérieux sous sa belle coiffe blanche, remplira les assiettes à ras-bord, étouffant d'une seule louché le cocorico du coq coloré qui se pavane sur le fond de notre belle assiette du dimanche.

Mais entrons de plein pied sur le champ de foire où la rumeur trébuche, culbute, fait trois tours sur elle-même au dessus d'un chahut colossal, hennissant, beuglant, qui résonne aux oreilles de notre multitude humaine qui circule dans tous les sens.

Puis, au risque des triples griffures : du bec, des ailes, des pattes de l'espèce emplumée, nous passons entre des rangées de caisses à claire-voie d'où un canard, en rupture de promesses, se sauve lourdement et va soulever le rire bon enfant de la foire.

Une foire qui expose des centaines de volatiles, des croupes bien alignées de ruminants passifs et des cochonnets, au groin mis à mal par le passage d'un fil de fer tout entortillé pour les empêcher de ravager leur crèche. En attendant ces poussées de ravages, ils nous regardent d'un oeil liseré de rose.

Juste devant nous, notre oncle est pris dans la souricière des grandes rencontres, des grandes tapes dans le dos, du rire tonitruant des lourdes farces.

Et la badinerie a été réveillée, elle arrive, elle est là, à quelques pas seulement de la prudence clochetteuse que l'on agite devant l'acquéreur possible. Et l'on discute. Et l'on compare. Et l'on pique l'autre avec un sourire de biais. L'autre qui refuse pour sauvegarder l'usage. L'autre faisant mine d'hésiter avant de toper, d'une main ferme, celle qui vient de couper en deux la poire grippe-sou...

## DON QUICHOTTE

En catimini nous allons, mes frères et moi, vers le cache-cache de Don Quichotte : « Un lieu bizarre où aucun être de raison ne s'aventure » dit Jeanne.

En effet, des boîtes de conserves et des bouteilles vides défendent, pêle-mêle, l'entrée d'une caverne creusée dans la falaise : c'est le domaine de Don Quichotte. Il nous accueille en offrant à mes frères des bonbons qu'ils doivent immédiatement transformer en "ni-vu-ni-connu".

La chose étant réglée, nous nous asseyons en silence sous la faible lueur d'une queue de rat allumée en l'honneur du tour de chant de Don Quichotte.

Après quelques minutes d'un silence impressionnant, une voix, qui nous semble venir des profondeurs de la terre, tente de se frayer un passage à travers la bouche à chiques et la barbe embrouillée de notre ami, aussi en sort-elle clopin-clopant, traînant derrière elle une longue suite de lamentations.

Certaines s'agglutinent au ras des lèvres de Don Guichotte. Mais des jurons et un jet de salive rejettent au loin ces misérables lamentations qui retiennent, sans honte, la chanson triste et la mange à demi.

Voici ce qui en reste :

*« Ce soir à la tourelle  
un naufragé m'appelle  
Il demande un abri  
Mon Dieu, mon Dieu  
c'est lui ... »  
Ici, Don Quichotte aboie :*

*« Oui, Sœur, c'est moi - a - a  
Je reviens au berceau - o - o  
J'ai tant souffert - r - r  
loin de toi - a - a - a »*

Mais tremblotante et à bout de souffle, la chanson tout doucement se meurt ...

Et nous, reprenant pied dans la réalité, nous voyons Don Quichotte, un flacon de rhum à la main, s'allonger sur des sacs de jute, puis, trinquer avec nous comme pour de vrai. Ensuite le précieux flacon en ventouse sur sa bouche, il nous regarde gentiment avant de partir vers un pays où les femmes, telles des lianes, l'entoureront de sollicitude.

Don Quichotte nous en a parlé bien des fois.

## LE COULEUVREAU

Le couleuvreau a la nostalgie de la légèreté, aussi escalade-t-il ses caprices avant de fixer son attention sur une vieille maison aux ondes favorables. Et par un chemin imprégné de silence et bordé de fusains, il va se couler avec constance vers elle.

Voici le jardin, un jardin couronné de lumière et comblé de fleurs : «Est-ce le paradis se demande le couleuvreau ?» Et il fouille l'oubli de sa mémoire avant de saluer bien bas le jardin extraordinaire, puis légèrement dévertébré il entre dans la maison par l'étroite rigole du seuil en granite. Aussitôt sa curiosité flexible se balance devant un lit si haut et si rebondi qu'il a l'air de tanguer sous ses rideaux – c'est un simulacre – car posé sur un sol de terre battue, il se tient fermement dans le coin d'une pièce encore toute gonflée de sommeil. D'après Jeanne, ce lit-citadelle subira une lente dilatation au temps noir de l'hiver, en ce "miz du" (mois de novembre) où le visible et l'invisible s'interpénètrent.

Dans un autre coin de la pièce, tout près de la cheminée, le tic-tac d'une pendule tape sans hésiter sur le temps qui passe. Le couleuvreau s'en amuse et, pendant que Jeanne s'auréole de sa coiffe blanche, il se glisse sous le lit dont le bois soutient une épaisse base de paille et une couette de plumes, qu'il faut gravir absolument pour s'en aller vers le sommeil. Et sur des

draps de lin, qui ont perdu leur rugosité à force d'eau et de soleil, une couverture en mérinos, cette laine qui comble le dormeur de songes aériens, se rajoute, ainsi qu'un édredon tout léger dans sa housse de satinette. Une satinette rouge que Jeanne avait achetée, un jour de bonne pêche, à un « Termaji » : ainsi sont nommés les bohémiens.

Aujourd'hui, à l'abri derrière le mur qui entoure le moulin, ce même "Termaji", un chiffon rouge noué sur la tête, déballe des étoffes d'origines inconnues. Des étoffes soyeuses que des femmes, ainsi que Jeanne qui vient d'arriver, caressent jusqu'à l'envoûtement. Et l'homme troque ses coupons contre quelques pièces retirées, non sans remords, d'un bas de laine ou bien d'une boîte de fer blanc.

Après un bref salut, l'homme maintenant reprend la route, et les femmes et les enfants le suivent longtemps du regard. Il devient un petit point à l'horizon puis, plus rien. Mais Jeanne, toujours audacieuse, affirme qu'il va rejoindre quelques roulottes immobilisées au loin. Elle seule les voit ensuite se diriger sud-ouest vers des Espagnes aux étendues désertes... brûlantes... inhumaines...

Ici, dans le lit-citadelle, le coulevreau s'est caché sous les draps consolants. Mais bien vite, Jeanne, revenue du moulin, découvre l'incroyable présence et, bien vite aussi, elle pose une soucoupe pleine de lait sur le sol en prononçant d'une voix grave : **EXPULSA DIABOLICAE FRAUDIS** . A ces mots, le coulevreau

semble se lover pour l'éternité dans le lit de Jeanne : il a tant besoin d'amitié ...

LE JOUR DU PARDON

Ni Jeanne, ni ses soeurs, ne négligent aucun des pardons qui ont lieu dans les villes ou les villages, même assez loin de chez elles. Et elles vont, par les routes, les chemins, les grèves, vers des fontaines sacrées nimbées d'espérance.

Jeanne, l'aînée, marche devant et ses sœurs suivent par rangs d'âges. Moi, je marche près de Jeanne ayant le privilège d'être l'aîné des enfants de sa sœur Ana. Notre oncle ferme la marche. Aujourd'hui il a la tâche de s'occuper de mes deux frères. Et hop ! dit l'oncle de temps en temps, et il perche l'un d'eux à califourchon sur ses épaules, pendant que l'autre attend son tour pour nous dominer superbement : « Comme un pacha », dira Frasia.

Tout en marchant, les trois sœurs se concentrent sur les vœux qu'elles sèmeront, le chapelet à la main, autour de la fontaine. Le vœu le plus important pour Jeanne ( celui qu'elle n'hésite pas à proclamer à la face du ciel ) est d'obtenir, chaque jour, la grâce d'une bonne pêche afin de nourrir les bouches qui ont faim et qui l'entourent elle, Jeanne, puisque le pain quotidien est suspendu aux filets de pêche de son mari et les filets de pêche eux-mêmes à la mâchoire des bélugas. Des bélugas qui, bien des fois, traversent les filets de part en part. Riant de toutes leurs dents ils engloutissent les

poissons et une grande partie des filets en même temps...

Et Jeanne de se lamenter pour les jours qui suivent ces pêches mal loties où elle sera obligée de plonger, et les mains et la tête, dans le baril qui contient encore quelques pilchards. Puis, si ces jours tristement mesquins se prolongent elle dénouera les nœuds savants d'une ficelle qui retient, contre les fuites, des petits pois secs dans un sac de toile : des petits pois qui mijoteront longuement sur la braise avant d'être présentés sur la table dans un plat de faïence bleu.

Enfin l'ultime recours contre la disette qui peut nous menacer sera d'aller sur les routes où notre Jeanne, l'oeil fixant le sol, glanera quelques pièces que des poches, revenant un peu ivres de la foire, auront semées sur le chemin – Mais le rêve secret de notre tante est de trouver une bourse craquante de livres... L'imagination aidant elle se dit que la bourse est là, juste devant elle, près, si près qu'elle a failli mettre sa galoche dessus, et Jeanne, penchée, fait mine de la ramasser, et nous demande ensuite ce qu'elle va faire de tant d'argent.

Sans attendre la réponse, elle chantonne :

*"Je mettrai ma nièce au couvent  
Vos petits sabots sont de bois  
ma mignonne  
Vos petits sabots à semelles d'argent..."*

Mais moi, je proteste bien fort, et cela a le pouvoir d'effacer le mirage. Alors Jeanne, reprenant ses esprits, se promet de croiser le fil sur sa navette de bois pour réparer, maille après maille, les filets de pêche au cas où ces farceurs de bélugas, de nouveau, les attaqueraient ...

– Alors je me souviens que notre oncle nous disait : « Notre pauvreté ne date pas d'hier » et, avec soin, il retirait de l'armoire un document qui relatait l'emprunt de cent francs fait par l'un de nos grand-pères : celui qui tricotait des bas de laine. Un acte, daté du 16 février 1868, que notre oncle nous lisait d'une voix émue et qui commençait ainsi : (( NAPOLEON, PAR LA GRACE DE DIEU ET LA VOLONTE NATIONALE EMPEREUR DES FRANÇAIS, à tous présents et à venir salut ! )) C'était le prélude à une écriture très serrée sur quatre pages afin de régler cet emprunt de cent francs. Et Jeanne, se disant l'héritière par droit d'aînesse d'un fagot d'espoirs, fanés depuis longtemps, tourne autour des fontaines pour museler la misère.

Nous voici arrivés au bourg et nous nous dirigeons vers le cimetière. Là, nous recherchons une tombe délaissée pour nous y asseoir, c'est la coutume et bien des tombes, aujourd'hui jour du pardon, servent de banc. Et nous nous asseyons et nous étalons un torchon blanc sur nos genoux pour faire "propre" aux yeux des autres.

Puis Jeanne retire de son panier des tranches de pain noir : notre oncle s'en sert comme d'une assiette sur laquelle il dispose une tranche de lard bouilli. Ensuite il

découpe le lard en petits cubes en même temps que l'assiette de pain, et mâche le tout bien tranquillement, tandis que d'un oeil bleu plein de bonté il regarde mes frères qui, comme des petits gloutons, mangent le bon pain blanc qui nous est réservé à nous les enfants. Et chacun fait de son mieux pour se restaurer et se reposer ...

Arrive le moment de se rendre à l'église. Alors Jeanne tapote nos vêtements, remonte nos chaussettes, et d'un doigt agile arrange nos cheveux. Sur l'oncle, elle remet bien en place le dos et le devant du paletot ; l'oncle ayant déjà hissé son pantalon... Après quelques conseils à l'adresse de ses sœurs, tante Jeanne se tapote elle-même, et nous allons vers l'église.

Nous pénétrons sous le porche, et à partir de là la sagesse s'abat sur mes frères qui consentent à remettre leurs mains rebelles entre celles des grandes personnes et à se laisser diriger vers les bancs.

Après la cérémonie, nous suivons la procession qui descend vers la petite chapelle assise au creux du vallon. Et les cantiques s'élèvent vers le ciel, et les bannières très dignes se gonflent sous le vent, et un petit bateau posé sur un brancard vogue au gré de quatre épaules robustes (le brancard est plus lourd que le bateau), et des jeunes filles à coiffe blanche et tablier brodé chantent, et l'aube des prêtres se déplisse comme ailes d'oiseaux se tendant vers la croix qui conduit la procession ... Quant à nous, glissés parmi les gens modestes des fins de processions, nous suivons en silence.

Nous voici à la fontaine où Jeanne, d'une manière très discrète, va jouer avec les pouvoirs de l'eau. Et nous les enfants, le front humecté et la bouche rafraîchie par l'eau de la fontaine, nous restons près de Jeanne qui face à l'effigie de l'ermite égrène ses prières.

Après avoir tourné trois fois autour de la fontaine, les pèlerins vont déposer leur liste de vœux entre les mains du Saint-ermite qui a laissé son nom en gage à la fontaine ainsi que son effigie en bois que l'on repeint pour le jour du pardon : notre oncle nous a expliqué cela.

Et maintenant la foule, le cœur allégé, se dirige vers le terre-plein où se sont installés les manèges. Le maître du manège, devant lequel nous sommes arrêtés, hurle dans un porte-voix : «Avancez-les-enfants-allons-laissez-passer-les-enfants-vite-vite-montez-toi-le-moussic-viens-par-ici-allons-monte-hop-t'es-trop-léger-moussic-mange-de-la-soupe». Mais le « j'aime pas » du moussic (petit mousse) se perd dans les flonflons de la foire. Quant à nous, trémoussant d'impatience, nous grimpons avec frénésie les marches du manège, et en quelques instants mes frères deviennent des cavaliers intrépides sur des chevaux qui tanguent légèrement avant de s'élancer, puis s'élèvent pour franchir un obstacle imaginaire et descendent et remontent sans lassitude.

Et moi, la fille, assise dans un traîneau conduit par un renne constellé de grelots, j'aperçois, malgré ma tête tournante, Jeanne, Maït, Frasie, l'oncle, figés, contents et inquiets à la fois, faisant un signe de la main à chaque

passage ... À l'arrêt du manège mes frères protestent si fort qu'ils repartent pour un deuxième tour.

Et c'est au tour des grandes personnes de se faire plaisir. Par petits groupes, elles se dirigent vers une loterie, fidèlement présente à chaque pardon, où Jeanne et ses sœurs prendront dans un chapeau des billets roulés, dans l'espoir de gagner un lot... Le forain qui tient le stand est affublé d'un drôle de nom : il se nomme Monsieur Cucu. Mes frères pouffent de rire, et se font gronder. Ce n'est pas le moment de rire, la roue tourne.

... Et Monsieur Cucu, en personne, vient remettre à Jeanne le lot de six assiettes qu'elle a, d'un seul coup de roue, gagné.

LE VAGABOND

Un vagabond, enveloppé de mises épaisses et verdâtres, s'ouvre un passage à grands mouvements de pieds et, sur les herbes maintenant couchées, semble cueillir des impressions favorables . Mais devant notre triple présence en arrêt devant lui, son oeil s'anime et je crois distinguer des " je-ne-sais-quoi " dans son visage passe-partout qu'abrite un vieux béret, posé comme un ravage, sur des cheveux roux.

Courageusement je dis : « Bonjour ».

Aussitôt, sur la falaise, vient se glisser l'entente comme si les oiseaux de mer, en tournoyant, éludaient le jeu de la peur. Moi, maintenant rassurée, je présente au vagabond mes deux frères couronnés de laurier. D'abord accolés par la timidité, ils se détachent l'un de l'autre pour faire le pitre sur l'herbe. Et sous l'oeil amusé de l'homme, massacrent, d'une galipette, la couronne de l'empereur Honorius et de son double qui les obligeait à une quasi immobilité de la tête.

Enfin, voici mes frères libérés de la charge d'un empire, et des feuilles de laurier ...

## LE JOUR DU LAVOIR

Tout à l'heure nous irons au lavoir, et notre tante Jeanne prépare des tartines de pain-beurre, pour nous, et du café, pour elle. Ensuite, d'un geste décidé, elle remplit son panier de linge. Un linge qui aspire à être savonné, plié, déplié, et tapé mille fois avec le battoir par une Jeanne sans pitié.

Nous voici prêts à partir, et Jeanne, le panier rond sur la tête et la caisse à trois côtés (dans laquelle elle s'agenouille pour laver) bien calée sous le bras droit, comble le côté gauche de sa personne en prenant mon petit frère par la main. « En avant », dit tante Jeanne . Et moi, je marche dans le sillage de ses jupes dansantes en tenant bien droit le petit pot émaillé contenant le café, qui fait cloc ! cloc ! à chacun de mes pas. J'ai aussi la tâche de porter les tartines de pain-beurre qui se tiennent deux par deux dans un torchon neuf à carreaux, qu'un gros nœud cabosse.

Arrivée au lavoir, Jeanne dépose son panier pour marquer la place choisie avant d'enlever prestement sa jupe « de dessus », (elle porte, on ne sait pourquoi, deux jupes par dessus son jupon) et la première jupe enlevée et pliée avec soin est mise en attente sur le petit mur de pierre sèche qui sépare le lavoir du pré voisin. Derrière ce mur des primevères au printemps nous tentent, et nous dégustons ces fleurs, délicatement sucrées, avec notre pain-beurre.

Maintenant Jeanne savonne le linge, le "chique" à deux mains, le trempe dans l'eau, le tape, vlan ! vlan ! avec le battoir, jusqu'à le rendre tout à fait innocent et sans tache avant de l'étendre d'un geste voltigeur sur le pré ensoleillé.

Dans le cas d'un ciel gris et bas, notre oncle viendra récupérer le panier de linge à l'aide d'une brouette qui s'oblige à couiner à chaque tour de roue.

## LES LOUPES DE JEANNE

Voici Jeanne en partance pour la ville où elle va se débarrasser des grosses loupes que les charges, trop lourdes, ont plantées sur sa tête.

Pour nous c'est une tragédie, et le plus jeune de mes frères dit : « Et si la hache elle fait pas attention et qu'elle coupe la tête au lieu de couper la loupe ».

L'autre lui répond : « T'es fou, ils vont couper la loupe avec le ciseau à berlingots »

Les ciseaux à berlingots ont pour eux un sens assez redoutable, puisqu'ils ne peuvent y toucher. Ils n'obéissent d'ailleurs qu'aux doigts des grandes personnes, a dit Père à ces garçons touche-à-tout.

Malgré les heures nombreuses qu'il passe dans le laboratoire d'une pâtisserie dont il est le chef, notre papa, de temps en temps, fabrique des berlingots. D'abord, tout en chantonnant, il fait cuire le sucre sur notre fourneau en fonte noire. Chez nous, comme chez Jeanne, on chantonne pour charmer les choses. Puis Père devient sérieux, car il tient entre ses mains la bassine de cuivre, fraîchement étamée, qui contient les futurs berlingots en ébullition, ce qui lui permet de dire :

*« Eloignez-vous, petits enfants  
c'est le sucre qui va brûlant  
s'étaler sur le marbre blanc  
Sucre plus brûlant que la pampa  
pour les mains de votre Papa... »*

En effet, avec des gestes vifs des doigts, Père travaille le sucre : de la paume des mains il le roule, l'étire en lanière, et recommence jusqu'au cordon parfait. Ensuite, avant que le cordon ne se fige, les ciseaux entrent en action pour que naissent les berlingots ...

Enfin voici Jeanne revenue de la ville, avec une tête réduite à la grandeur de sa coiffe. C'est la fête. Et pour notre bonheur, Jeanne va reprendre son ombrelle et nos balades : l'ombrelle avec sa pointe éloignera les vaches curieuses et chassera les vipères, mais elle désignera aussi les fleurs sauvages tout au long du chemin.

En ce moment, Jeanne s'alanguit sous l'ardeur du soleil, et l'ombrelle s'ouvre comme une fleur dévote au dessus de sa tête, tandis qu'un petit mur habillé de lichen vient se mettre à sa disposition. Et toute douce, elle s'assied et s'éponge le visage avec son mouchoir « sent-bon ».

## JEANNE SE SOUVIENT

Ce jour-là se souvient Jeanne, un jeune conteur s'était installé près de la fontaine du village et d'une musette, devenue presque irréaliste à force d'être caressée par l'usage, il retira des galets ronds et des coquillages qu'il avait un soir ramassés au moment précis où le soleil plongeait à l'horizon...

Sortirent aussi de la musette des plaquettes de bois gravées ainsi qu'une corde toute tordue de noeuds : « Une alliée du dieu lieur » dit Jeanne. Chaque noeud contenait, en son centre, une histoire dont les paroles s'échappèrent, aussi légères que des papillons bleus, de la bouche du conteur lorsque celui-ci égrenait la corde...

Alors le ciel, la terre, le feu et l'eau et toutes les créatures qui volent, rampent, nagent ou marchent défilèrent devant les vieillards, les femmes et les enfants.

Mais avant d'arriver au village, le conteur avait marché sur des routes desséchées par le soleil ou bien détrempées par les pluies : « Une misère, une vraie misère » souligne Jeanne. Puis, ces routes l'avaient conduit vers des grèves où, avec la complicité de la marée basse et du sable mouillé, il avait pu contourner des rochers roussis d'un lichen si âpre, qu'ils grignotent depuis toujours les pieds des hommes – mais ces rochers rugueux réservent aussi, à marée basse, des trous comblés d'eau de mer où ses pieds las et gémissants se retrouvèrent tout cois de bien-être...

L'heure aidant, le conteur d'un pas souple avait repris le chemin. Un chemin longeant des murs de pierre sèche dont certains, on ne sait pourquoi, s'écroulèrent juste avant son passage, lui offrant ainsi, d'un seul geste, et l'obstacle et la brèche ; «C'était le signal» confirme Jeanne. Car le but secret de cette marche était de reconnaître celle qui, à travers une trame de signes, puiserait en souriant l'eau d'une fontaine...

Puisant en même temps que l'eau le sens de la rencontre, les vingt ans d'une Jeanne jolie et audacieuse captèrent les yeux bleus du conteur vagabond. C'est ainsi que, plusieurs années avant notre naissance, le conteur était déjà notre oncle bien-aimé.

## LA SOIRÉE CHEZ LE BOURLINGUEUR

Cet homme qui a bourlingué sous toutes les latitudes, maintenant se repose sur ses lauriers (comme dit notre oncle) en fumant tranquillement sa pipe. Et c'est pour en arriver là qu'il avait, un beau jour, déposé aux pieds de sa sœur cadette, ses pouvoirs personnels ...

Cette timide demoiselle a ainsi gagné (selon Jeanne) quelque autorité, tout en protégeant son frère comme un enfant en son commencement. Mais que lui importe à lui, puisqu'il peut ainsi cumuler sa passion pour la pipe avec celle de dévider ses souvenirs ...

Et voici donc, ce soir, l'habituelle compagnie assise sur des bancs de chaque côté de la cheminée : à gauche les femmes tricotent ou bien cousent, et les hommes sur un autre banc fument ou bien chiquent. Mais presque toujours, l'un deux prendra un morceau de bois et, avec son couteau de poche, le travaillera. Il en sortira, peut-être, un objet qui sera jugé digne d'être placé chez soi. Dans ce cas l'objet sera confié à un jeune garçon, qui de retour à la maison le posera lui-même dans une niche réservée dans l'un des murs de la pièce. Si c'est une figurine qui semble descendre du ciel, une petite fille prendra soin de mettre quelques fleurs dans un verre rempli d'eau, qu'elle placera près de la statuette. Mais le morceau de bois ayant refusé de prendre forme, sera jeté dans la cheminée où il s'abandonnera à la flamme.

Quant à moi, placée près d'une femme que l'on dit somnambule, je tremble un peu : ce mot a le pouvoir de me troubler. Il résonne à mon oreille « som-nam-bule-som-nam-bule ». On dit qu'il est possible, lorsque cette femme est endormie, de lui poser des questions en lui parlant non à l'oreille, mais au creux de l'estomac. Et la réponse sortira de la bouche de la femme avec une autre voix que la sienne (la somnambule sert d'intermédiaire) et si faiblement qu'il faut s'approcher tout près pour comprendre le sens des paroles. Mais la femme a un regard si doux que je me calme ...

Et je me calme si bien que le récit du Bourlingueur me parvient à l'oreille comme de très loin. De ces pays lointains où nous sommes entraînés chaque fois que nous l'écoutons.

« Certaines nuits cela me revient à l'esprit, dit-il. La nuit amène l'inquiétude et mon cœur, si ferme devant le danger réel, se met à tressaillir. Clairement la peur s'avance lorsque je repense à ce moment où je me sentis paralysé par l'épouvante. Une épouvante que je m'efforçais de dissimuler. Mais cela était évident, des maléfices m'entouraient, et mon avenir me paraissait sombre. (Entre nous, ce ne sont pas des situations où l'on s'installe de bon cœur.) D'un geste discret je touchai mon scapulaire, bien en place sur ma poitrine, je ne portais jamais d'arme, mes poings suffisaient, et je me tins d'un pied ferme, si l'on peut dire, face au sorcier qui, après quelques mimiques étranges à mon rencontre, s'éleva dans les airs en imitant le chant d'un oiseau...

Mais ses acolytes, accroupis dans la clairière, me cernaient d'un oeil où se reflétait le venin des serpents lovés à leurs pieds... ».

Et moi, qui écoute en frissonnant le récit de cette épopée lointaine, je me laisse envelopper par le châte de la somnambule. Mes yeux se ferment... Je me laisse glisser... Je suis bien... Un sursaut de curiosité m'éveille, et j'aperçois le Bourlingueur, dont la tête s'est ornée d'un plumet blanc, faisant le tour de la clairière pour abaisser sur les yeux des acolytes leurs lourdes paupières.

...La voix du Bourlingueur est maintenant dans la pièce, et les choses ont repris leur place habituelle et viennent à la rencontre de mon regard en me disant : « Nous sommes là » : les lits clos, les bancs, l'horloge, le vaisselier, l'armoire, le coffre sur lequel on ne peut s'asseoir à cause des aliments qu'il contient, la malle cloutée du Bourlingueur où sont rangés, sous une forme impalpable, les quarante deux livres d'un savoir mystérieux, les rideaux de la fenêtre, la cage que le canari vient de désertier...

Le canari vole vers moi. S'installe en moi. Bat des ailes à la même cadence que mon cœur, et m'entraîne vers la lumière... La lampe remonte sa flamme ... L'horloge sonne ses douze coups ... Il est minuit ...

La somnambule se lève, les autres femmes se lèvent, les hommes se lèvent et nous les enfants à demi-endormis nous nous levons aussi. Et nous quittons le Bourlingueur qui bourre calmement sa pipe sur le pas de sa porte ...

LA CHAMBRE DE JEANNE

D'une pirouette le soir s'installe devant de peu la nuit qui, du haut et du bas, de devant et de derrière, et de tous les côtés à la fois, va nous cerner de son oeil noir de plus en plus étroitement.

Tout à coup, un cri sort de l'ombre. Un cri, un seul, c'est le signal. Alors la peur du sortilège me secoue et je jette mes frères, en même temps que moi-même, entre les bras d'une course vertigineuse et folle qui nous conduit au seuil de la maison de Jeanne. Là, nous balançons quelques secondes avant que nos mains ne se chevauchent pour appuyer sur le loquet, et, sans avoir eu le temps de dire ouf ! nous sommes dans le couloir derrière la porte dont la cheville de bois, poussée à l'extrême dans sa logette, va décourager le monstrueux danger.

Maintenant, assis sur les marches de l'escalier, nous attendons d'être plus calmes avant de monter et de pénétrer, sur la pointe des pieds, dans la chambre de Jeanne. Là, posée sur la table ronde, une lampe à pétrole projette sa timide lueur sur les formes vaporeuses, réfugiées ce soir derrière les rideaux. Et nous voyons nos fées à nous, Jeanne, ses soeurs, y compris notre mère absente (représentée par sa chaise), délaissier leur ouvrage et, les mains croisées, faire silence pour écouter les voix de l'autre monde...

## NOTRE MÈRE, ANA

Dès notre plus jeune âge notre mère, Ana, nous a appris à toucher les choses avec le bout du coeur, comme avec des doigts, c'est une méthode fascinante au pouvoir illimité... Le plus important nous confie Ana, est de pouvoir toucher la gaieté ou la mélancolie de la fleur, de l'oiseau, et aussi du poisson « Qui nage sur le dos, quand il a chaud » ajoute Ana en souriant. (Oui, notre mère a vu bien des prodiges sur l'océan lorsqu'elle remplaçait ses frères sur leur bateau de pêche.)

Aujourd'hui encore, notre mère cogne, du bout du coeur, à la porte invisible de ses souvenirs et son regard devient si mystérieux que mon souffle un instant s'arrête et je perçois le froufrou du silence : il bat des ailes. Et tout bas, je souhaite que notre mère soulève le rideau de brume et nous raconte « L'île aux falaises serties de pierres précieuses » ; nous raconte les cascades, celles qui rient ou qui pleurent selon la force du vent ; nous raconte aussi les petits hommes velus dansant la ronde sous des pommiers d'or.

LA DAME QUI VIENT CHEZ NOUS POUR LE QUATRE HEURES

Pour gauler des piécettes à un mât de cocagne qui nous regarde de haut, notre mère s'est mise à travailler quelques heures par jour. Un travail qui se borne à carder de la laine, sous un hangard, au fond d'une cour... Et de là, tel un ange en son nuage, elle nous éloigne à grands gestes ailés si nous nous approchons : elle a très peur, pour nous, des maladies propagées par la poussière ...

Mais, aujourd'hui notre mère est là, chez nous, et se prépare à recevoir une dame pour le quatre heures, quant à mes frères ils partent en courant acheter cent grammes de beurre et cinquante grammes de café.

Cette dame, que notre mère va recevoir, aura les cheveux enserrés dans un filet de tête à mailles fines, elle sera vêtue d'une blouse en satinette noire et chaussée de charentaises neuves, par simple politesse : nous la connaissons bien, mes frères et moi.

Voici la dame, légèrement essoufflée par la raideur de l'escalier, elle se présente modestement, mais ensuite, elle bavarde. Et Ana, notre mère, après avoir offert un joli sourire de bienvenue à sa visiteuse, malgré son français hésitant, bavarde aussi.

Un bavardage à deux, entrecoupé par la dame disant : « C'est'i pas possible d'être assise là, pour voir ça, faut que j'en parle à mon homme »

Car elle admire, sur l'unique fenêtre de notre logis, les rideaux au crochet sortis gaiement des doigts de notre mère : une grille crochétée soutient de belles grappes de raisin, et leurs feuilles s'approchent d'un oiseau dont les ailes dépliées caressent le jour pauvre qui visite notre cour.

La dame admire aussi les petits rideaux de cotonnade qui habillent les caisses qui nous servent de meubles, et maman toute fière dit : « c'est ma petite fille qui a cousu ce rideau-là »

Et la dame bien vite s'écrie : « c'est'i pas possible d'être assise là pour entendre ça, faut que j'en parle à mon homme. »

Après un moment de répit, elle dit : « Vote petite fille va pourtant pas à l'école. »

Maman répond, rougissante : « Non, elle a trop d'idées dans la tête, faut faire attention à la méningite. »

La dame, se levant vivement : « C'est'i pas possible, faut que j'en parle de ce pas à mon homme. »

Puis, elle ajoute, rêveuse : « C'est'i pas possible que vous n'êtes point des "buveu" pour venir parler bouche à bouche avec mon homme, comme i serait content. »

Et la visite se termine après bien des salutations et invitations futures... Et notre maman reprend le fil et le crochet pour rejoindre, en imagination, son lieu natal où ses pas s'imprimaient, comme un double collier, sur le sable des grèves. Et nous, à ses pieds, nous jouons en silence ...

LE SOU EN BRELOQUE AU BOUT DU CŒUR

Mes frères en ce moment caressent, du bout du cœur, un petit train en bois tout peinturluré, un amour de petit train trônant très fier à la vitrine d'un bazar (chez nous ce sont des chaises à la queue-leu-leu autour d'une table ronde qui nous permettent de voyager à travers le monde. Il est vrai que ce sont des chaises à l'imagination débordante). Et moi, pendant ce temps, face à face avec une vitrine voisine je m'extasie devant ses velours, ses taffetas, et devant toutes ces grandeurs je risque de tomber à genoux, mais d'une main vive maman me retient. Ensuite, voulant gommer le moindre regret, elle farfouillera tout à l'heure parmi les soldes pour dénicher le coupon de tissu en accord avec les sous dont elle est l'esclave.

Naturellement ils doivent aussi consentir, ces sous, à l'achat du fil à coudre, sinon la situation devient sérieuse. De retour au logis, notre maman, le cœur battant la breloque, retourne les poches, inspecte les coins, soulève le moindre objet espérant trouver le sou qui lui manque.

Il faut dire que cette recherche est simplifiée puisque nous vivons dans une pièce, qui à la tâche énorme de loger six personnes y compris un bébé. Au milieu de cette pièce, il y a une table ronde : c'est notre soleil. Elle est nappée de jaune, pour que cela fasse plus vrai. Tout

autour, comme des planètes, il y a le coin cuisine, la toilette, le "dormir", le débarras et une cheminée.

On continue à chercher et l'inespéré arrive, le sou est là, tout bonnement fixé, nous ne savons comment, à la semelle de feutre d'un chausson, et le frère qui, en marchant, fait : « clic clac, clic clac », comme une jambe de bois, rend le sou à contrecœur. Voici donc réglée l'histoire du fil à coudre et notre mère Ana, d'un pied léger, pédalera pour actionner sa machine à coudre, dont l'aiguille et la navette se feront un devoir de coudre pour nous.

Mais le plus gros tracas chez nous ce sont les chaussures. Neuves elles sont invariablement plus grandes que nécessaire, et du coton hydrophile vient y caler nos pieds, mais à l'usage les pieds avancent et le coton recule. Puis, au bout de quelques temps, la chaussure adopte un trou, muni d'une telle soif de vivre qu'il tente d'avalier la semelle.

En attendant que Père, à l'aide d'un pied de fer, qu'il calera entre ses genoux, stoppe cette fringale avec des rognures de cuir achetées au poids, nous glissons à l'intérieur de la chaussure, qui ne doit pas périr, un petit morceau de carton. Et une multitude de morceaux de carton viendra ainsi s'écharper ou bien se dissoudre s'il pleut, sous nos pieds.

## L'esplanade

À peine le printemps fait-il quelques pas, que nos sorties s'organisent et nous allons, chaque soir, regarder passer le train le long de l'esplanade. Une esplanade qui côtoie le fleuve et où s'alignent, sur un rang, de superbes marronniers, roses à l'époque de la floraison...

À cinq heures de l'après-midi, Maman reconsole sa coiffe et notre papa brosse, avec bonne humeur, sa casquette et son costume. Et nous, après un rapide débarbouillage avec le coin d'une serviette timidement mouillée, nous mettons un sarrau propre. Puis, toute la famille s'engage sur le quai envahi par une foule bigarrée. Un quai, où des bateaux battant pavillon de toutes les nationalités viennent s'amarrer. C'est ce qui nous donne la chance de côtoyer des personnages hors du commun.

Il y a des Esquimaux engoncés dans leur manteau de peau et chaussés de bottes qui semblent trop grandes. Il y a aussi des Chinois, coiffés d'un petit chapeau conique d'où dépasse une tresse huilée et raide. Ensuite s'avancent des femmes ; certaines se tiennent en équilibre sur des pieds si petits, si petits que ces femmes tressautent à chaque pas sur le quai mal pavé ...

Ce sont ces personnes "vrai-de-vrai" que mes frères frôlent avec beaucoup d'aplomb et quelques excuses, afin de s'imprégner de l'humus des terres lointaines, ce qui sera bien utile lorsque notre train de chaises nous y

amènera. (parfois, le frère-chef-d'expédition nous conduit au Pôle Nord où nous claquons des dents.)

Une vieille dame, à l'oeil plein de curiosité, demande justement à notre mère :

« Que c'est'i donc que vous avez fait au jour d'aujourd'hui ? »

Maman lui explique en souriant qu'elle a, assise sur une chaise, traversé le Pôle Nord en compagnie de ses enfants.

Et la vieille dame de trembler et de dire :

« Ah ! les petits drôles, c'est que s'en allons partout, n'ont peur de rien. »

Et deux ou trois personnes présentes félicitent notre mère pour ce temps passé à jouer avec des enfants, et elle, tel un oiseau qui s'abandonne au vent, hume les approbations, les encouragements. Puis, elle nous désigne en disant : « Les sarraus à col blanc ce sont mes enfants. »

Du coup, mes frères emportés sur la voie royale de l'admiration collective se mettent à chanter :

« L'Impératrice, l'Empereur, la Grande Duchesse  
Nicolas, Alexandra, et la petite Olga  
Leur chien Lofki et leur nourrice sèche  
Sont venus ici, puis ils sont repartis. »

Père s'approche en faisant les gros yeux, et mes frères-chanteurs s'arrêtent après avoir tenté de s'accrocher à « Félix Faure, sur le port ... »

Arrivé sur l'esplanade, Père rejoint les hommes qui se tiennent près de la grille du chemin de fer. La rude

journée de travail de ces hommes est terminée, et ils attendent ici ceux qui ont glané de-ci de-là quelques faits intéressants et viennent le soir les commenter. Et la nonchalance de ceux qui attendent se dissoudra dans l'ardeur des discussions, à moins qu'ils ne restent la bouche close de surprise, mais pas pour longtemps. Comme ce soir, où l'un des rapporteurs tient à leur montrer des aspects de la vie parisienne étalée de tout son long sur un journal illustré.

Il y est question d'un Monsieur Paul Poiret et de ses trois péniches : Amours... Délices... Orgues... « Des noms à dormir debout » dit l'un des écoutants. Il dit aussi, le rapporteur, que Paul Poiret fait le pitre avec Joséphine Baker : « C'est une femme qui ne porte pas de corset, mais simplement une ceinture de bananes autour de la taille », et le rapporteur dit qu'il donnerait n'importe quoi pour voir Joséphine en vrai : « faut voir, faut voir ! ».

Il faut voir aussi les dancings et le jaz-bande, le shimmi, le on-step et le charleston : « Faut pas avoir les jambes raides comme moi. » dit un autre écoutant. Et la danseuse Isadora Duncan dont on parle, et le roman «La Garçonne» de Victor Marguerite qu'il faut lire pour savoir des choses. « Sais pas lire dit quelqu'un ». Et la petite Citroën qui court sur les routes faut voir comment : « Teuf, teuf » fait un petit garçon qui passe. Et le rapporteur continue d'étaler sur les bancs les illustrés qui donnent une idée de cette vie parisienne sur

laquelle chacun, tour à tour, se penche : « En effet, dit Père, c'est une manière de vivre très particulière ».

Mes frères pendant ce temps jouent aux billes avec ténacité, ils n'aiment pas perdre. Et lorsque les billes changent de mains ils se sentent tellement démunis qu'ils font des efforts pour ne pas pleurer, car ils ne sont heureux qu'en fonction d'une boîte de fer pleine à ras bord de billes.

Plus loin, dans le coin des femmes, notre mère s'est assise le bébé-frère sur ses genoux, car il serait très malséant que les dames participent aux conversations masculines, la distance est soigneusement observée. Et moi, qui vais d'un groupe à l'autre pour capter des bribes de conversations, je suis souvent tenue à distance par le regard sévère de Père ou bien retenue au passage par la main de maman qui m'oblige à m'asseoir près d'elle.

UN NUAGE BALOURD

Cet après midi un nuage balourd vide son trop plein de pluie au-dessus de notre cour. Satisfait, il s'éloigne... Et notre papa, je dis «notre papa» pour empêcher le plus grand de mes frères de me piéger : si je dis « notre père » il enchaîne immédiatement « qui êtes aux cieux », alors pour éviter toutes confusions je dis « notre papa » ou bien « Père ». Donc notre papa pour assagir un peu mes frères, à l'étroit dans notre logis, décide de leur réciter : « De cerises à gros bec ».

*« Dans la cerisaie rouge de cerises  
flâne le gros-bec  
Un gros-bec rose-brun aux ailes ardoisées  
Il vient faire sa cour aux gentilles cerises  
et veut, c'est bien sûr,  
vite les croquer ... »*

Ici la voix de notre maman prend le relais : elle berce le frère-bébé dans son giron et défend en même temps la cause des cerises.

*« Ô messire, messire, nous sommes bien jolies  
Laissez-nous danser dans la cerisaie  
Le soleil qui brille nous rend si volages  
que nous rougissons rien que d'y penser  
Mais il est très court le temps des cerises*

*Ô messire, messire laissez-nous danser ! ...»*

Alors Père, tout en tortillant les pointes de sa moustache, reprend la parole pour ajouter :

*« Mais le temps qui passe ride les cerises  
et d'une pichenette il les fait tomber  
Elle sont là dans l'herbe si ratatinées  
qu'elles espèrent gros-bec aux ailes ardoisées  
qui voudra, c'est sûr, vite les croquer.  
Le croquer enfin le cœur des cerises  
des cerises fanées de la cerisaie ...»*

Et mes frères, qui ont senti venir la fin des cerises, se lèvent d'un bond pour réclamer leur « pain-quatre-heures ».

LA CHEMINÉE

Pour la joie de notre cheminée, nous allons parfois à la campagne ramasser des branches de bois mort – c'est pour nous une vraie partie de plaisir.

Mais au retour, nous devons obligatoirement nous arrêter à l'octroi pour payer la dîme. Si l'on passe devant un « octroi-bon », comme disent mes frères, seule notre mère paie pour son fagot. Mais si c'est un « octroi-octroi » c'est loin d'être drôle, car il grogne d'une seule traite :

« Çavapalatitmèrsoulatitcoif ». Non ça ne va pas, et habitée par une énorme impuissance, notre petite mère sous sa petite coiffe lui laisse nos fagots à nous, les enfants.

Mon petit frère pleure et dit entre ses sanglots :

« Fallait casser les lunettes de "l'octroi" et reprendre le bois pendant "l'aveugle". »

Maman lui répond :

« Je ne suis pas méchante », et ajoute « pas encore... »

Ces derniers mots nous font espérer que quelque chose va changer dans notre vie, et nous suivons notre mère qui s'éloigne de la guérite de l'octroi d'un air décidé.

Plus tard, mes frères chuchotent entre eux et le plus grand me dit :

« Maman compte ses sous, elle va acheter une épée pour tuer Octroi ».

Et déjà il a réglé les épisodes du combat, le plus petit frère est d'accord. Nous voici au pied du mur. Maman et Octroi sont face à face.

Elle le provoque en laissant tomber son porte-monnaie.

« Ça y est, il est provoqué » disent les frères.

Octroi se précipite pour ramasser le porte-monnaie.

« Ça y est, il est précipité » chuchotent les frères.

Et maman tape sur la tête de Octroi avec l'épée cachée sous n'importe quoi. Mais ce combat si bien mis au point n'aura pas lieu, car des hommes se sont introduits chez nous et, malgré les protestations de notre mère, ils descendent le manteau de la cheminée : « C'est pour le musée » : disent-ils.

Mais cela ne nous intéresse pas. Et devant le trou insoutenable d'un mur qui n'a plus aucune raison de rester debout, nous sentons notre univers basculer... Il bascule sous des continents de suie qui se jettent avec intensité sur le carrelage, où ils se désagrègent en un immense nuage... Nous sommes envahis par les ténèbres, et notre table ronde nappée de soleil, et les rideaux frondeurs qui dissimulent nos matelas, nous regardent d'un oeil obscurci à jamais.

Mes frères, comme à plaisir sont couverts de suie, et notre mère, qui ne perd jamais l'occasion de s'éloigner de ses soucis, va sourire en disant : « Voici deux petits ramoneurs, venez par ici, mes amis ... »

Mais eux n'ont qu'une idée en tête : par où descendra le Père Noël. Nous sommes, avec l'initiale de notre nom, presque à la fin sur sa liste alphabétique, mais il lui reste encore des oranges, des noix, et des babioles à distribuer. « Quelle tuile pour les Z, la hotte doit être vide » : disent mes frères.

Quant à nous, un matin de Noël, nous eûmes la surprise de voir des livres d'images à califourchon sur nos chaussures. Et je crois que ce matin-là, toute notre réserve de mercis pour les bonnes choses qui nous arrivent a pris un fameux coup de poing. Nous en étions vidés et ballottés à travers la pièce. On ne savait si c'était la joie qui nous transportait ou bien l'ardeur de nos mercis, collée au plafond, qui nous attirait. Mais du haut de cette béatitude, nous entendîmes la voix de Ana, la voix "jeune fille" de notre mère, elle disait : « J'ai tant désiré pour vous ces jolis livres ».

Hélas ! en même temps que la cheminée la possibilité de vivre ici a disparu, puisque le vent s'engouffre en sifflant par le trou qui la remplace. Et ce soir, couchés sur notre matelas posé à même le carrelage, nous écoutons Maman qui, à genoux, demande à Saint Oui, son saint préféré, la grâce de trouver un autre refuge...

Et nous, après avoir supplié notre ange gardien de guider nos pas dans la nuit qui s'ouvre et du jour qui va suivre, nous attendons que notre mère vienne nous border... Et maintenant bien au chaud sous nos couvertures, nous espérons la visite des "Bugeliennoz" (les enfants de la nuit) ces lutins que notre mère

cache, dit-on, sous sa coiffe. En réalité, elle connaît très bien ces petites créatures habillées de gris-vert pour les avoir côtoyées le soir sur la lande bretonne...

Elle peut donc nous chanter :

*« Oui, j'ai vu le vieux lutin  
tout courbé sous son butin  
Il courait vers le grand bois  
pourquoi ?*

*Et juché sur son bonnet  
J'ai cru voir un martinet  
Ils couraient donc tous les deux  
ces gueux ... »*

Délaissant pour ce soir le monde des lutins, le plus jeune frère s'est endormi le visage à demi enfoui sous son « nin-nin », ce chiffon lui est indispensable pour cacher le pouce qu'il suçote dans ses moments d'abandon.

Puis, maman nous embrasse et signe notre front.

NOUCHA

Il me reste, dans ce cahier, quelques pages en mal d'écriture. Je vais donc les laisser à la disposition de Noucha : Noucha c'est moi, quand je raconte des histoires qui se balancent entre le rêve et la réalité. Me voici face à moi-même et je commence ainsi...

« C'était un soir très doux et je rêvais, sans me presser, lorsqu'une ombre passa. Cette ombre était Andry le dingue – ainsi surnommé parce qu'il emploie souvent ce mot – il avait entre les mains un petit chat qui se glissa tout naturellement entre les miennes. J'étais comblée, et le visage près des miaous du petit chat je récitais :

*« Minou souvent fait de folles cabrioles  
et dans le noir je crois voir des lucioles  
quand mon Minou, mon tendre, mon autrui,  
vient près de moi et d'un ronron s'appuie  
si dans mes yeux il devine des larmes  
il croit Minou que j'aie peur des gendarmes... »*

Quelques mois plus tard, j'avais appris le miaouti (le langage-chat, pas facile du tout) et Minou et moi nous étions heureux avec de bien bons moments. Mais hélas! ce matin-même, mon chat s'est réveillé avec une patte qui fait des arabesques par terre, en l'air, sur les murs. Une patte devenue folle à la suite d'un rêve, dont voici le déroulement :

Coiffé d'un chapeau à large bord et enveloppé dans une cape noire Minou a gravi prestement neuf cent quatre vingt dix neuf marches avant de se retrouver devant une porte garnie de clous. Elle s'ouvre sans bruit et Minou pénètre dans une salle ronde, immense. Au milieu de cette salle il y a une toute petite table et une toute petite chaise. Une main invisible dépose sur la toute petite table une brassée de monnaie-du-pape argentée, elle y dépose aussi une plume d'oiseau ainsi qu'un récipient où macèrent de minuscules et délicats champignons. Dans ce magma Minou s'est senti obligé de tremper la plume d'oiseau et de sa patte la plus légère de tracer des signes miaoutiques sur les médailles de la lunaire. Puis, il s'est réveillé au moment précis où on le félicitait pour ce délicat travail. Voilà pour le rêve.

La patte enfin calmée, mon chat déambule l'air absent et ne pense plus du tout à la jeune Odalisque, la chatte d'Andry. Un Andry qui me regarde de haut pendant que je lui explique l'aventure nocturne de Minou. Voici la réponse toute crue d'Andry, si crue qu'il en oublie de m'avoir donné le chat.

« Ça m'étonne pas de ton marcou Noucha, il a j'le sais des cases de vides et tu peux li dire de ma part, qu'il en trimbale du vide malgré sa tit' gueule d'aristo et di li aussi rac pendant qu'ti es que finiche ses mamours avec l'Odaslique j'veux pas que ma chatte elle s'colle l'microbe aux poils. J'suis pas dingue moi ! »

Cette histoire, je l'ai racontée à mes frères quelques jours plus tard, mais eux d'un même mouvement de l'épaule droite et de la même voix (le petit frère imite toujours le grand) m'ont dit : « Peuh ! t'es une fille, les filles c'est bête. »

Depuis j'évite de leur dire ce qui me passe par la tête, ils sont si moqueurs. Je n'en aurai plus le temps d'ailleurs car demain le 14 mars, jour de mes douze ans, je commencerai tôt le matin à travailler dans un atelier.

Maman priera pour moi ce soir...

Le 18 Mars 1991  
pour le centième anniversaire  
de la naissance d'Ana notre mère †

Cahier n° 11 -1991

LES AUTREFOIS FAMILIERS

20 textes (Tableaux en prose)

*terminé le 18 mars 1991*

inventoriés à la page du 17 juin de la Liste des textes

Cahier n° 11 - illustré de 88 cartes postales

**téléchargement : pdf : 11,3 Mo**

Anne Stephane

Cahier n° 12

Des songes mille fois brodés

TABLE DES SONGES

- I - EN l'air tu projettes des songes mille fois brodés  
II - LE piège amoureux fonctionne à même le jour  
III - AVEC désinvolture tu fais signe à des choses menues  
IV - SUR les bords d'un chemin solitaire  
V - L'AVEU têtue d'un rayon de soleil  
VI - TU écris des mots pâles sur une feuille blanche.  
VII - FACE au miroir de ta chambre tu berces tes songes  
VIII - UNE chose imprécise hulule sur la lande  
IX - TU essaies de retrouver les paroles d'un texte  
X - PAUPIÈRES baissées, les stores de ta demeure  
XI - LA présence clandestine sous l'auvent se déploie  
XII - LE silence autour de toi est lisse  
XIII - CENTIMÈTRE par centimètre tu effiloches  
XIV - DES branches d'arbre balaient le ciel

suite de la table des incipit

TABLE DES SONGES (suite)

- XV - D'UN geste ardent le soleil saisit l'espace  
XVI - LE vent s'étire souplement sur la dune  
XVII - À petits coups de langue la mer se retire  
XVIII - LE soleil te fait croire à des éclosions d'images  
XIX - DANS un trou d'eau quelques petits crabes  
XX - UNE extraordinaire différence se fractionne  
XXI - UN vagabond encapuchonné de brume  
XXII - TROIS fugitifs échappant aux poursuites  
XXIII - ASSISE sous la tonnelle une jeune fille se lève  
XXIV - SOUS ce ciel breton si vite nostalgique  
XXV - LA rumeur cannibale passe à midi juste  
XXVI - DES coups sur ta porte te réveillent  
XXVII - PENCHÉE sur les miettes d'un parchemin  
XXVIII - LA mer s'est retirée au loin  
XXIX - LE soir épouse et muselle le jour

- I -

EN l'air tu projettes des songes mille fois brodés, tout en te laissant submerger par des idées saugrenues.

À mi-voix tu caresses ton visage et dans le doute tu t'enfonces.

Tu reviens à la surface et d'un geste tu repousses la mèche de cheveux qui coule sur ton front.

Tu te sauves de justesse en t'embarquant dans le canot de sauvetage qui vogue dans le grenier...

Et tu vois devant toi un petit espace qui se dénude. Il est fragile, il est fade, il manque de sel.

Par moments il bouge, puis il y renonce : il est si léger, un souffle.

Mais tu vas lui réserver, en déplaçant quelques broutilles, une place plaisante dans un coin du grenier – loin de ces insectes minuscules en pénitence dans une vieille malle et que tu as tant envie de libérer.

Ce sera pour un autre jour...

Soulevant d'un doigt délicat le cachemire de ta jupe, tu descends l'escalier car des flammèches escortées de fumée, dans ta cheminée dansottent...

LE piège amoureux fonctionne à même le jour, à même la nuit. Mais n'est-ce pas toi, la carte du tendre d'une main et de l'autre la pièce du pile ou face, qui as tourné à gauche, côté cœur, à la croisée des chemins ? Là, tu entends clac !... C'est le piège. Tu dis aïe ! comme ça, pour rire, car tu crois qu'un oiseau rieur s'est niché par-là.

Mais non, le petit dieu joufflu qui actionne le piège exige l'offrande de ton cœur et de ton corps, et un lien neuf bride tes gestes et te détourne avec vigueur de ton passé.

Mais toi peux-tu oublier, et perdre à jamais, la trace verticale qui te permet de retrouver le jardin de ton enfance où tu disais «je t'aime» au moindre brin d'herbe.

Maintenant sous le regard attentif et terriblement sévère de l'être aimé, tu écris jour après jour tes états d'âme : l'Aimé rumine...

Et avec cette écriture ronde que tu as gardée en souvenir d'une main qui guida la tienne, tu te déflores sur chaque page que le petit dieu malin tourne d'un doigt agile.

- III -

AVEC désinvolture tu fais signe à des choses menues, vraiment menues. Elles s'approchent en sautillant sur leurs pattes menues, vraiment menues. Tu les prends avec ta plume et tu les poses délicatement sur une feuille de papier.

En attendant qu'elles s'étoffent un peu, tu t'éprends de l'aspect chétif d'un lapin de garenne. Face à ta fenêtre, il lève ses pattes-mains et s'active à lustrer sa fine moustache entre deux oreilles à l'écoute.

Pour profiter du lapin, tu cesses d'écrire et tu te désenroules des jambages de l'écriture. En même temps tu effaces le saut de la mégère aux yeux de feu qui vient de se jeter, toutes griffes dehors, sur ton cahier neuf.

Après coup, tu bourdonnes comme une guêpe autour de ta chatte coupable d'avoir sauté. Mais elle, oublieuse, déploie sa grâce féline juste là, à tes pieds. Et tu cesses de bourdonner pour enfin profiter du lapin, mais il a décampé en oubliant son ombre.

Il reviendra demain...

SUR les bords d'un chemin solitaire de tout petits rêves dorment nez à nez. Un ruisselet, né de la dernière pluie, se glisse entre eux et les fouette pour les réveiller. Mais eux, entachés d'imprécisions depuis leur chute sur la terre, se mettent à réfléchir sept fois, avant de franchir d'un bond le jour qui se lève.

Et toi, munie de ton filet à papillons, tu poursuis des tas d'idées qui traversent l'espace au galop. Tu les captés, les jettes pêle-mêle dans la babiole ovale suspendue comme un oeuf au-dessus de ton écritoire. Déjà certaines idées, la moustache dressée, miaulent au bord de la babiole. Elles chavirent ; toi aussi...

Et l'on t'offre, pour te remonter, une coupe de cristal où un petit dieu masqué se balance...

Sur un divan garni de fanfreluches tu t'accordes une place – pas plus large que les paumes de tes mains réunies – où tu choisis comme un bout d'étoffe molle, comme une guenille en forme de guenille.

L'AVEU têtue d'un rayon de soleil est là sur le rebord de ta fenêtre. Par politesse tu ouvres, tu l'invites. Il entre et se pose un instant sur la théière brune sans couvercle – ta chatte jouant de la patte l'a réduit en treize portions inégales.

Oubliant l'incident, ton œil revient vers la théière et la tasse bleue qui, sur la table, se tiennent compagnie. Sans transition tu penses à Chardin, à sa « Dame prenant le thé » – c'est un tableau qui se repose dans un musée. Qu'importe, tu fais comme si la Dame était là. Tu t'assieds en face d'elle. Tu lui adresses poliment la parole. Elle ne répond pas : son regard est concentré sur la tasse.

Sur la tête de la dame, est posée une coiffe blanche avec un ruban bleu, sur ses épaules un châle à pois et, plus près de son corps, une robe blanche à bandes bleues.

Mine de rien le rayon de lumière s'éloigne vers le fond de la pièce, la dame aussi.

À la fin, ils disparaissent ensemble sous le rideau d'ombre.

Tu écris des mots pâles sur une feuille blanche. Puis tu souffles dessus et tu les vois se ternir dans le doute.

Mais un mot se soulève indigné, il veut vivre, il se gonfle et tente de fuir... Toi, très gaie, tu mouilles un de tes doigts, car tu veux sauver le mot, et tu le pousses maintenant vers le bord de la page – cela fait une traînée grise...

Ensuite tu lui souris et lui offres une place dans un refrain inachevé. Il est devenu pour toi le mot neuf et troublant. Il a le regard d'une gazelle aux abois, un regard doré d'automne, nacré de solitude. Puis le mot cherche sa racine, et le voici plein de sève et la feuille ouverte, le voici fruit savoureux...

Soudain il fait volte-face, tu viens de le chapeauter d'un accent circonflexe qui, posé de guingois, lui donne un air "pas comme il faut". Il est devenu il ne sait quoi, plein de ratures sur la page blanche.

Ne pouvant supporter cela, le mot se tire un trait dessus...

Le mot est mort.

- VII -

FACE au miroir de ta chambre tu berces tes songes, tu captes leurs reflets et tu souris à tes habitudes que tu partages sans gémir. Tu t'éloignes d'un pas de ton miroir tout en misant quelques centimes sur l'immobilité des choses qui entoure ton vieux livre d'images. Sans toucher à la plénitude du silence tu tournes tranquillement les pages du livre : 1, 2, 3...

La quatrième page étale sous tes yeux le luxe d'une châtaigneraie. Et tu fais mine d'écraser les bogues, de ramasser et de planter tes dents au cœur même de la châtaigne.

Tu tournes une autre page, et tu regardes la fête haute en couleur des plantes jardinières qui passent sous un portique sombre placé là, tu ne sais pour quelle raison...

Tu y réfléchis tout en refermant le livre.

Le livre qui attendait la caresse de tes doigts, la caresse de ton regard, la caresse de toi tout entière, pour t'emprisonner entre ses pages.

- VIII -

UNE chose imprécise hulule sur la lande et, dépassant la clarté du jour, elle désigne un petit coin de terre.

Et le dos énorme d'un nuage se renverse, et voici l'arbre chevelu pleurant sous la pluie – une pluie qui s'égoutte, sans perdre de temps, sur les maisons bordant la côte dont les toits d'ardoise luisent de contentement.

Toi, bien à l'abri, tu marches en chantonnant, puis tu t'arrêtes un instant pour lire la légende d'une image d'Epinal accrochée au mur du couloir. Et tu te diriges vers des parois tapissées de livres – des désirs de lire passent sur ta peau...

Un livre à la main tu t'abandonnes sur une chaise près de la fenêtre, et tu dois chevaucher ta part de raison pour retenir l'écriture. Une écriture, bleue comme la vie vue de face, qui tente de s'échapper des pages.

Mais tu échoues, et tu remets à sa place sur les rayons de la bibliothèque, un livre désimprimé, un livre blanc...

- IX -

Tu essaies de retrouver les paroles d'un texte que tu as rangé dans un endroit indéfini. Tu approches, tu brûles, tu cours plus loin, tu reviens et tu t'enroules dans un délire de phrases incomplètes pendant qu'un troupeau d'adjectifs trotte sur ta langue.

Puis un génie apparaît, il te désigne du doigt et sa robe arc-en-ciel se plisse en biais. Ignorant le langage des plis, tu tournes autour du génie dont la robe se gonfle – il met les voiles, dirait ton voisin.

Après un geste amical, le génie disparaît.

Et toi, resserrée à l'infini sur toi-même, tu te desserres tout en formant des projets pour l'avenir. Tels ceux de te moquer de toi ou de te faire honte d'être si bête, jusqu'à te faire entrer dans un trou de souris et de grignoter, comme elles, les trous du gruyère – c'est encore une expression de ton voisin.

À la longue tu ne sais plus quoi faire, et tu ne fais plus rien.

PAUPIÈRES baissées, les stores de ta demeure se confessent au crépuscule. Et des syllabes fatiguées se détachent du mur où de vieux chuchotements en sabots poursuivent de pâles chimères.

Et toi, sous le souffle propice d'un silence à mille pattes, tu ramasses à la pelle le remous de ces voix.

Enfin lucide tu te penches et, des larmes à fleur de cils, tu fouilles la complicité d'un tiroir secret et ton visage se noue étonné de ton avidité :

– « Que veux-tu savoir ? »

Des quatre coins du tiroir la tristesse coule, ses boucles molles t'invitent. Eloigne-toi !

Sans tarder tu prends un aller simple pour une vie différente et te voici autre – celle qui va exclure des murs de son logis le pouvoir des forces hautaines qui les hantent.

Ta lampe remonte sa flamme et, du bout de sa lueur, regarde le châle ancien, d'une soie lourde et douce à la fois, qui couvre les épaules du fauteuil dans lequel tu te loves.

- XI -

LA présence clandestine sous l'auvent se déploie  
souplement. Elle se laisse apercevoir à l'orée d'un geste  
qui se prépare à dénicher tes jours d'autrefois dans les  
plis du rideau.

Et des confidences chutent... Du bout des doigts tu  
caresses leur nostalgie. Un frisson court le long de ton  
échine et tu bascules un instant sur le toucher soyeux  
d'un rêve endormi, avant de le repousser vers d'autres  
rivages.

Puis vient le moment de franchir ton regard, sinon tu  
éveilleras le regret de ton cœur...

Des fleurs, du bout de leurs pétales,  
métamorphosent l'espace de ta chambre où une  
promesse encagée fait siennes tes méditations. Mais son  
« cui-cui » sera croqué avec certitude par l'heure féline  
qui, après avoir franchi les limites du cadran, trouble la  
lumière et éloigne en clignotant, ton désir vagabond et  
son parfum bleuté...

LE silence autour de toi est lisse et tu parles tout bas aux gestes de tes mains.

Tu leur dis que l'aubépine bavarde avec la lune, et caresse la nymphe de la source dans une échappée de pétales blancs.

Tu leur dis aussi que l'oiseau chante pour le soleil comme toi parfois pour ton miroir, car ces matins-là tu ressembles au printemps...

Et la lumière liquide coule dans ta chambre. Elle roule sa force lavandière et court après le cortège de tes gestes où tintent des bracelets, lorsque tu vaporises à la ronde le nectar de la chance.

En hâte tu estompes quelques rides, te penches sur ton sourire, soulignes de bleu-vert regard et lignes de la main.

Sur ta lancée tu songes à l'horoscope du jour et tu visites une à une les maisons du zodiaque...

Le plus haut possible tu sautes par-dessus les carrés et retombes dans ta chambre, où un astrologue au regard pétillant découpe ton devenir en tranches malicieuses...

- XIII -

CENTIMÈTRE par centimètre tu effiloches sur tes genoux les jours maussades qui ont jalonné ta vie, ils volettent sur le friselis des idées sombres en pâmoison devant ta porte.

Puis tu penses à cette main qui a pris la tienne alors que tu rassemblais tes espoirs éparpillés – tels les perles d'un collier dont le fil se rompt à force d'être, entre le pouce et l'index, trituré.

Aujourd'hui ton regard danse sur l'aile du vent pendant que se défait le picot qui cerne tes instants graves.

Et, par un détour de ton esprit fantasque, tu te souviens que la girouette qui couinait sur le toit de ta demeure, fut brisée nette par le vent qui tombait, et que volant haut, un oiseau activait la frange souple de ses ailes et s'abandonnait à son désir pour effacer sa soif solaire.

À l'étape, préparée à sa mesure, l'oiseau découvrait l'immense sourire du ciel au-dessus de lui...

DES branches d'arbre balaient le ciel où des nuages errants se soudent entre eux pour galonner l'espace.

Et toi, tu vides ton sourire sur le buis bien rangé autour du parterre tout en cueillant, parmi les fleurs, ton bonheur de chaque jour.

Tu rêves et tu musardes, lorsqu'un pigeon ramier t'offre sa prière roucouillante. Par des « grou-grou-grou » qui ouatent son amertume – sa femelle a disparu – tu lui réponds, et il répète radouci ta réplique.

Continuant de rêver, ta personne quitte ta robe. Tu te retrouves dans le vide. Un vide immense, que tu combles avec des moutons blancs et, comme eux, tu vas.

À l'étape, tel l'agneau qui se met à genoux pour téter sa mère, toi tu t'agenouilles pour te gorger d'infini... Et sylphide devenue, tu parcours le monde où tu glanes des images pour l'enfant qui t'attend sur les marches du perron. Puis en catimini tu rentres dans ta robe qui est restée penchée sur les fleurs, comme ça...

- XV -

D'UN geste ardent le soleil saisit l'espace dans ses bras. La forêt soulève ses voiles de brume et la cime de ses arbres s'élançe vers le ciel tendu de soie écarlate.

Et toi, afin d'aérer ta chambre ronde, encore chaude des pièges de la nuit, tu chasses le cortège des elfes qui ont piétiné ton sommeil.

Et leurs protestations se posent sur le ventre rebondi d'une statuette assise dans une niche au-dessus de laquelle rampe la glycine. Une glycine qui pleure sur des riens. Mais autre chose frémit : est-ce un papillon qui s'accroche à ses branches ?

Juste un peu plus haut, ton oiseau pépie d'une manière inhabituelle... Prisonnier impatient, il se jette, ailes ouvertes, sur les barreaux de sa cage – pourtant dorée du haut en bas.

Et toi, subissant son désir d'évasion comme une déchirure, tu ouvres la cage... L'oiseau s'envole, et ses ailes gondolent sous le calme d'un matin qui accomplit sa tâche.

L'oiseau s'appelle Nuage...

LE vent s'étire souplement sur la dune, et fixe sur les rochers, comme autant de taches rouille, l'intime poussière des jours déchirés.

Et toi, d'un geste qui te semble sans importance, tu ramasses un galet sur lequel le doigt du vent a fixé son empreinte, avant de peser le jour naissant sur la balancelle de l'aurore.

Tu te glisses un peu plus loin, et te voici sous un arbre où la paresse de l'ombre s'est endormie sur le sol.

Sur une branche un oiseau aux ailes luisantes couve un désir profond – un nid au rebord moelleux pour le croupion de ses oisillons. Et toi, qui vas te prêter à ce désir folâtre, tu es tout à coup piégée par un cri : le cri d'une bête que l'on égorge.

Et auprès, et au loin, le cri tournoie et, chiffonné par d'amples nuages, il se déporte vers la frange boueuse d'un pays triste...

- XVII -

À petits coups de langue la mer se retire, laissant derrière elle mille choses qui guettent l'oeil, pendant que l'oreille n'en finit pas d'écouter le bruit des vagues qui vont traîner plus loin sur les rochers, habituellement recouverts par les flots.

Et tes pieds s'enfoncent dans l'or mou du sable, et ton regard questionne la paroi côtière où la chaleur viendra étendre sa formule du non-geste...

Sur la grève, ta trouvaille du jour est là désensablée d'une mémoire lointaine où des nefs, chargées à ras bords d'odorances, brûlent d'insuffler aux eaux profondes leur parfum en fusion.

Où d'étranges personnages, drapés de riches vêtements, apparaissent sur les ponts... Ils semblent sortir d'un conte de fées et tu offres, en tanguant, ta tendresse aux personnages que le soir, descendu sur la grève, transforme à chaque instant.

Et le vent, descendu à son tour, se met à tournoyer, aspirant les mâtures, les personnages, et la coque des nefs d'un seul élan...

- XVIII -

LE soleil te fait croire à des éclosions d'images palpitantes oubliées aux creux des flots.

Tu regardes, il n'y a rien. Sans rancune tu lisses les vagues...

Agenouillée sur le sable, de tes lèvres gonflées de sel, tu appelles tes prières cachées dans les plis du varech. Puis tu demandes à la voile, qui danse sur la rade, de comprendre le flou de ton regard qui se noie dans les larmes.

Ce soir tu t'imagineras couronnée de fleurs, et les mains pleines de naïves croyances tu avanceras, d'un pied, de l'autre, vers la chapelle solitaire. La toiture qui la nimbe craquelle. Les rayons du soleil et de la lune jurent qu'ils avaient chuté sur ses tuiles et s'étaient, sans remords, liés à la vivacité du vent pour y danser la ronde.

Puis ils se quittèrent, laissant sur place la chapelle ébranlée qui n'avait plus d'autres convoitises que de crouler, de s'aplatir, de s'oublier...

- XIX -

DANS un trou d'eau quelques petits crabes s'abritent sous la dentelle des algues vertes. Puis ils s'enfoncent peu à peu dans le sable qui tapisse le fond de leur abri. Et leur molle et transparente carapace s'immobilise en une sorte de non-présence.

Toi, d'un seul coup, tu retrouves ton enfance et d'une main peu courtoise, tu fends l'eau. Tu fais des vagues, et les vagues te font signe à leur tour. Alors tu t'inventes un bateau, tu caches ton œil gauche sous un bandeau noir, tu enfonces ton tricorne sur tes cheveux rebelles avant de hisser la voile :

Oh ! hisse !...

Et tu vogues, par brise légère ou par gros temps, vers l'île bienheureuse.

Là, vivent les êtres aux yeux d'or, à la voix musicale. Et tels des princes dénudés, ils s'avancent en agitant des plumes de paon lorsque tu accostes sous des cris, des rires, des sanglots, qui sortent en désordre d'une grosse caisse. Juste à ce moment-là, ton regard percute le pied d'un rocher qui, sans le faire exprès, écrase ton tricorne et ton bandeau.

UNE extraordinaire différence se fractionne à la ronde et froidement détache le jour qui tombe.

Et voici le soir, et voici la nuit.

Tu dois te taire lorsque les paumes de tes mains rapprochées offrent le tic-tac écaillé des heures passées à attendre en vain au bord de la route.

Et tu te lèves dans un élan chargé d'ombre.

Tu ne veux plus rien savoir de tes songes perdus sans combat.

Ils ont, simplement, chuté là, à tes pieds.

Et tu te souviens que, lorsque de gros nuages ravageaient le ciel de ton enfance, tu te blottissais en toi-même pour te raconter des histoires. Parfois, tu faisais le point d'une histoire à l'autre avant de t'embarquer sur ta coquille de noix.

Ton port d'attache était le grenier où tu te cachais derrière un rideau à l'étoffe meurtrie, dont tu caressais les couleurs fanées par l'infini pillage des papillons, effleurant chaque nuit sa trame.

- XXI -

UN vagabond encapuchonné de brume écosse les rumeurs de la nuit. L'écho aux alentours les répand et un cercle parfait se dessine sur l'onde plate de l'étang.

Et la brume dilue sa signature opaque sur le pré où rôde la dame brune, qui dissimule sous sa cape ses désirs inassouvis...

Du bout du pied, elle touche la terre humide et grasse et trouble la source indocile musiquant à sa façon, et qui se grime en passant sous les joncs.

Mais voici des pâquerettes décidées à fleurir jusqu'au vertige ; leur cœur tout en or tachette le grand pré sombre.

À la limite du pré, des petits êtres pelucheux et sauvages, dont tu ignores le nom, sont venus par douzaines, du moins tu le supposes. Ils se cachent sous les buissons où nichent les oiseaux qui friponnent à plein bec dès le lever du jour.

Quant à toi, les aiguilles maniaques d'une horloge viennent stopper ton élan alors que, chevauchant ta plume, tu bondissais vers le lointain.

TROIS fugitifs échappant aux poursuites battent la campagne. Cette menace traverse ta quiétude. Tu t'arrêtes sous le choc. Tu refuses d'y croire. Tu déchausses ta panique qui te semble plus lourde à chaque pas.

Sous l'ambiance des craintes routinières, tu écoutes le message que l'on te glisse à l'oreille droite, pendant que l'oreille gauche capte des paroles sournoises.

Tout cela te dédouble ; tu ne sais plus où tu en es. Tu fuis au loin...

Sous un chapeau d'un vert-grenouille criard, tu abrites ton visage barré d'un sourire énigmatique. En même temps que ton sourire, tu pénètres à pas de loup dans un jardin public, où la voix rauque d'un gardien grognon t'amuse un instant.

Avant de quitter le banc sur lequel tu t'es assise, tu croises à gestes doux un cache-cœur sur ton cœur : c'est le cache-cœur de ton enfance tricoté par ta mère. Puis tu te diriges vers la sortie en traversant le verger qui jouxte le jardin.

Le verger vient de déboutonner ses fleurs, et toi, que fais-tu ?...

## - XXIII -

ASSISE sous la tonnelle une jeune fille se lève, elle fait quelques pas, te traverse par mégarde, et tu ressens une sensation de chaleur.

Tu l'as reconnue, c'est toi sous la robe blanche processionnelle.

Tout en chantant, elle t'introduit à pas légers dans ton passé. Alors, tu pousses la porte des ondes lentes et sensibles qui clarifient le passage. Et tu retrouves les traces de la timide jeune fille sur la mousse sombre, derrière des écharpes de brume non encore repliées.

Tu «pèlerines» en plein vertige pour reprendre celle qui, par-delà le temps, est liée à ton être. Et tu t'exposes à un désir fou, inorganisé, qui ravage tout sur son passage.

Comme la feuille prise dans les rets du vent, tu frémis. Seule une minuscule boutonnière, soutenant un minime brin de raison, est épargnée. À demi étranglée par l'émotion, tu couds l'éclipse de la lune sur ta jeunesse et tu reçois, en plein cœur, le souvenir d'un parterre où dansent les roses sous le regard sévère des épines. Maintenant elles tournent si vite qu'elles semblent immobiles : c'est une valse à cinq temps...

Un oiseau lance quelques notes tièdes, bée du bec, et le referme avec rapidité. La jeune fille s'éloigne. Les roses cessent de danser. Des nuages voilent le ciel. Et la couleur du temps, devenue monotone, se réfugie dans

les plis d'un rideau. Un rideau qui perd, par endroit, le vert-vert de la transparence.

Toi, pour ne pas pleurer, tu dessines des choses amusantes et, par petites touches imprécises et dansantes, tu combles les vides qui se sont glissés entre les traits. Puis, tu vas te couler rêveusement vers le ruisseau encombré de touffes de cresson bleu, jaune, vert, qui sortent d'entre les cailloux.

Après d'habiles détours, le ruisseau descend vers la grève et se laisse boire, au fur et à mesure qu'il avance à travers les galets. Et seul un mince filet d'eau à la mer se mélange sous l'oeil impertinent des vagues, qui retroussent leur jupon pour épouser le sable.

Le soleil semble se détacher du ciel et tomber dans la mer...

- XXIV -

Sous ce ciel breton si vite nostalgique, tu laisses tes poèmes se glisser sous l'aile du vent. Tu laisses des mots à peine nés filer à l'horizon et tu penses chavirer sur une chanson non apprise par cœur.

Ici, les coins râpés de ton dictionnaire te font signe, mais tu ne finis pas le texte commencé. Et tu te sauves en enjambant la fenêtre, parce que tu as bu avant de partir un quelconque breuvage dans le coin le plus sombre de ta chambre.

Et déjà tu roules comme une boule bien lissée vers l'inconnu...

Au bout du monde, en dépit des lueurs qui se sont alignées sur ta route, tu t'égares, tu t'arrêtes, tu cries hou! hou! Et le vent qui ne cesse de trompeter au bord du vide que tu frôles, te conduit au vignoble de Noé. Là, pliés en deux, sous leurs chapeaux dépourvus de plumes, des vendangeurs haut en couleur, cueillent les grappes de raisin.

Et voici que les soutes de l'Arche bouillonnent et voici que tous les couples du ciel et de la terre se trémoussent sur le pont, dont les planches mal jointes laissent passer, sans contrôle, les effluves de la joie. Quant aux feuilles de la vigne, elles s'amuse à tirer la ficelle qui fait descendre le ciel nocturne et toi, en même temps.

... Tu retrouves ton voisin qui se gausse de tes évasions. Il va, il vient, tout en chiquant le velours aigre du désaccord. Et, d'un geste rageur à reflets rouges, il traverse l'épaisseur du mur pour secouer le paillason que tes pieds vagabonds ont bien sûr ensorcelé...

## - XXV -

LA rumeur cannibale passe à midi juste, et toi, à peine dégrisée d'une parfaite indifférence, tu trembles et ta quiétude se désenroule pour aller se nicher dans un endroit sûr... Tu y rencontres des commères. Elles découpent en lanières tes palpitations et l'air, autour de toi, palpite aussi.

Et puis, tu poursuis ta route d'où tu exclus les «à bientôt» immobiles des gens que tu rencontres. Tu t'arrêtes un instant sous les grands soleils qui ombragent le chemin resablé, au jour le jour, par les pas qui montent de la grève. Et tu fredonnes la chansonnette que tu as composée le jour avant le détournement de l'avion "piratéenpleinvolparunpirate".

Tu reprends ta chanson. Elle parle de cicatrices périmées et si vieilles que les rides les effacent. Elle parle aussi d'un petit carton sur lequel une main résolue a écrit quelques mots, avant de l'abandonner dans un tiroir dont les parois insensibles vont le repousser dès qu'il tentera de refaire surface. Ce petit carton est-il fou ou bien fort imprégné d'espérance pour s'accrocher ainsi au temps d'avant le temps d'aujourd'hui ?

Sans doute au temps où le vase de Sully-Prudhomme s'est brisé.

Sans t'en rendre compte, tu t'approches de Sully qui murmure :

*Le vase où meurt cette verveine  
D'un coup d'éventail fut fêlé;  
Le coup dut l'effleurer à peine  
Aucun bruit ne l'a révélé.*

Alors, tu recherches l'éventail que ta soeur a rapporté d'Espagne. Tu choisis un vase, mais tu n'oses l'effleurer, tu es sage.

Sully-Prudhomme la tête penchée, les mains croisées, te regarde tristement. Il est là, retenu par le crayon de Louis Leloir, et tu sens sourdre du regard flou de Sully, Sa blessure fine et profonde : / Il est brisé n'y touchez pas. / – il parle du cœur.

Puis, à bord du Zénith tu montes à huit mille six cents mètres, mais tu manques de courage et tu quittes Sully.

L'éventail à la main, tu t'assieds à l'orientale sous les grands soleils épanouis. Au détour du chemin Van Gogh apparaît. Tu fermes les yeux, éblouie...

- XXVI -

DES coups sur ta porte te réveillent alors que tu ramassais, à plein sommeil, des images fertiles. Mais déjà les farceurs s'éloignent au rythme d'un pas allègre, renforcé par le bruit sec d'un tambour de bois.

Et toi, au seuil d'une nuit désormais blanche, tu regardes flamber l'éventail de ta peur.

Sans savoir comment te voici à genoux, et tu rajoutes pour activer le feu des brindilles droites ou courbes. Dans ton élan, tu y jettes aussi des choses sans queue ni tête, des choses informes, des choses de rien du tout, qui pourtant font clac! clac! à chaque retour de flamme.

Et tu te traites d'insensée, et de tous les noms possibles et imaginables que tu enfiles comme des perles devant un miroir brisé où tes visages différents te disent : «moi, moi» en arrondissant les lèvres.

Toi, tu reprends ton visage calme et serein, ton visage en tenue de nuit. Les autres visages restent en attente dans les brisures du miroir.

– Il y a le visage de tous les jours, du lundi au samedi, du dimanche et des jours fériés, de la pluie et du beau temps. Pour les jours où le ciel te fait courber la tête, il y a le visage que te conseille la solitude.

Il y a aussi celui qui se jette joyeusement sur la moindre hypothèse pour se refaçonner à coup de rouge à lèvres, à coup de vert à yeux, à coup de peigne voltigeur dans les cheveux.

PENCHÉE sur les miettes d'un parchemin, tu tentes de déchiffrer les hiéroglyphes qui vont t'aider à découvrir le trésor fabuleux caché dans une grotte voisine.

Sans tarder, tu dégages l'entrée à coups de serpe pour les ronciers, à coups de pelle pour la terre. Tu dégages ici, tu creuses là, et te voici à demi enfoncée dans le fatras qui t'entoure. Tu vérifies au pendule si tu peux, sans danger, te glisser dans le boyau étroit : tu peux.

Alors, tu t'affirmes, tu avances, tu tâtonnes. Ta main rencontre des cornes. Tu entends des meuglements. Ta chevelure se dresse sur ta tête aspirée par des naseaux humides et noirs : tu penses qu'ils sont noirs. Juste à ce moment là, tu as envie de hurler, crier, gémir, mais tu n'as plus de voix. Prise de panique, tu fais le geste qui coupe la peur en deux, en quatre, en huit, comme un gâteau. A cette pensée tu tentes de rire, mais ton rire est grelottant, et toi aussi. Alors tu prends sur toi – n'importe où – pour te ressaisir et tu t'aperçois que tu es seule dans la grotte. Seule avec ta pelle qui s'est bravement fichée en terre pour te soutenir.

Maintenant sortie de la grotte, la pelle s'accote à un muret et toi tu regardes, par-delà le muret, la poussière qui s'élève au loin...

Tu crois y distinguer des lunatiques se chevauchant l'un l'autre et ta peau se gondole à nouveau de peur – tu la repasses à la main – et tu te demandes : « Comment vais-je échapper aux lunatiques ? »

Sur un poteau télégraphique, tu colles ton oreille. Il crisse des pieds à la tête comme toi qui réussis, par secousses, à te tasser au pied du poteau. Tout à coup tu redresses la tête et les pieds de ta personne, et toute entière tu te lèves et marches à grands pas vers une chose poussiéreuse galopant d'un train d'enfer vers ta présence qui se jette, in extremis, sur le bas côté de la route.

Et la chose passe tel un ouragan affublé d'un nom de femme...

LA mer s'est retirée au loin et stoppe un nuage plein de fraîcheur au-dessus de l'heure brûlante de midi, couchée à plat ventre sur la grève. Et toi, tu es là tout contre un rocher, les pieds dans un trou d'eau; et le vert soyeux des algues, qui en tapissent le fond, t'hypnotise.

Et tu glisses dans l'ivresse du silence, tu dévores le repos, mets l'absence des vagues en musique et tes gestes inutiles au sec avant de les enrouler sur un bouchon de liège.

Maintenant le galop des gouttes de pluie sur ton visage te stimule, et tu dis : "Viens ! Viens !" à qui, à quoi ?

Est-ce à la mer qui s'avance en petites vagues anodines jusqu'à la limite de cette grève posée comme une blanche parenthèse entre la terre et la mer ?

Viens ! dis-tu.

Et la luisance du goémon, que l'océan baigne, se colle à ton regard, et au creux du moment tu descends, car tu sais que la tempête va éclore sous la frange des grosses vagues qui guettent tout là-bas...

Viens ! Viens ! Il fait noir tout à coup et, encapuchonnée sur toi-même, tu franchis la porte de ta demeure où tu t'accroches à la mémoire heureuse d'un pot de cuivre qui a gardé, pour décorer son flanc arrondi, la lueur dernière du jour.

Mais déjà tu dois te plier au rite du soir – allumer ta lampe et humer en passant des fleurs ébouriffées – pour ne pas déplaire aux gnomes des grèves. Des gnomes qui vont t'entraîner dans leur nuit d'errance et de brûlure de sable...

LE soir épouse et muselle le jour qui soupire enveloppé d'une inextricable langueur...

Et toi, tu manipules tes certitudes ménagères. Tu clos les portes, les volets, et tu dénoues la mélodie des rideaux bleus, pour toi seule. Ardente, tu vas courir vers l'éclosion de la nuit. Tu vas dévaster les taillis abandonnés. Tu vas jaillir de la chape de brume qui part à l'assaut des vagues souveraines...

Couleur de ton regard, l'amour force ta porte. Tu écoutes, écoutes encore, les mots impérissables. Tu multiplies tes efforts autour de tes baisers étendus sans souffle sur le sol, et ton amertume s'accroche aux courbes d'un berceau qui glisse vers l'exil... Pourtant tes heures nouvelles espèrent aux portes de la tendresse apaisante. Ton rêve, entortillé dans le futur, vibre, et des mots précieux éclatent en images lorsque tu arrives au bout de ton errance. Fermant les yeux, tu réinventes le paysage, y rajoutes le cadran du soleil et le cérémonial des vagues enlaçant la rive.

Tu rajoutes aussi la radieuse flânerie où tes mains glanèrent la mouvance des blés, avant de découvrir un nid très haut noué sur un arbre par une oiselle joyeuse.

Toi, sous l'ombre recueillie de tes cils, tu portes ton regard comme une prière. Elle te conduit à la ruelle qui descend vers le port où les filets de pêche, suspendus à mi-ciel, sèment des bris d'algues et d'écailles...

Tu passes d'un pas feutré, et tes gestes, en ce moment particulier, semblent sans coutume, sans déchirure, et tu récites les fables chevauchant les souhaits.

Un arbre, tu désires... En un tour de lune, l'arbre est là. Il étale ses branches, ses feuilles aux formes étranges.

En passant sous l'arbre, Laume, cet être dont la tête balance entre ciel et terre, sectionne une branche fourchue propice aux charmes, et la cloue sur ta porte. Surtout ne dis rien. Ne proteste pas. N'ameute pas la foule à la langue vipérine. Garde le secret du clou planté par Laume.

Laisse dire : «qui a planté ce clou, à quoi sert cette branche ?»

Puis, une main gantée d'ombre vole la branche magique.

Qu'importe, il te reste le clou et tu veilles sur lui. Tu le défends contre l'horreur de la tenaille. Tu fais en sorte que le clou soit respecté, qu'il soit un objet que nul n'ose toucher. Peut-on savoir la force des choses ?

Mais peu à peu le clou s'habille de rouille : on crache dessus à la nuit tombante. Pour le sauver, tu plantes tout autour une rangée de clous, tels des cils bordant la pupille.

Maintenant un œil te regarde, te supplie. Tu apprends son langage avant de pénétrer à pas menus dans sa vie. Tu l'écoutes, et ton œil s'habitue à en faire le tour. Il tourne, tu tournes de plus en plus vite. N'aie pas peur ! c'est le manège enfantin d'un autre temps...

Poussant un cri, tu pénètres dans l'entaille minime que le clou a fait dans ta porte. Et te voici planant dans un corridor sombre encombré d'illusions. Mais tout s'apaise, se satine, et tu te retrouves allongée sur ta couche, – quel âge as-tu maintenant ?

En ce moment un rayon de lune oscille sur le toit de ta demeure et la rumeur du vent laboure les branches du figuier qui cognent à ta porte. C'est un vent encombré d'idées mortes, il les sème en passant sur les herbes renonculées.

Soutenu par un cocorico sonore, le jour muselle la nuit. Ensuite, il arpente la basse-cour tout en soulevant les coins d'ombre. En ce voyage, le haut matin souffle sur l'indolence qui traîne en buée violette, puis sautille sur tes songes échappés des oubliettes du donjon.

Mais toi, d'un doigt habile, tu effaces les failles nocturnes et tu recrées tes certitudes ménagères en ouvrant tes volets sur un pan de ciel bleu...

Ainsi pense tante Ancolie  
le 24 avril 1992  
anne Stephane

Cahier n° 12 -1991

DES SONGES MILLE FOIS BRODÉS

Premier titre : TANTE ANCOLIE

Recueil de 29 poèmes (tableaux en prose)

*terminé le 24 avril 1991*

inventoriés à la page du 19 et 21 juin  
de la Liste des textes

Cahier n° 12 - illustré de 11 empreintes de soie

**téléchargement : pdf : 2,9 Mo**

Ouvrage édité par la Librairie Bleue – *Poésie*.

Ce recueil de textes d'Anne Stephane a été composé et achevé d'imprimer par les Amis des Cahiers Bleus, sis en l'Espace Argence, 60, rue Gambetta, à Troyes, ancienne capitale de la Champagne historique, pour le lundi 19 décembre 1994 en la fête de la saint Urbain.

Dépôt légal : Quatrième trimestre 1994.

Anne Stephane

Cahier n° 13

ZAC'HARIAZ  
ET LA PETITE FILLE

TABLE DES RÉPONS

Mille génies aux gestes imprévus  
Une pluie fine voletait et ses reflets minuscules dansaient  
Maintenant criblé de rides je me dis :  
Cette nuit ma fille, la lune caressait les épaves rouillées  
Un oiseau au faîte du rocher se pose  
En spirale se détache mon attente  
Ma mémoire foule avec désinvolture  
Avec les miens qui à la limite de la terre  
Le ciel se laque de bleu sombre  
L'on raconte qu'il existe un oiseau sans nom.  
Par-là existent des terres humides et chaudes

Suite de la table

TABLE DES RÉPONS (SUITE)

Ondulant le long du cours d'eau l'ombre progresse  
La clarté étale ses ferveurs sur le sol  
Étroit est ce passage d'eau besogneuse  
La transparence du ciel éponge l'ombre des rocher  
De longues habitudes effilochées flottent inaccessibles  
La barque est verte et rouge et elle frémit.  
L'indigo de la rade se craquelle à hurler  
Le vent bouffon avance à son gré.  
Au cœur des métamorphoses nocturnes  
Éloignez-vous de votre écoute !  
Terminé d'un coup d'aile le 12 Mai 1988

Mille génies aux gestes imprévus  
gouvernent les vents  
Et les vents plus hauts  
plus tumultueux  
enjambent les nuages nomades  
aux longues robes mouillées.

Et nous les mendiants  
déshabités de lumière  
à petits gestes nous ramassons  
l'intensité de l'amertume  
délicatement bordée de rien...

## PROLOGUE

Une pluie fine voletait et ses reflets minuscules dansaient au-dessus des coloquintes.

Quelques gouttes d'eau balbutiantes essayaient de traverser les planches d'une cabane où le chéri de Dieu (le mendiant-poète) s'abritait sous la floraison de ses monologues et de ses visions.

Il se nommait Zac'hariaz. Il avait les yeux bleus et de longs cheveux blancs et savait des langages inconnus, et elle était la petite fille à qui il disait :

« À l'ombre de vos paupières écoutez, ma fille... ».

Elle fermait les yeux et écoutait. (Si souvent depuis elle a baissé les paupières pour retrouver Zac'hariaz...)

Et lui, coiffé d'algues, use ses pas pour retrouver sa cabane, le vent de la mer en écharpe de ravages, en instants fous de détresse, autour du cou.

Avec ses sabots il tente de briser l'envers du tumulte où l'onde et le bruit s'unissent éperdument.

Puis apparaissent les solutions simples et, d'une glissade, une fluette porteuse d'avant-jour s'agenouille sur la soie du ciel. Aussitôt toute une partie de l'aube s'épanouit, et indique à Zac'hariaz le chemin de sa cabane où la petite fille à l'ombre de ses paupières l'attend...

– *Bonjour Zac'hariaz !*

MA FILLE, MA FILLE

Maintenant criblé de rides je me dis :

Le vent t'offre des visions par saccades et tu sais les petits dieux fertiles qui hantent un pays où la couleur se sème, se plante, se cueille à panier plein d'éternels usages.

Où l'élan clandestin de la joie s'unit à la source vêtue de fuite.

Où la lumière rampe vers les lèvres des sourcières de l'ombre ; et leurs mains grenues tremblent un peu pour palper le rayon lumineux qui éclaire leur bouche.

Et je me sens soudain très proche d'un vieux visage éclairé de silence... mon père...

Cette nuit ma fille, la lune caressait les épaves rouillées et les bêtes bleues coulées dans le sommeil.

Des nuages déchargés de foudre se posaient au revers de la dune, là où vient rôder le passager de la nuit.

Et moi, assis au dos de la grève déserte, j'ai pu noter la fluidité de sa démarche.

C'était le Prince Rouge, ma fille. C'était lui...

(Et la grève vibrait, se gonflait, d'âpres senteurs se mouvaient sur l'eau verdâtre de la nuit. En des gestes jamais finis la lune se dévoilait...)

Je me nourris d'un songe incertain ma fille tant de galets roulent sous mes pas. Mais là-bas, à l'aisselle duveteuse de la dune s'épinglera la rosée.

Aussitôt l'allégresse du jour s'arrondira.

Aussitôt le ciel repoussera les nuages.

Aussitôt des vagues folichonnes jongleront sur la mer, et des cris joyeux débouleront du lointain où s'accroche à vie le lé bleu de l'écho...

À l'ombre de vos paupières écoutez ma fille, les sept voix de l'écho...

Ma fille, ma fille

Un oiseau au faîte du rocher se pose et, cérémonieux dans sa gaine de plumes, il égrène ses incantations sur l'énigmatique visage figé dans le roc ; là, s'attarde la marque d'un règne... C'est un signe magique ma fille ne l'oubliez pas...

(Et vivement un messager soyeux trotte vers l'abri de la falaise : mais si fort la méfiance le frôle que ses pattes s'entremêlent à en mourir.

Pendant ce temps des grains d'or frémissent en sa mémoire où pépie la multitude ailée des forêts rousses...)

*– Et bien moi pour vous retrouver Zac'hariaz je gravis la nuit les plus hautes forêts. Et si légère je vais d'une cime à l'autre des arbres que je crois rêver, mais je ne rêve pas.*

*Surtout ne dites pas cela à ma mère, c'est mon secret.*

*Sous l'ombre de vos paupières m'avez-vous vue, Zac'hariaz ?*

Ma fille, ma fille

En spirale se détache mon attente et son fil d'or se musse sous des coquillages ramassés par un enfant couronné de houle.

Puis des reflets tombent sur des touffes de feuilles lisses, de fleurs chiffonnées que les chaudes colères du vent ont semées sur la dune.

Et c'est midi.

Son énigme mise à nu coule sans bruit entre les sabots des bêtes et hautes et larges et bleues, porteuses d'amours mortes...

*– Non, non ! ne dites pas cela Zac'hariaz Ce n'est pas bien de mentir. Les amours ne meurent pas. Ils sont joyeux, ont des ailes, un carquois et des flèches pour flécher les cœurs...*

Ma fille, ma fille

Ma mémoire foule avec désinvolture l'herbe haute de ma nostalgie car, tout là-bas, un vent libre et frais prend possession de la dune.

Pourtant dans la source sacrée déjà se mire l'oiseau d'octobre. Encombré d'arômes il s'ébouriffe puis se picote avec une âcre rapacité, les entrailles habitées d'une puissance fanatique. Enfin, imitant un rire, il se calme et se lustre avant de rejoindre d'un coup d'aile le revers d'un nuage...

*– Il est ainsi plus près du soleil Zac'harias.*

*Je n'ai pas voulu vous le dire pour ne pas vous effrayer, mais je suis allée moi-même au-delà des nuages sur le dos d'un poisson volant. Je voyais le soleil, mais pas la terre, et j'étais triste pour elle et le poisson volant qui est un génie a deviné mes pensées, ensuite, à la moindre faille dans les nuages il se glissait dessous dessus dessous, nous avons alors joué au serpent tout autour de la terre.*

*Heureusement Zac'harias que votre troisième œil était inoccupé, sinon votre entendement risquait fort d'être décapité par la peur...*

Ma fille, ma fille

Avec les miens qui à la limite de la terre crochètent les tiédeurs marines, je frapperai d'un long cri le front de mer et l'autre face des rochers et les mille arrogances du lichen.

Alors une audace nouvelle habitera mes yeux fatigués et mes mains en quête de lieux hantés d'ombre délaissent leur marotte pour cueillir avec fièvre des fleurs de soleil...

*– Zac'hariaz, Zac'hariaz, comme je vous aime ! Je veux transformer votre vie. Je veux peindre des fleurs sur les planches devenues grises de peine de votre cabane.*

*Puis je planterai tout autour un collier de fleurs, jaune comme le soleil.*

*Et puis, et puis je ne sais plus... mais en tous les cas cela va changer votre vie et il est très possible qu'une couronne d'or se pose sur votre tête.*

*Nous verrons comment agrandir votre béret à ce moment-là, Zac'hariaz, afin de soustraire votre couronne à la convoitise des lutins.*

Ma fille, ma fille

Le ciel se laque de bleu sombre et sur la dune rampe la bestiole serpentine. Elle me sourit, (du moins je le crois, je vois ses dents) avant de me fixer de son œil triangulaire.

Est-ce un présage ? Mais celui-ci farouchement va s'échapper pour rejoindre mes imaginations.

Des imaginations barattées par je ne sais qui, je ne sais quoi, peut-être par le rire tournant des bêtes marines...

Et surgit le gnome-trompette. Il annonce la venue de petits êtres vifs.

Les voici, ils arrivent, ils sont là...

Je les vois se poser avec dextérité les uns sur les autres pour former une colonne qui monte qui monte qui monte.

Et moi, renversé en instance de vertige face au ciel j'attends l'aube...

*– Tenez bon Zac'hariaz à l'ombre de mes paupières je vais essayer de retenir le gnome le temps de faire sa connaissance...*

Ma fille, ma fille

L'on raconte qu'il existe un oiseau sans nom.

L'on raconte que cet oiseau plein d'intelligence est partout à la fois et que son bien et sa richesse portent les sept couleurs.

L'on raconte... (et cela rend jalouse l'eau profonde ceinturée de roseaux).

... Mais ce soir, le vent le promène sur la pointe des ailes et lui, soumis, ira après la chute de notre regard vers ces pays où les oiseaux sont prophètes...

*– Vous ai-je parlé, Zac'hariaz, de cet oiseau qui, sur trois notes, jé, ré, mi, se lamente sans cesse ? Il niche dans le jardin de Jeanne ; elle dit que ce chant qui nous semble monotone est à la gloire de Jérémie le prophète.*

*Cet enfant-prophète dont le cœur si aimant fut partagé en deux par le doigt de Dieu. Et ce côté-ci de son cœur a été obligé de maudire ses parents, ses amis, plus les gens d'Anatot, plus la Jérusalem tout entière, et toute la terre.*

*Ne pleurez pas Zac'hariaz ( j'ai moi-même tant pleuré dans le giron de Jeanne pour Jérémie) car je pense que l'oiseau qui égrène ces trois notes doit essayer, à travers les siècles, de le consoler...*

Ma fille, ma fille

Par-là existent des terres humides et chaudes sur lesquelles le bleu du ciel dévale.

Par-là l'herbe est vive, et verte, et forte, et vastes sont les prairies.

Et puis elles deviennent langoureuses et comme ouatées près des petits murs qui les entourent pour les empêcher d'être poursuivies et déchirées par les labours voisins. Des déchirures qui dit-on en trois nuits se résorbent.

Mais qu'importe, les petits murs tremblent, frémissent et parfois s'écroulent de frayeur. Et longtemps sur la terre ils resteraient prosternés si ne passait par-là, drapé dans sa pelisse ensorcelée, le redresseur de mur.

Il intervient sautillant, se courbant, se relevant avec vivacité. Et tel un diabolin nocturne aux yeux hallucinants, dès les premières lueurs de l'aurore, il disparaît sous un buisson où il s'accroche en rond sur lui-même... Un rond si parfait, qu'il me fera osciller si je passe par-là...

*– Mon épaule sera à la portée de votre main, Zac'hariaz, n'ayez crainte.*

Ma fille, ma fille

Ondulant le long du cours d'eau l'ombre progresse et râpe en passant le chuintement suspect d'un oiseau de nuit.

Le trait violacé d'un démon investit la prairie où le possédé lippu à croupetons se terre. Pourquoi tressaillir ?

Malgracieux (mais qu'importe) le crapaud exulte dans la luzerne car la queue-leu-leu des vieux secrets cueille l'herbe sainte des talus.

Pendant ce temps un reste de clarté essaie en vain d'absorber une lune drôlichonne et futée...

*– Vous ai-je dis, Zac'hariaz, qu'une nuit la lune m'a entraînée au creux du Grougne où des roseaux desséchés enfonçaient au cœur des oiseaux de nuit le cri de la solitude.*

*Et ce cri était si déchirant que sans m'en rendre compte je me suis retrouvée dans mon lit entre mes deux petits frères.*

*Mon cœur battait si fort qu'il a réveillé ma mère et qu'elle est venue caresser ma main gauche pour me rendormir...*

Ma fille, ma fille

La clarté étale ses ferveurs sur le sol et les fleurs qui bordent le ruisseau se déploient, le pétale en dentelle, bord à bord avec la transparence de l'eau, là où la libellule déposera son minuscule bagage.

Plus loin, des continents de trèfle incarnat rutilent en flottaison ivre ou bien s'agenouillent sous l'insoutenable caresse du soleil.

*– Tel l'oiseau pensif en sa gousse plumeuse dont vous avez parlé Zac'hariaz... moi je guette.*

*Je guette des secousses, des éclats, des éclosions qui ne peuvent manquer de naître sous les sabots nonchalants du cheval de Tristan.*

*Sur le cheval est juché Tristan. En croupe Iseult aux blanches mains sous ses voiles noirs.*

*Sous l'ombre des paupières de Tristan il y a l'autre Iseult, celle que l'on nomme Iseult la blonde (dans la même coupe ils ont bu le philtre magique et sont devenus fous d'amour).*

*– Avez-vous conservé la recette du breuvage Zac'hariaz ?*

Ma fille, ma fille

Étroit est ce passage d'eau besogneuse sur algues mal peignées.

Mais ici, j'interroge mon errance, cette faveur vêtue de peu et couronnée de sel. Mais d'ici, je suis des yeux l'oiseau innombrable.

Oiseau, ailes divinatrices ouvertes

Oiseau, ailes plissées de rumeurs

Oiseau, sous le glaive du vent

Oiseau, oiseau... Et le goût de l'espace m'emplit la bouche. Et déjà... Et déjà très docile je suis au bercement des vagues.

Et déjà la grève lointaine est là tout contre moi.

Et déjà des galets blancs me sont offerts et je berce les oiseaux fous qui agonisent assoiffés d'élans migrateurs.

Oiseaux fous. Oiseaux fous...

Et je récite leurs visions sous l'averse de ma chevelure. Et avec les mains je touche le rocher suintant l'appel où le voyage recommence...

– *Zac'hariaz, emmenez-moi...*

Ma fille, ma fille

La transparence du ciel éponge l'ombre des rochers où s'égarant des petits loups de mer pris au piège par-delà le griffonnage fécond des vagues.

Un brutal coup de vent soulève çà et là des algues tachetées de curieuses offrandes qui s'impriment sur le sable (l'inquisiteur semait ici ses singuliers tourments au pas d'un âne aux yeux mi-clos).

Mais moi Zac'hariaz, enveloppé dans le grand manteau de la dune, je m'assoupis sous une douce chaleur où le vent n'a pas de prise...

*– Zac'hariaz Zac'hariaz réveillez-vous ! à l'ombre de mes paupières je vois l'inquisiteur allongé sur la mousse près de la fontaine sacrée où l'âne (a-t-il encore les yeux mi-clos ? d'ici je ne vois pas très bien) se désaltère.*

*Allons levez-vous Zac'hariaz et donnez -moi la main comme si vous étiez mon vrai grand-père.*

*Venez, Zac'hariaz, venez...*

Ma fille, ma fille

De longues habitudes effilochées flottent inaccessibles et sont soudainement appelées plus loin hors des ciels chargés d'eau.

L'ouest maintenant galope. Et grondent et explosent des nuages et l'écho de leur certitude roule et se désagrège.

Et tombe la peine des choses sous apparence de pluie.

Cet instant de pluie froide apporte une rupture et les fleurs de la dune gémissent et leur senteur sur la dune s'abandonne...

*– La pluie froide éloigne aussi les fées Zac'hariaz (ces fées qui adorent si paresseusement le soleil).*

*Celles que je rencontre ne sont pas plus hautes que ma poupée mais, en un tour de main, elles peuvent se vêtir de mille manières extravagantes ; je remarque alors combien elles ont l'air mélancolique...*

Ma fille, ma fille

La barque est verte et rouge et elle frémit. Et dans l'eau se réfléchit la démarche hésitante d'un nuage qui tout à coup bascule à bout de souffle.

Sur le sable le goémon crépite, défiant toute pénétration dans un cercle enchanté que la mer, de toute la vitesse heureuse de ses vagues, viendra engloutir.

Près d'ici, un passage creusé dans la falaise conduit au détour vivace des routes où l'ombelle et la primevère se dévergondent et où la haute digitale balancera son âme violentée par les coups du soleil et du vent.

Et puis l'angélus sur les ornières gaufrées de griefs se prolonge en frappant les plus petites circonstances de la route comme pour les aplanir...

*– Je me souviens Zac'hariaz, de nos balades le long des routes. Mon cœur débordait de gratitude pour le moindre brin d'herbe, le moindre murmure du vent, de la source, le moindre gazouillis dans les buissons, mais il frissonnait au sifflement des reptiles ; c'était l'envers de ma joie m'a dit Jeanne.*

Ma fille, ma fille

L'indigo de la rade se craquelle à hurler quand nuages et vagues s'accouplent et plongent à l'horizon.

Ici, un pieux reflux sourcille mais le flux virevolte et s'incline devant les quenouilles de lichen arc-boutées sur le rivage.

Et sur la mer s'allument les souvenirs d'un vaisseau... Il hisse ses voiles rapiécées de nostalgie, de mouvement d'eau bleue et vers ses autrefois familiers il vogue à l'aventure.

Au loin il s'impatiente en apothéose et frappe à s'en crever la coque la crête des vagues. Laissons-lui toutes ses habitudes...

Alors par magie vous pouvez voir et dénombrer et entendre rire et chanter les sirènes.

Regarder encore...

Mais rien n'existe que l'indigo de la rade se craquelant à hurler...

– Ô regardez, regardez encore Zac'hariaz !

Ma fille, ma fille

Le vent bouffon avance à son gré. Mais vous, ma fille, venez voir par-delà le petit mur, le soir basculer tout entier sous les yeux du couchant...

Voici que le vent s'arrête et le doux du silence nous désigne, par des gestes multicolores venus d'ailleurs, l'éclat fugitif de la mer moirée au-delà de notre regard.

(Et Zac'hariaz broute sa propre respiration pour mieux écouter, ici ou là-bas, le nouvel écho qui s'agrippera sur la pointe des vagues.)

Le calme que nous avons traversé ma fille a roulé du ciel jusque sur l'herbe, mais auparavant la fleur encore dépliée a été malmenée par le vent des transparences...

– *Par le vent Zac'hariaz, par le vent ?*

– À l'ombre de vos paupières écoutez-le ma fille...

Ma fille, ma fille

Au cœur des métamorphoses nocturnes une miette d'espace va s'ébrouer sur des pans de dune enlacés de douceur, tandis que là-bas, sur la frange mauve des étoiles de mer, l'escalier lunaire se dressera...

Et le rire pimenté d'une bête de la nuit, en quête de raison, glissera sur le partage des eaux au-delà d'une bande de terre ocre et rugueuse laissée là par la mer...

*– Si vous le voulez bien Zac'hariaz, nous irons à la découverte de ce lieu secret dont vous m'avez parlé. Ce lieu où vos souvenirs se pelotonnent.*

*Ce lieu où les petits chemins, parfois soucieux de plaire, dénouent leur rempart de ronces devant des êtres masqués aux yeux bleuis d'orage.*

*Voyez Zac'hariaz, je n'ai oublié aucune de vos paroles. Alors allons vite avant que le jour ne s'effiloche...*

**Ma fille, ma fille**

Éloignez-vous de votre écoute ! Infiniment longue est la nuit des sortilèges.

Elle s'étire, se gonfle, vogue en des espaces sillonnés d'éclairs qui prestement dénouent la ronde des roseaux. Des roseaux dont le sifflement rageur obsède la jeune prairie qui se laisse glisser vers le marécage soufré où elle s'enlise...

Plus loin d'affolantes créatures escaladent l'abîme que creusent les loups-garous. Sur de colossales montures elles iront caracoler.

Tandis que là-bas, à l'orée du bois, le vent déchire d'un geste sec les feuilles suppliantes car un renard, irisé d'ardeur sauvage, se coule à travers la bruyère afin d'immoler avant le lever du jour le coq diadémé...

*– Que vous est-il arrivé Zac'hariaz ?*

*Depuis un moment vous ne cessez de marmonner. Je me suis donc réfugiée à l'ombre de mes paupières pour accompagner votre coq jusqu'à l'orée du bois où, dans un cocorico emplumé, il s'est élevé vers le soleil levant.*

*Ne me grondez pas Zac'hariaz, mais il m'a été impossible de le retenir...*

Terminé d'un coup d'aile le 12 Mai 1988

Cahier n° 13 -1998

ZAC'HARIAS ET LA PETITE FILLE

Recueil de 21 textes (poème à deux voix)

*terminé le 12 mai 1988*

inventorié à la page du 5 juillet de la Liste des textes

Cahier n° 13 - illustré des collages de l'auteur

**téléchargement : pdf : 1,3 Mo**

Ouvrage édité par la Librairie Bleue – *Poésie*.

Ce recueil de textes d'Anne Stephane a été composé et achevé d'imprimer par les Amis des Cahiers Bleus, sis en l'Espace Argence, 60, rue Gambetta, à Troyes, ancienne capitale de la Champagne historique, pour le lundi 19 décembre 1994 en la fête de la saint Urbain.

Dépôt légal : Quatrième trimestre 1994.

Anne Stephane attendait ce livre depuis si longtemps ! Nous n'avons pas su lui donner cette dernière joie : mais comment imaginer qu'elle pouvait nous quitter si vite, au milieu du gué ? Nous le lui offrons comme un sésame pour l'éternité, viatique de notre amitié, nous souvenant également de son œuvre graphique vaste et beau, porteur des milles signes d'une nature qu'elle aimait au plus profond, ceux du vent et de l'eau, de la pierre et de la forêt.

Anne Stephane

Cahier n° 14

LES OISEAUX  
DE  
COMPAGNIE

**Avec** le jour les oiseaux sont venus et je caresse de l'œil la promesse d'une lumière vive retenue à fleur de ciel...

**Et** de solitudes en châteaux de sable qui semblent sortir d'une douce éternité, je me laisse enrouler dans l'ivresse du vent ...

**N'est-ce** pas étrange cette provision de calme, cette mollesse émouvante des fleurs sous les rayons d'un soleil qui doucement éveille le jardin.

**Un** jardin dont les allées réfléchissent sur le sang-  
gêne du temps effaçant note après note un chant  
d'oiseau...

**Sur** la toile de fond du matin où mon regard se pose je m'imagine, les pieds écorchés par les herbes sauvages, coupant d'un cri le chant d'un oiseau...

**Et** s'immobilise le silence sur l'arbre que l'oiseau a déserté et plus rien ne subsiste de la joie si parfaite du visiteur vagabond ...

**Ailleurs** est loin, mais l'oiseau casanier qui hante mon jardin tente l'évasion. D'un vol rapide il dépasse quelques clartés qui l'incitent à poursuivre son chemin.

**Un** chemin droit et pieux et sage...

**Des** oiseaux avides de chaleur s'éloignent et le bruit acide de leur départ reste là, indécis, vidé de son caractère d'urgence.

**Moi**, un livre ouvert et mes habitudes en glissière le long de mes bras, j'espère leur retour au moindre craquement, au moindre sautilllement délicat...

**Je** pépie pour m'attirer l'amitié des oiseaux de passage. Ils se posent, se gavent de graines, s'ébrouent dans la poussière du chemin ; puis, s'envolent...

**L'heure** s'avance, je la divise en petites secondes, je souffle dessus, elles s'envolent aussi...

**Pendant** qu'un chat sauvage épouvante les oiseaux et que le bleu du ciel se laisse conquérir par le gris des nuages, pourquoi ma nostalgie s'assoit-elle sur la borne

d'un champ pour additionner les années passées au bord de moi-même, tel un arbre songeur au bord de l'océan ?

**Le** soleil conquérant s'élève derrière le rideau des arbres, et sur la table forestière des campanules aux pétales stylisés déversent leur enchantement sur une dame-jeanne, joviale et rubiconde dans ses atours de faïence.

**Puis**, un mouvement doucet berce un arbre feuillu : celui qui craque à l'aisselle de ses ramures sous le poids des oiseaux piaillant.

**Tandis** que le solitaire de la forêt creuse au couteau un signe cabalistique sur la porte de sa cabane.

**Sur** le toit l'oiseau se picote minutieux et rapide de la racine à la pointe des ailes. Dans son élan, il dépasse la limite frangée des plumes et son bec rencontre le rien.

**À** la lisière du bois de pins prend naissance une allée exquise de sérénité.

**Sur** cette terre légère, sablonneuse, un roitelet par saccades perspicaces s'approche d'un minuscule et frêle attelage conduit par quelques fourmis...

**Et** l'oiseau sautille et virevolte près de moi avec des « si si si » affolés plein le gosier pour, il me semble, empêcher mes pieds sauvages d'écraser la rituelle procession des fourmis derrière leur minuscule attelage.

**Une** randonnée morose, dolente, frangée de rien – sauf des griffures infligées par les feuilles raides du maïs – dans un passage étroit comme une gouttière où je pensais pouvoir capturer l'un des petits lérots qui me guettaient à travers l'entrelacs des tiges.

**Mais** eux, admirablement vifs, éparpillèrent leur frêle présence à la ronde...

**Et** la menace de la capture s'amincissait, s'amincissait : elle en était réduite à un rien effrangé tel le nid que d'un cri strident l'alouette avait déserté.

**Aux** sonorités verticales des invocations qui tentent d'éloigner l'orage, s'ajoute la plainte des oiseaux ligotés par la tempête.

**Impatiente**, une source gronde et des branches en désordre pérégrinent le long de ses rives plus sauvages de vivacité, d'entremêlements rusés, imposés par le courant.

**Moi**, avide de rumeurs, je me penche au-dessus des eaux et je vois la masse tranquille et bleu du ciel fraîchement lavé qui navigue entre les remous.

**Les** sept couleurs planent, une main d'enfant les a lâchées, et leur reflet incrusté de plaisir s'enroule sur le silence d'un arbre mort.

**Ici**, des fleurs s'inclinent sous l'indifférence des pas qui les pressurent, mais attentives et sans bruit leurs racines se joignent et prient.

**Et** moi, d'un pas coulant, je longe le ruisseau sous la transparence de ce lieu jouant à pose-ta-musette et où les oiseaux se croisent et se décroisent à tire-d'aile.

**Mon** nonchaloir me délaisse au bord du sentier où je vais m'ingénier à tresser avec gestes d'enfant, le lien qui va relier ma demeure au jardin oriental dont je rêve.

**La** tourterelle aimante qui niche dans l'arbre odorant de ce jardin, laisse tomber de son bec un «doû-doû» courtois sur les roses. Et celles-ci pressent, les uns contre les autres, des pétales satinés afin de déguster à pleines lèvres sensuelles le «doû-doû» de l'oiseau.

... **Des** pieds papillonnent sur le sentier. Vite, vite le rêve et moi nous nous esquivons...

**Dans** une vaste étendue agenouillée est enclos l'étang sacré dont l'oeil-miroir reflète sans ciller toutes les métamorphoses de l'espace.

**À** la limite de ce territoire est planté, comme une borne, l'arbre-bénisseur qui par curiosité ouvre ses cônes au-dessus d'un oiseau blanc. Un oiseau s'apprêtant à faire ses cent pattes en étirant ses ailes aux plumes froufrouantes.

**Venues** pour consulter cet oeil à la pupille dionysiaque, s'avancent en cadence dans l'allée torsadée d'ifs, de hautes silhouettes enlacées.

**Une** grande joie se dressa en moi car l'arrière-saison se conduisait à ma convenance. «Regardez-donc là-haut,

il n'est pas trop tard», criaient quelques oiseaux. Et je levais les yeux et mon regard se mit à naviguer avec les nuages.

**Les** autres parties de ma personne restèrent là sur terre à l'abri d'un vaste vêtement avec poches pour les mains d'où sortait, du vêtement et non des poches, ma tête en l'air comme d'habitude.

– « **À** la Sainte Catherine tout bois prend racine » murmura un passant.

**Tout** près de la femme assise un petit chat, la queue autour des pattes, dort d'un oeil et guette de l'autre les oiseaux égarés dans la grisaille qui l'entoure ; cette grisaille qui tue les rêves...

**Mais** l'image s'éparpille car la femme tente, d'une main à demi figée par l'inaction, d'éveiller les ronrons du petit chat.

**Le** piège en se rabattant sur l'oiseau a fait «couic...». L'oiseau n'a pas répondu.

**Le** chapardeur vire lentement sur lui-même et filoute adroitement ce qui se trouve à sa portée, tout cela sans offenser ses mains, précises, habiles, que des forces polaires poussent à dérober ne serait-ce que des rêves d'hirondelles.

**Dans** son alcôve perdue dans la nature le chapardeur s'isole et songe, un sourire indécis lui plissant le visage et, d'un geste indolent, il éloigne des projets de chapardages aujourd'hui vides de sens.

**Puis** voluptueusement dans les poches percées de sa vareuse il enfonce ses mains de filou.

**À** ma gauche le vent d'un geste bénin ôte la robe automnale d'un bouquet d'arbre. À ma droite la houle, soutachée d'écume, danse sur le goulet du port. Et juste devant moi, dans sa maisonnette bâtie sur un rocher entre le sable et l'eau, une femme en tablier de toile baratte âpre et ardente tous ses falbalas. D'un pas tamisé son chat s'éclipse puis un instant s'arrête sous la gargouille zozotante d'eau de pluie.

**Oui**, il pleut ! La moustache et le poil emperlés, le chat saute vers son refuge ; un vieux fût picoté par la rouille et dont les abords sont désertés par les oiseaux...

**La** hampe des pois lupins se galbe de fierté au-dessus du parterre de fleurs mauves que le vent à malmenées.

**Des** flaques luisantes, héritières de la pluie, miroitent l'allée où un vieil homme s'appuie à chaque pas sur sa canne fidèle et tous les deux se dirigent en tremblant vers la roseraie.

**Accompagnés** du « tsi tsi tsi » d'un oiseau, ils vont à la rencontre de "*l'Infante d'Espagne*" cette rose altièrre au parfum ténu. Et maintenant, face à la fleur, les yeux de l'homme s'embuent de tendresse et sa bouche fripée murmure : « Je t'aime, Rosa. »

**Un** oisillon, tombé du nid, fait flic flac en ondoyant sur ses pattes grêles et son image s'arrête un instant sous la pliure de mes paupières et me permet de ménager ma patience fatiguée par l'affût.

**Un** peu plus loin, un oiseau moucheté, les ailes écartées, plonge sur des graines en attente et, farouche, les sabote ; puis il noue d'un cri l'arpège du vaste cousinage emplumé qui investit les branches.

**Un** peu plus loin encore un vieil homme (celui qui déroule la coutume de dormir sur l'herbe), lâche ses souvenirs qui aussitôt gravissent l'échelle soyeuse agrafée sur le bleu du ciel.

**C'est** ici, assise devant les pots de géranium que l'une des chattes attend le défi de l'autre - une chatte noire - avec une décision furibonde et une raison suffisante pour un corps à corps inévitable.

**Tout** à coup, à la vue d'un oiseau, la chatte en attente jure et rompt son ardeur combattante tout en griffant, féroce, le marchepied de son domaine et sa belle moustache se dresse si fort que la fermière retourne son tablier en passant devant cette jeteuse de sort.

**Pendant** ce temps, une coccinelle visite de fond en comble un îlot de fougères qui déroulent, sous elle, telles de fines broderies, leurs crosses neuves...

**Vais-je** assister, posée et calme, à cet acte de bravoure sans intervenir.

**Oui** une bestiole minuscule tente, avec certitude, l'escalade de la pierre haute – il y a de quoi rire, et le vent lui-même est parcouru de risettes ...

**Et** la bestiole téméraire monte en poussant devant elle son hérissant tic tac qui ricoche sur le dur de la pierre. Jaloux sans doute, un oiseau, le bec sec et la queue pavoisante, déverse ses quatre notes au-dessus des trique-madame en fleurs ...

**Et** lui le père Joseph hoche la tête par-delà le portillon qui le sépare du monde.

**Et** ses paroles froissées – bruit de soie – flairent la dévastation des haies et la fin des chants d'oiseaux. Puis il mordille une pomme retirée de la poche kangourou de son tablier. Enfin il clôture son discours par quelques mots qui s'échappent de sa bouche en même temps que les pépins de pomme.

**Sa** femme paraît, brandissant à bout de bras la joyeuse mésaliance d'un gros bouquet dont toutes les couleurs voltigent, à pleines fleurs, au-dessus du père Joseph.

**Tournoient** les feuilles, gicle la pluie et les iris se couchent sur la plate-bande. Alors, devant le seuil du soir que l'inquiétude fouaille, l'oeil bleu-vert d'une lampe-tempête se met à clignoter.

**Et** l'envoûteur agite sa breloque « dzin, dzin, dzin ».

**Et** la cornue gargouille « glouglou » dans la pénombre.

**Et** la chouette pleine de ressources capte de mystérieux messages sur l'envers des choses avant que le jour qui efface tout, ne se lève...

**Au** loin, les ombres du soir gravissent lentement la colline. Et moi, tout en cheminant de séductions en surprises, je longe un fossé où je côtoie de temps en temps des lueurs en maraude.

**Faisant** fi de l'oracle d'un vagabond croisé sur cette route habile en sortilèges, j'ai traversé le pont branlant conduisant au royaume du butor étoilé que l'on pénètre en imitant son cri magique «u-pououh».

À minuit, à coup de bec contre ma vitre, un oiseau réveille le cantique nocturne. Un cantique qui se propage en s'affirmant autour d'une grange qui lui répond avec ses murs branlants et son toit de chaume dépeigné.

**Soudain** se dissipe, sous un prétexte baroque, la clarté voltigeant autour de moi.

... **Moi** espérant votre venue pour aller regarder à deux les délicates lueurs qui naissent par bouffées sur les algues fauchées par les sirènes de la pleine lune.

**Un** courlis, vu de loin, semble voler vers l'instant que parfois l'on redoute, la tombée de la nuit...

**Le** bruit assourdissant d'un coup de feu me tire en avant et je vois à mes pieds un chiffon lacéré autour duquel des oiseaux de mer tressent une couronne de plumes pour le repos de l'homme.

**De** l'homme qui s'avavançait sur la grève de son pas de marsouin pour tuer les oiseaux.

**La** frêle cousette et le colosse signent, main après main, un pacte magique sous la voûte des arbres.

**Un** rouge-gorge qui se défripe les ailes en dansant sur une branche est témoin de la métamorphose du colosse et de la cousette : lui est devenu le grand cèdre hautain et elle la fourmi qui fait le ménage...

**La** pigeonne s'est vidée de ses œufs, d'un bec averti elle les tourne, les retourne pour s'assurer de leur authenticité. Car n'a-t-elle pas vu, l'autre jour, les mains de la fermière pondre dans l'herbe des œufs ridicules que des enfants, avec des cris sauvages, sont venus ramasser.

**L'oncle** Noël s'est assis et commence à nous conter, avec force détails, son cheminement sur une route où la lumière dansait. Puis il se croise les mains et ferme les yeux. Et nous, tels des enfants, nous attendons qu'il s'assoupisse pour lui faire une niche en lui glissant par le col de sa chemise ouverte un insecte sur la peau.

**Mais** à notre contact il fait un geste et d'entre ses doigts, comme par enchantement, un oiseau s'échappe ...

**Soudain** en plein délire, les oiseaux s'élèvent. Ils s'élèvent pour accueillir le vent.

**Devant** moi s'installe, sur une branche, un petit chanteur. Sans craindre le torticolis, sa tête scrute les alentours.

**Son** œil rond satisfait, il lève un bec pointu et projette ses notes vers le ciel avec ardeur.

**Indocile** est la présence de la pie sur le sentier.

**En** graduant le ciel d'éclaircies, l'orage s'est replié. Et depuis il est là sur le rebord de ma fenêtre ce petit être grisâtre, cet oiseau nasilleur, cette boulette de plumes si fragile que je n'ose y toucher.

**Et** les récits nimbés de fumée – des coups de vent dans la cheminée – nous racontent les exploits de celui-là, vous savez bien lequel, celui qui perdait son nom en route.

**Un** nom qu'un oiseau avait avalé plus facilement qu'une graine et que depuis le « celui-là », le « sans nom », pépie à perdre haleine.

**Tel** un prélat pimpant, un merle, l'ourlet de ses ailes replié, sautille sur le sentier.

**Ici**, un oiseau picore l'émotion contenue dans les feuilles... Puis son chant interpellera l'arbre taciturne jusqu'à son épilogue sur le cœur de la nuit.

**Bien** sûr qu'il y avait ici un tapis d'herbe et de fleurs. Bien sûr qu'il y avait au milieu une petite vasque toute balbutiante d'eau, qui avait parfois une envie folle de déborder. Bien sûr que des oiseaux, de but en blanc, se détachaient d'un arbre et se laissaient tomber sur l'herbe, qui sursautait jusqu'en ses racines, mais néanmoins les accueillait en s'aplatissant.

**Et** tout cela était le jardin d'un petit garçon qui l'avait installé, en mine, dans un coin de sa tête et sur quelques centimètres carrés dans un coin de la cour.

**Parfois**, il invitait sa petite soeur, mais pas souvent, car elle arrachait les fleurs et effarouchait les oiseaux

(mais où est-elle en ce moment ?) Et le petit garçon debout parmi les décombres cherche du regard un être ou une chose debout comme lui... C'est la porte de sa maison, qui est là toute seule, un peu plus loin...

**Oui**, ses parents se trouvent derrière cette porte, ils vont lui ouvrir et dire : « Bonsoir fils », et sa petite sœur de sa voix de souris répétera : « onsoi, fi ».

**Aujourd'hui** le soleil ruisselle, chavire et se plaque, figeant les alentours. Et des oiseaux, dans un silence tout neuf, s'immobilisent sur le sable.

**Le** long de la grève, des galets énigmatiques s'entassent, des rochers se rouillent de lichen, et des vagues saisissantes d'habileté s'élancent, crêtées d'écume, à l'assaut de la côte.

**Puis** la marée quitte la grève et le sable se retrouve maté, durci et festonné par des débris de coquillages.

**Quant** aux oiseaux de mer, ils s'y posent gravement et impriment de leurs pattes des messages de consolations en ga-ga-ga...

**Des** oiseaux, dont la première destination a été aspirée par la tempête, s'abattent, éperdus, sur le rivage.

**Le** bruissement des ailes s'essouffle, l'oiseau se pose.

**L'oiseau**, les ailes lourdes de mazout, se traîne sur le sable qui à son tour l'alourdit tant, que l'œil rond de l'englué se fige d'étonnement...

**Sous** le gazouillis moqueur d'un oiseau quelques feuilles tombent de l'arbre dont l'ombre s'installe au chevet du silence brisé. Puis, d'un seul geste, l'ombre chasse des guêpes un peu folles. Des guêpes aux ailes soûles d'avoir visités les rayons du soleil.

**Plus** loin batifole la faisane de Colchide pendant que son séducteur coloré, l'oeil fortement têtù, parade en projetant à la ronde son insolent « co-cock ».

**Le** rossignol picore en soliste le prélude du soir.

**J'observe** la femme – celle qui musarde de-ci, de-là, car je la soupçonne de cueillir à la lune montante des fleurs illicites.

**Mais** voici que la femme s'éloigne heureuse d'avoir à découvrir le gazouillis des oisillons, momentanément orphelins, à l'abri derrière les feuilles.

**Quant** à moi qui n'ai pu capter le moindre secret, le vent me repousse au-delà des grilles du jardin : je ne suis que le double de la curiosité.

*ici et là  
en compagnie des oiseaux  
le 14 mars 1992*

Cahier n° 14 -1992

LES OISEAUX DE COMPAGNIE

Recueil de 28 pages de textes - (Récimini)

*terminé le 14 mars 1992*

inventorié sur les pages du 11 et 13 juillet  
de la Liste des textes

Cahier n° 14 - illustré avec 2 séries de "Multiples"  
légendées : "cui-cui" et "bonheur"

**téléchargement : pdf : 4,4 Mo**

Anne Stephane

Cahier n° 21

UNE PLUME M'A SUFFI

**Une** plume m'a suffi pour capter, tels des papillons, quelques idées qui passaient par ici. Les voici rassemblées.

**Chaque** jour je griffonne des idées. Elles attirent les mots qui s'installent à la queue leu leu sur ma feuille de papier.

**Je** gribouille des idées sans queue ni tête sur des bouts de papier, comme ça, pour faire quelque chose avec mes doigts.

**Je** m'envole, mijaurée et précieuse, vers des rêveries qui mises à jour ne ressemblent à rien.

**En** douce, je surveille ma plume pour l'empêcher de quitter le chemin de la déraison.

**Ces** instants nuls me coûtent énormément avant que n'apparaisse l'ennui le chapeau de travers ; alors je me demande pourquoi, et cela m'occupe.

**Dure**, dure est la réflexion, elle nous pousse et nous oblige à repartir de zéro.

À coup de non-non je neutralise ma curiosité qui, la question sur l'épaule, montait à l'assaut du pourquoi.

En haut de l'échelle sont perchées des idées extravagantes, au pied de l'échelle broutent les idées débutantes.

Je navigue entre le possible et l'impossible.

Il faut de temps à autre s'asseoir à l'ombre de soi-même pour réfléchir.

La question se pose dans un fauteuil, la réponse dans un autre fauteuil.

Tu me dis, essaie de penser autrement pour voir les choses différemment. Mais je ne peux pas. Si je pense à la lavande je vois bleu, si je pense à l'écrevisse cuite je vois rouge.

Que fait-elle là, assise et vaguement souriante ? — Elle espère...

**Laissez-la** rêver, la réalité l'effraie, car entre nourrir le chat et payer le loyer est tendue la corde raide des quittances impayées.

**Les** soucis, en secret, se multiplient.

**Le** soleil tarde à se lever, moi aussi. Aller, ouste ! Lève-toi la belle, le " tout-un-tas-de-choses " t'attend.

**Les** jours passés à ne rien faire ont piégé mes mains, qui ont perdu leur savoir. Mais je les crois assez avisées pour le retrouver.

**L'attente** nous use, nous effrite...

**On** me conseille de sortir de mon train-train. Je fais donc des efforts, et les clés en mains je me dirige vers la porte de mon logis. Mais là, au garde-à-vous et l'œil triste, des idées délaissées me barrent le passage.

**Dans** sa jeunesse, elle était tombée sur l'envers des choses, c'est pourquoi elle est si songeuse, du moins nous le supposons.

**Le** non-sens se retourne dans le bon-sens, c'est bien... Applaudissez !.

**Entendu**, choisissez ce qui vous semble le plus important. — Je choisis la fantaisie.

**Avant** nous étions en butte avec toutes sortes de difficultés, maintenant nous sommes au mieux avec toutes sortes de facilités qui ne nous donnent pas le temps de dire : « Ouf ! ».

**De** toutes manières je suis prête à tout, même à bayer aux corneilles.

**Étant** petite fille j'aimais marcher les yeux fermés et les mains dans celles de mes parents, qui parfois s'arrêtaient. Papa disait : « Regarde ». Maman disait : « Mon Dieu, que c'est beau ». Alors j'ouvrais les yeux pour voir.

**Papa** gaspillait ses coups de chapeau à la ronde. Maman, en même temps, gaspillait son sourire.

**Ici**, sous le pont, mes trois frères riaient. C'était hier. Aujourd'hui des nageoires violentes fendent l'eau... comme demain.

**Dans** un panache de fumée des contrées lointaines se mouvaient et le train partait... Nous, derrière les grilles de la gare, nous lâchions nos rêves, qui parfois réussissaient à s'accrocher à la queue du train.

**Nous** avons dépouillé le pommier, nous avons rangé les pommes sur les claies, nous nous étions assis à même le pas de la porte et Grand-mère nous avait offert du café, quelques biscuits, son bavardage. Nous étions heureux.

**Pouvons-nous** oublier le gazouillis des oiseaux, le velouté de l'ombre sous les arbres, les doigts du vent dans nos cheveux.

**L'éternité** aux densités flamboyantes de nos autrefois s'est retirée du monde.

**Les** choses reléguées au grenier ont pris le voile. La prêtresse Araignée du haut de sa solive dirigeait la cérémonie.

**L'araignée**, cette gourmande, accroupie au beau milieu de sa toile, médite. Un insecte cingle d'une aile juvénile vers le piège, se laisse prendre, se laisse déguster... Seules les ailes, dans un dernier sursaut, s'envolent ...

**Une** odeur spéciale veloute par moments l'atmosphère du grenier...

**La** vieille photo dans son cadre dédoré se gondole de chagrin...

**En** regardant un tableautin terni en transit dans le grenier, j'ai une pensée émue pour le peintre.

**Le** tourniquet des souvenirs s'est immobilisé sur une vieille image... le temps de bercer ma nostalgie.

**Cette** année-là, le printemps avait, de ses bourgeons pointus, tout gribouillé mon cœur de confidences et d'aveux...

**Des** confidences, bien au chaud sous l'édredon dodu, sursautent et poussent des petits cris quand Délicate-dame-chatte s'y installe et fait sa toilette à coups de langue impudique.

**À** la longue son miaulement me traverse. Je pose ma plume. Je me lève, et ma chatte haut la queue, (son anus tel un œil me regarde sans ciller), me conduit vers sa soucoupe vide

**Enfin** où ai-je posé cette vis minuscule ? La chatte lève la patte, la petite vis fait « coucou ».

**Le** toit en biais de la maison s'égoutte après la pluie, l'arc-en-ciel caresse la cheminée, un souriceau s'échappe par la porte bleue, la petite fille de la voisine pleure dans un coin. Je dois dégonfler son chagrin.

**La** souple, en l'espace d'une seconde, l'a assise jupe en corolle sur la balançoire.

**Suivre** du cœur les petites filles silencieuses qui vont, à pas de loup, amputer de leurs fleurs les plantes du jardin pour jouer à la mariée...

**Derrière** la masse de ses cheveux qui lui recouvre le nez, les joues, la fillette vit sa vie.

**Derrière** le rideau du songe un filou masqué scrute la lisière en folie de mon moi.

**Mes** songes se dénudent au soleil.

**Le** "suivez-moi-jeune-homme" du chapeau dansait sur la nuque de Jenovefa qui, le cœur en attente, marchait...

**Oui**, ma porte a vu par le judas l'homme au chapeau de papier et son grand cheval... Et puis, en sa serrure elle a frémi lorsque l'homme au chapeau de papier, de sa clé d'or l'a violée...

**Un** mot est à l'arrêt sous ma plume, elle refuse de l'écrire ; pourquoi ?

**Non**, je n'ai rien laissé tomber de mes mains lorsqu'on m'a dit : « Voici venus pour vous les jours des meurtrissures infinies et silencieuses du cœur... »

**À** même mon cœur s'est agrippée une immense peine.

**Le** soleil livre la vallée à mon regard qui refuse l'offrande car je suis occupée, en ce moment, à me délivrer de l'incertitude.

**Le** lointain frémit et flotte, puis reprend sa course sur l'envers de l'horizon.

**Perdue**, je me place face au vent pour qu'il m'indique ma route. Mais lui, m'ébouriffe en passant et s'éloigne en sifflotant.

**Prudemment** je dissimule mes illusions.

**Assise** dans une coquille design j'ai le langage sûr, le geste lent et l'œil plat des Egyptiennes des anciens temps. J'allais oublier le pied grecque. La mode m'a transformée, c'est fou !

**Te** lever, te grimer, te façonner un autre visage. Quel boulot.

**Remarquablement** stupide est la favorite du non-nommé.

**Lui**, admire les dessins. Elle, les déchire.

**Arrête** de choquer la cuiller contre le verre... — J'ai envie de crier.

**Le** centimètre de la couturière a gémi autour de ma taille.

**Le** film cucu qu'elle vient de voir fait qu'elle se tapote les bouclettes, les seins, les fesses.

**La** bêtise grimpe à l'assaut de ma personne. Mais cette millier-de-pattes ne laisse aucune trace de son passage, ni de celui d'hier, ni de celui de demain où s'essaient déjà les dites pattes. Peut-être qu'aujourd'hui réussirai-je à l'amputer, cette bêtise.

**Cette** rumeur de ruche en pleine activité ne me quitte pas, suis-je habitée par l'esprit d'une abeille ?

**J'ai** été l'invitée d'honneur d'un nuage qui tout à coup s'est disloqué ; alors je suis retombée sur terre.

**Et** moi, trop chargée d'or, j'oscille dans les allées du « je ne sais plus ». Enfin, imitant le matin joufflu, j'étends mon ombre sur le sol.

**Pourquoi** pleurer sur les choses perdues en chemin.

**Etre** sans cesse égale à moi-même, je dois.

**Il** est là, l'immense et chatoyant arc-en-ciel au-dessus du paysage... Il est là et éloigne les sauvages et sombres bruissements amassés au coeur des nuages.

**De** ces lieux d'où s'échevelle la lumière, surgissent les caresses du vent.

**Un** vent paresseux me caresse le visage en passant. Il a reconnu sa sœur.

**Mon** chapeau de paille à trou-trous tamise le soleil.

**L'arbre** feuillu dispense l'ombre sans rechigner, je lui tire mon chapeau.

**Les** bourgeons battus par la pluie, caressés par le soleil, éclatent d'impatience.

**Dans** une encoignure de la cour, à l'abri des pieds de l'homme, des pattes folles du chien, des griffes du chat, quelques pâquerettes font la ronde.

**Un** hanneton, ventre à l'air, fait des efforts désespérés pour se remettre sur ses pattes ; je l'aide.

**À** coups de mandibules l'insecte fait des bisous au jasmin.

**La** vie éphémère des papillons s'organise pour nous donner le temps d'admirer la beauté de leurs ailes colorées, veloutées, mais que l'on ne peut toucher du doigt sous peine d'être à jamais bannis de l'enchantement.

**Je** n'aime pas rencontrer l'homme au chapeau vert, celui qui chasse les papillons.

**Il** faut saisir l'instant heureux pour lui mettre un fil à la patte car, comme l'oiseau, il ne pense qu'à s'envoler...

**La** mémoire tapie au plus profond de l'œil, nous guette...

**Son** inquiétude entrouvre la question. Existe-t-il ou pas cet inconnu qui se trouve là, derrière elle, dans le miroir ?

**Elle** regarde autour d'elle avant de pénétrer dans le miroir. Elle part à la recherche des visages perdus...

**Le** souvenir et le miroir sont face à face : ils échangent des images.

**Un** souvenir de l'œil lui fait choisir la transparence.

**Tout** les soirs, elle s'assoit dans son vieux fauteuil avec ses souvenirs pelotonnés sur ses genoux.

**Le** vent d'un doigt agile feuillette mon cahier.

**Comblée** de solitude, je suis.

**L'automne** nous charme et nous l'aimons quand il éparpille ses feuilles rousses sous nos pieds chaussés d'indifférence.

**Déjà**, le ciel prudent éloigne le soleil car le temps va bientôt se raidir dans la nasse de l'hiver.

**Je** n'ai plus d'amis "ont-ils existé, ont-ils existé". Mais qu'importe je me balance dans l'espace entre soleil, lune, étoiles...

**Elle** musarde tout enrobée du bleu de l'infini...

**La** montre ancienne suspendue à un clou continue son tic-tac sous l'escalier, une main tremblante la remonte chaque soir.

**Tu** es le grand maître de l'heure lorsque tu remontes ton horloge, les deux pieds bien à plat sur un petit tabouret...

**La** pendule fait tic tac, et son pas est régulier dit le temps.

**Le** temps en passant a volé tout mes projets, quelle audace ...

**Vite**, vite repose-toi, en toi...

**J'ai** vu le jour tomber, juste là derrière le rideau des arbres, puis le soir est venu se pencher sur lui, ensuite la nuit elle-même s'est installée derrière le rideau, mais son air sombre a rebuté ma curiosité.

**Le** soir a-t-il gagné un pas sur le jour qu'aussitôt la fleur bouchonne ses pétales pour y cacher son cœur...

**Au** crépuscule, les fleurs du bout de leurs pétales conseillent aux tourterelles, attardées aux quatre coins du parc, de ramasser leurs ailes.

**Le** son d'une cloche se déverse, "mais, cloche que veux-tu ?", sur l'harmonie du soir.

**Têtes** penchées et fripées de lassitude, les roses du jardin nous offrent leur parfum pour nous retenir, un peu, près d'elles.

**Une** semonce volubile puis des soupirs accompagnent les légumes jetés en vrac dans la marmite... Quel goût aura la soupe ce soir ?

**Des** petits signes, délicatement ombrés, au coin de mes yeux dès le soir palpitent, pourquoi?

**Une** idée féerique l'habite depuis longtemps : celle d'aller dormir sous les ponts.

**Sitôt** que s'enfuit la vaporeuse idée, je bâille.

**Aussitôt** que le sommeil me touche, je me couche.

**Dans** l'espace ocellé d'étoiles, la lune pâle et mélancolique continue d'arpenter la nuit.

Cahier n° 21 -1992

UNE PLUME M'A SUFFI

(récimini)

Titre inventorié sur la pages du 3 août  
de la Liste des textes

Cahier n° 21 - illustré par l'auteur de 24 dessins à la  
plume

**téléchargement : pdf : 1,4 Mo**

Anne Stephane

Cahier n° 22

DÉRAISON

ou

DES PETITS TABLEAUX  
ACCROCHÉS SUR MES JOURS

TOME - I -

TABLE DES TITRES

NOTE DE L'AUTEUR

LA NOISETTE

IGNACE

PETIT PAYSAGE PEINT À LA VA VITE

LA BOITE À GROS SEL

DEUX PIÈCES À LOUER

LE COQUELICOT

OUI, MADAME

« À DEMAIN »

LE RIRE

LES SAUVAGEONNES

LA GRANDE MARGUERITE ET LA ROSE

SUITE DE LA TABLE DES TITRES

TABLE DES TITRES (SUITE)

LES JUPES

LE CANCAN

LA PETITE SŒUR

LE PANIER ROND

UNE ROULOTTE PEINTE EN BLEU

LE MUTAN AU PROFIL DE SOURIS

UN DIMANCHE À LA CAMPAGNE

LA COLLET-MONTÉ

UNE COTONNADE GORGÉE D'EAU

CHAT, HOMME, CERCEAU

L'INVISIBLE DEMEURE

LE POISSON ROUGE

SUITE DE LA TABLE DES TITRES

TABLE DES TITRES (SUITE)

LA FLÈCHE

LES CEUX QUI SONT MONTRÉS DU DOIGTS

LE VIN AIGRE

LES SIMPLES

ENTRE LES DENTS DE LA NUIT

LA MERINGUE

COMME UN OISEAU PRESTIGIEUX

LA KORRIGANE

UN REPAS FANTASTIQUE POUR SAMSON

PARDON JUSTINE

LES ENROULÉS-SUR-EUX-MÊMES

NOTE DE L'AUTEUR

NOISETTE va être le "sésame, ouvre-toi" de ces petits tableaux en prose. La porte ouverte, ma plume va, à son gré, semer son humeur vagabonde et sa fantaisie sur les pages de cet ouvrage.

Je vous demande, chers amis, d'être indulgents pour elle.

## LA NOISETTE

Le temps est là comme une muraille où les lèvres du souvenir embrasse l'absence.

Puis les sortilèges, décousus, s'envolent au loin, pendant qu'un voleur d'âmes humecte son râlement de morte-saison.

Et moi, dont le vœu a été déporté, je longe les noisetiers, ramasse une noisette (ce noyau dur, résolu, orgueilleux) qui refuse de se laisser briser entre deux cailloux ; mais lassée de mon acharnement la noisette cède, et m'offre son cœur en charpille...

Près des cailloux, que je viens de délaissier, une petite bestiole discrète, sans nom sur sa carapace, pleure son cheminement dévasté.

IGNACE

Le petit bois est jovialement habité, des oiseaux ruisselant de pépiements le courtisent. Des bêtes fécondes l'accaparent. En ce moment l'une d'elles, de l'espèce des courtauds, gesticule, taquine un mâle à la robe gris-perle, le bourre de coups de pattes ; et cela amuse un oiseau grognon, en visite, qui siffle défâché (il vivote en solitaire dans l'échancrure d'un vieux chêne) et sa crête écarlate rabattue sur l'œil gauche flambe par à-coups ; peut-être est-ce une manière de rire.

Et puis une pie, cette diserte provinciale (elle loge en banlieue) comme toujours sobrement vêtue, se balance au faite d'un arbre et ébranle, par mégarde, la timidité des jeunes feuilles...

À l'orée du bois, un rai de lumière pince l'œil du vieil Ignace qui néglige le clignotement lumineux et bute sur l'ombre qui va user la trace de ses pas sur le chemin. Et le vieil Ignace va tourner en rond avant de s'effondrer, rompu de fatigue, au pied du chêne refuge de l'oiseau à la crête écarlate...

PETIT PAYSAGE PEINT À LA VA VITE

Ce petit paysage est né d'un rêve, d'un rêve lointain ; je l'ai capté, puis posé sur une feuille de papier, sans lui donner le temps de se préciser davantage... Il a été d'accord, il ne voulait pas changer, il s'aimait comme ça.

Il est des paysages où le peintre rajoute un âne gris, des paons bleus, des enfants qui jouent à cache-cache... sans tenir compte des appels angoissés de Nounou qui certainement se lèvera d'un bon pour aller à leur recherche, tout en lâchant sur le banc de bois des aiguilles tricoteuses et une pelote de laine vaporeuse, qui elle, profitera du départ de Nounou pour filer sous le banc et se laisser ébouriffer par des brindilles sèches qui en plus traverseront cette vaporeuse de part en part. Et Nounou, qui reviendra essoufflée et le rouge aux joues de ses vaines recherches, se baissera en gémissant pour rattraper sa pelote de laine qui aura perdu, pour toujours, son air sage... Oui, c'est pour toutes ces raisons que le petit paysage peint à la va-vite s'accroche sur le papier tel qu'il est, avec ses arbres qui n'ont pas eu le temps de s'enraciner, seulement le temps de se poser là, tout de guingois, comme pour sermonner des fleurs fofolles dont les pétales vagabondent au moindre souffle, comme des papillons.

Et puis, il veut aussi, ce petit paysage peint à la va-vite, réserver ses allées pour les rêves légers qui les

emprunteront afin de déposer sur la cime des arbres des plumes duveteuses... Au bout de vingt et un jours les plumes, métamorphosées en oiseaux safranés, s'envoleront vers la cité lointaine pour caresser de l'aile la face impassible d'un bouddha...

## LA BOITE À GROS SEL

Une plante solitaire grelotte à l'ombre...

Au loin un tapis de bruyères rougit sous la caresse du soleil...

Ici, un petit bonhomme de bois s'est disloqué sous le rire d'un enfant moqueur. Et la lame du couteau de grand-père, qui lui avait donné vie, va se rouiller de chagrin...

En plus, il y a le fils de grand-père qui a raccourci ses cheveux, annulé son voyage au Népal, et va tranquillement épouser la femme écossaise qu'il a rencontrée dans un jardin public où elle offrait des graines aux petits oiseaux. Et elle, potelée et paisible, va accrocher les perles pâles de son regard au revers de son plaisir à lui, lui le fils de grand-père et l'héritier d'une boîte à gros sel en bois, dont le couvercle se rabat d'un coup, sans frein, ce qui affole la mouette rieuse décalquée sur ledit couvercle.

Le fils de grand-père tient à cette boîte de bois qu'il a héritée de sa grand-tante (celle dont le nom était imprononçable). Il tient moins au cadre ovale où des clous rouillés et sans tête finissent de ronger le carton soutenant l'image du cadet Roussel en haut de forme, et dont la malignité se drape de poussière, que l'Écossaise, l'éphémère chérie du fils de grand-père, chassera au plumeau...

DEUX PIÈCES À LOUER

L'humidité, suspendue au plafond de deux minables pièces donnant sur cour, avait fendu mon courage dans le sens le plus large. Le propriétaire, lui, cumulait les garanties. Cet acharné de la location se soulageait sur autrui de la verve qui coulait du dessous de sa moustache abruptement taillée. Et moi, malgré l'abondance des ennuis qui me ligotaient, je n'osais m'engager et j'opinais de la tête ne disant ni oui, ni non. Un oiseau, qui zozotait au sommet d'un arbre dans la propriété voisine, me poussa à dire « cela me convient », et le zozotement de l'oiseau à l'instant même s'accrut ; il était satisfait sans doute. Mais le sourire finaud de l'homme qui me louait ces pièces minables me tracassait.

Trois, quatre jours plus tard, les pièces étaient méconnaissables : le blanc et l'orangé dominaient; un tissé brun, jeté tel quel sur le divan, permettait au regard de se détendre. Et l'oiseau zozotant, jouant le bon augure, faisait toc toc à la fenêtre dès le lever du jour.

Maintenant une petite cage, à la porte toujours ouverte, s'est accrochée sur l'appui de la fenêtre et permet à mon zozotant d'aller et venir à sa guise. Parfois, il se perche sur la barre de bois dont la cage est munie pour me guetter avec application... Et moi, je chantonne.

Le mois d'avril aquarelle le ciel, s'amuse à gommer la tache naissante d'un nuage qui apparaît (je le vois

entre deux cheminées). Enfin, Avril le tolère et le surfile sur l'espace... Zozotant, lui, s'empresse vers l'arbre voisin, s'installe sur une branche pour méditer, me semble-t-il ; est-ce sur l'amitié que je lui porte et qu'il me rend en toc toc de plus en plus familiers sur la vitre lorsqu'il a décidé de me rendre visite, les plumes bien lissées et les pattes nettoyées à coups de bec...

## LE COQUELICOT

Que vais-je devenir, le ruisseau a débordé sur le petit chemin qui le longe ; celui-ci, devenu boueux, happe férocement mes chaussures, m'empêchant de bouger. Sous mon chapeau rouge, immobilisée comme une bouée au milieu des champs, je suis.

Intrigué par ce lumignon, un homme qui arpentait ses terres s'approche à grands pas de cette chose clouée au sol, qui est moi. Moi, dont le cœur sonne le tocsin dans sa cage thoracique. Et j'agrippe, tremblante, les mains tendues de l'homme et, dans son regard, je vois passer l'image des enlisés des autres temps... Mon émotion est à son comble. Heureusement passe, un peu plus haut et à pied sec, le petit homme amateur de l'oseille sauvage pour sa soupe du soir, cela m'évite les larmes de l'après-coup. Mais j'offre à l'homme-sauveur les pépites d'or d'un grand merci.

Puis l'enlisée imprudente regagne son logis sur ses chaussures désembourbées par l'homme aux yeux bleus qui, de son pas égal de terrien, arpentait ses terres, avant d'apercevoir ce coquelicot insolite, qui était un chapeau.

OUI, MADAME

La petite dame qui demeure au coin de la rue a amélioré son manteau de ratine en l'agrémentant d'un col de fausse-fourrure qui l'engonce un peu, mais elle est heureuse du résultat, encore plus probant lorsque la petite toque en même fourrure vient se poser sur ses cheveux permanentés. Elle soupire, que de privations pour en arriver jusque là ; ce ratissage quotidien des pièces de cinquante centimes d'abord, des pièces de un franc ensuite, qu'entre le pouce et l'index elle mettait dans un bas de laine de la mémé (pour suivre la tradition), et qu'elle cachait ensuite parmi le linge, mine de rien.

Ah ! il faut avoir le cœur solide pour ces gestes là, faits en douce, à l'insu de tous, même de ses plus grandes amies. Et puis une petite chance au loto est venue arrondir ce magot.

Enfin est arrivé ce jour béni où col, bibi, écharpe, gants, sac, se sont retrouvés ici, sur cette table de cuisine où elle en a tant rêvé, une tasse de café à la main. Mais tout est là, elle peut regarder, palper, essayer devant le miroir du couloir ; et n'oublions pas les chaussures et le parapluie aux motifs barbares pour être dans la note.

Forcément, elle angoisse un peu en songeant à la réaction de l'homme-pingre qui pèse sur sa vie en persillant de «non-non-non» la moindre requête. Pour se présenter à lui sous un air sage, elle a même jeté, de

par-dessus son épaule, l'achat d'un collier vu à l'étalage d'une petite boutique orientale et qui la tentait très fort.

– « Oui madame, très fort il me tentait » m'a dit dans un soupir, la petite dame qui habite au coin de la rue.

« À DEMAIN »

Bien malin sera celui qui viendra perturber le calme qui m'entoure... Et je rêve, tout en dessinant fleurs et oiseaux pour l'avenir d'une tapisserie, quand un personnage à l'allure, me semble-t-il, ambiguë, que je viens de voir passer devant ma fenêtre, sonne à ma porte. Je ne me dérange pas, pour lui donner le trouble avantage de détresser la chevelure de l'attente où le silence trame son filet...

Un pan de soleil s'est posé sur le toit de la maison d'en face, d'où se détache subitement, de dessous la gouttière, un nid desséché. Et le grand-père, qui s'obstine à se mettre sous son arbre fétiche pour sa sieste quotidienne, tressaille, se lève, trébuche, toussote, avant d'apercevoir l'homme qui patiemment attend... Et moi, lancée sur une idylle naissante (elle s'avance cahin-caha sur mon projet), je ne bouge pas.

Tout à coup, sous la domination d'une tornade charitable, je vais ouvrir la porte ; et me voici devant "l'Aventurier", un mien cousin, si lointain qu'une idée saugrenue m'érafle « est-ce bien lui ? ». Celui-ci semble si jeune malgré un visage tenacement cisailé. Mais bien vite son visage d'avant se reflète dans le miroir du couloir, comme une réponse... Et moi, je me dévêt de ma méfiance, dont j'ai honte terriblement. Enfin, nous refaisons connaissance et ensemble nous soulevons le rideau du temps. Alors défilent devant nous les années des billes, du cerceau, de la rapine des groseilles

auxquelles Jeanne tenait tant ; et tant d'autres choses passent devant nous, si vite, que nous n'avons pas le temps de nous y installer, ni de savoir pourquoi nous les avons laissées fuir sans y prendre garde, sans reconnaître le merveilleux à notre portée.

Et notre Jeanne, qui nous surveillait les coudes sur l'appui de la fenêtre, nous menaçait d'un doigt grondeur ; on ne savait pas de quoi. Alors on riait, riait... Puis, levant la main, on se disait : «à demain», tous les deux ensemble.

## LE RIRE

Courant avec malice, l'eau d'un jeune ruisseau gifle, en passant, les pierres de son lit, et là-haut, juste au-dessus, un nuage gris ligote un oiseau (sale besogne). Immédiatement le ciel se craquelle, et l'oiseau libéré, pépianant de gratitude, choit dans les herbes, au bord du ruisseau...

Le cœur ballant dans la coque épaisse de l'ennui, une femme longe la berge en songeant à cet ennui où s'entrecroisent des choses diverses, bonasses ; des choses qui se coudoient sans émoi, se défrisottent en passant et se frappent sans rancune ; une petite tape par-ci, une petite tape par-là, pour ne pas perdre l'usage des gestes...

Il est vrai que ce sont des petites choses qui se diluent dans le sommeil et qui chaque matin, au chant du coq, se reconstituent exactement semblables à la veille, si semblables qu'elles ont envie de rire en se regardant ; d'un rire qui éclaterait comme un coup de soleil ; d'un rire qui briserait tout sur son passage...

## LES SAUVAGEONNES

Des odeurs panachées rampent en quête d'épineux aux branches noires. Elles enjambent (politesse oblige) les pâquerettes étendues comme des torchons blancs sur les prés.

Une plante au nom barbare, dont les feuilles sont raides, larges, armoirées, se hasarde vers une belle inconnue qui éjecte, comme détaché de sa tige, un bec jaune et pointu.

La belladone, cette belle-dame aux fleurs rouge-brun qui vont par deux, ou librement seule, dont les fruits sont toxiques, et bien, je l'évite. Je suis pleutre, dirait mon voisin.

L'herbe à mille trous, aux fleurs jaune d'or pointillées de noir, est là dans les broussailles, et moi, dont la jupe fait la folle, je m'arrête pour décrocher la folle et des fleurs abîmées obtenir le pardon.

Le compagnon blanc, lui dont les fleurs ne s'ouvrent que l'après-midi, me fait un petit signe de ses fleurs pendantes alors que je me repose, assise sur une borne de pierre aux caractères effacés.

Le coquelicot, avec ses pétales rouges et son cœur noir, m'attire ; c'est une mauvaise herbe dit-on. Mais il est si joli, le coquelicot ; et il égaie si bien les champs que nous devons lui pardonner ce défaut. Les plus hardis d'entre-eux s'avancent jusqu'aux bords des routes et là, tels des diabolotins sur leurs membres velus, profitent d'un petit vent sournois qui passe à ras de terre pour nous faire signe. Mais moi, abritant mon visage derrière mon chapeau de paille, je passe... « Tricheuse », a sifflé un oiseau de passage.

Par un jour vêtu de gris, j'ai même vu une chose inouïe, j'ai vu l'alléluia en fleur. Ces fleurs punctuaient, de place en place, le vert des feuilles tréflées de leurs pétales blancs veinés de rouge.

Un vase de couleur indéfinie et à bord ébréché va recevoir, à l'instant même, un gros bouquet de ces sauvagesses qui ne cessent de me fasciner. Et sur la nappe rouge-mandchou qui cajole la table de tante Ancolie, j'irai le poser.

LA GRANDE MARGUERITE ET LA ROSE

Une grande marguerite, qui s'est installée sur le chemin pour se reposer de sa vie de jardin, m'oblige à quitter mes sauvageonnes pour me pencher sur le sort de la rose qui côtoie, par mégarde, la marguerite (car son hostilité à l'égard de la rose est légendaire).

Oui, la rose en meurt tout simplement. Elle est là, le cœur nu, et ses pétales, qui ont chuté sur le sol, se recroquevillent en signe de désespérance.

J'ai entendu dire que dans une communauté de rosiers, des roses, désignées par le concile, sont livrées aux ennemis de leur espèce ; et sévèrement sermonnées par un rosier en pied, elles se laissent dévorer, pendant que leurs sœurs, à tous les étages des autres rosiers, regardent timidement leur supplice (c'est une coutume qui a pris naissance dans les jardins de Babylone et d'Assyrie, d'après Zac'hariaz).

Quant aux jolies petites marguerites qui ourlent les chemins ou s'amuse dans les champs en se posant des devinettes à trois virgules : aime, un peu, beaucoup, (je pense que "pas du tout" a été rajouté par une fleur jalouse et vénéneuse) et bien elles me font perdre le fil de mes idées, tout simplement.

## LES JUPES

C'est une maison bâtie sur un pré en pente. Une porte et des fenêtres étroites fendent la façade, comme autant de points d'exclamation. Oui, c'est une maison qui s'étonne, s'exclame de surprise avant de nous tendre les bras, à nous, bourdonnant sur la pelouse dans nos jupes légères. Nous, pour le moment déssoudées de nos compagnons, que cette séparation vivifie. Ils font la haute taille, l'esprit bondissant, avant de se diriger vers une table qui, elle, fait le pied de grue sous un arbre ; son collier de verres scintille, clin d'œil, clin d'œil, comment résister. Et nos compagnons s'assemblent autour d'elle en butant contre les baquets d'eau comblés de bouteilles, que la table camoufle sous sa nappe. Alors, toutes caquetantes, nous nous approchons aussi ; il le faut bien. Et puis notre bavardage s'éteint et nous tapotons nos jupes friponnes, qui au loin voudraient s'envoler...

## Le CANCAN

Après la messe, sur la place de l'église, le cancan sautait d'une oreille à l'autre. Mais parfois le petit bouchon de ouate, dont certaines personnes se garnissaient les oreilles, faisait que le cancan en ressortait tout confondu et refaisait le tour de la place complètement défiguré.

À la suite de quelques autres tours d'oreilles, le cancan, qui s'était coiffé d'une autre manière, à nouveau s'imposait et son grelot tintait encore plus féroce. Alors grand-mère enjambait le cône de l'épreuve qui avait assombri le bleu du ciel et prenait, pour retourner chez elle, un petit chemin fleuri de fantaisie où elle saluait un rouge-gorge de passage, un chat mendiant, un gros chien coupable d'un faux pas (un poussin, il avait aplati).

Au détour du chemin, à son endroit le plus dénudé (mais d'où l'on apercevait la mer), un vent mialeur errait par habitude et venait s'engouffrer sous la mante de grand-mère et s'acharner sur sa coiffe dont le rôle consistait à maintenir fermement les cheveux. Dans ce cas-là, grand-mère disait «Le vent me lutine». Mais il endiablait aussi les arbustes bordant le chemin dont les branches cassées faisaient trébucher la canne de grand-mère...

Enfin elle arrivait devant sa demeure, ouvrait la porte bleue "la porte du paradis", enlevait sa mante, consolidait sa coiffe, et prenait un doigt du breuvage

païen, qui vivait caché au fin fond d'une armoire, pour se remettre de sa lutte avec le vent...

Au sujet de la coiffe de maman, papa dit qu'il aurait volontiers arraché cette coiffe pour caresser la chevelure de maman avant les épousailles. Mais grand-mère était très sévère sur ce sujet car, disait-elle, tous les péchés du monde viennent se tapir au bout des doigts qui n'ont pas été innocentés par l'eau sainte d'un bénitier...

LA PETITE SŒUR

Le ciel s'est vidé de ses nuages et l'espace dégagé a troublé, le temps d'un battement d'aile, les tourterelles qui se sont posées sur le toit. Maintenant calmées, elles contemplent, d'un œil réfléchi, la mince curiosité que la petite sœur, dans sa robe, représente.

Mademoiselle frôle le caprice ; elle varie ensuite et, les yeux fermés à demi, boit son lait matinal avec sagesse. Puis elle musarde dans une allée du jardin où le sosie de polichinelle, délaissé la veille sous un rhododendron, a l'air tout à fait désespéré.

Tout à coup, le chant du coq d'inde "songe-malice" s'éclôt, hargneux, et fuse à la rencontre d'un violon endormi depuis longtemps... Mais au même instant éclate le triomphe de la petite sœur, étalée à plat ventre sur l'allée sablée, elle hurle, les fesses inflexibles devant les menaces d'une main que réchauffe une ardeur prochaine.

Les tourterelles, que mon geste scandalise sans doute, quittent le toit, et mon ardeur maintenant ruinée s'abat, évanouie sur ma colère...

## LE PANIER ROND

Le trèfle incarnat ne dédaigne pas de camper au bord des chemins, et moi, posant mon panier, je m'arrête un peu sur la réserve, car le trèfle à la réputation d'attirer notre regard, de nous hypnotiser et de nous entraîner dans un autre monde. Bien que je sache cela, je reste sur place, rêvant...

Métamorphosée en primevère, j'assiste, effarée, (je traîne encore un reste d'humanité dans ma robe de feuilles, étalée comme un tutu de danseuse) aux rites du monde végétal, au sacrifice de la sève, à sa chute dans les racines, à sa montée où elle va s'arrêter à tous les étages au-dessus du sol pour irriguer la végétation. (Un petit peuple grouillant actionne la noria qui sert à élever la sève jusqu'au faite de l'arbre élancé, qui berce sans répit ses feuilles murmurantes... L'arbre trapu, insensible aux bourrasques, a été servi en passant...)

Une brebis bêle dans un champ voisin, et la réponse à son appel, qui s'est accrochée à la barbe d'un fil de fer, me dégage de l'envoûtement. Mais je ne suis plus tout à fait la même ; et mon panier rond, que j'avais oublié sur le bord de la route, me rejoint en roulant sur lui-même, poussé par le vent.

UNE ROULOTTE PEINTE EN BLEU

Le vieil homme, assis sous le tilleul, disait que des êtres fols d'esprit entraînent, parfois, les enfants loin de leurs pas habituels. Et les enfants, complètement perdus, errent sur des chemins serpentant à travers une campagne plus vaste et plus déserte à chacun de leurs pas...

Par chance, ils peuvent être recueillis par des bohémiens qui leur offriront une petite place dans leur roulotte (une roulotte peinte en bleu et traînée par un cheval maigre au regard caressant qui, par étapes, fait le tour du monde entre les brancards de la roulotte).

Et puis le soir, autour d'un feu de camp, les bohémiens, avec les tiges de bourdaine ramassées à pleins bras dans les forêts, feront des paniers (il y aura aussi, dans un coin, une vieille femme qui, de ses doigts noueux, tressera de la paille pour en faire des poupées). Dès le lendemain, les enfants iront proposer les paniers aux habitants d'un village nanti d'un clocher.

Mais, disait le vieil homme pour nous rassurer, il est très possible, si les planètes leur sont favorables, que ces enfants perdus franchissent de nouveau le seuil de leur maison natale (dont la porte a été peinte en noir en signe de chagrin). Et par cette porte, ouverte ce jour-là par un coup de coude du destin, les plus jeunes (et le vieil homme souriait) se précipiteront vers leurs jouets en bois, entassés dans un coin, avant d'embrasser leurs

parents, aïeuls, bisaïeuls qui, revenus de leur stupeur, pleureront de joie, ainsi que les invisibles, puisque, depuis Moïse, ils ont le don des larmes.

LE MUTAN AU PROFIL DE SOURIS

Affolée déguise son écriture, patauge n'importe où et dans n'importe quoi pour essayer d'effacer ses très vilaines habitudes qui lui posent de sérieux désagréments. Grincheux, son compagnon, lui tape sur les doigts pour la calmer, en lui disant : « Ne t'affole pas ma petite Affolée car Hautain te protège, tu le sais bien ; c'est un homme très remarqué lorsqu'il est assis dans son carrosse d'apparat que de fines cannelures soutiennent. Et les pompons dansent le menuet sur le toit de l'attelage quand celui-ci roule sur les pavés pour nous faire plaisir ; n'est-ce pas gentil de sa part ? Et n'oublie pas, trépignant sur le marche-pied doré du carrosse où il se tient, le balayeur de service, son chapeau tout gris de poussière, sa balayette aux trois couleurs, sa pelle, petite comme un jouet, et sa petite pompe, et son petit réservoir à eau qui lui permettent d'asperger les badauds. Vraiment, j'ai chaud au cœur moi, quand j'y pense...

Enfin c'est le départ d'Affolée et de Grincheux pour l'exil (depuis si longtemps, ils espéraient). Et le verre de l'amitié circule, pour la circonstance, dans la cour d'honneur de Hautain. Et puis, l'incantation majeure se lève a cappella :

» Ô puisse le plat pays leur tendre les bras de ses pâturages ourlés de pare-soleil.

» Ô puissent-ils vivre en paix sans se souvenir de la tunique à trou trou de la mendiante.

» Ô puissent-ils ne pas oublier Hautain, leur ami, décoré de la croix prestigieuse de la Toupie.

Amen, disent les badauds.

Pendant ce temps là, sous sa perruque poudrée (car ceci est un conte du pays de Nulpar), un vieux mutan, ancré sur place, est assis sur son rond de cuir, les coudes sur son bureau ; ses sourcils en demi-cercle protègent son regard, un regard qui s'embrouille de larmes avant de suggérer d'effacer les très illustres signatures (trente neuf en tout) gribouillées sur un registre et ce, en faveur d'Affolée et de Grincheux...

Maintenant, peu ou prou fatigué, le mutan se retire en lui-même. Et son soupir, mal retenu par son museau de souris, déborde et coule sur son gilet rose. Alors le mutan se décide et, d'une main tournoyante, il efface sur le miroir ce profil de souris qui lui gâche la vie. Puis, sans perdre de temps, il range les papiers concernant les exilés, les nommés Affolée et Grincheux, sur les rayons d'un refuge nimbé de poussière.

UN DIMANCHE À LA CAMPAGNE

Le char à bancs, qui se dirige vers le bourg (allons dépêchons cocotte – c'est la jument – la messe est à dix heures), est bercé par le bonheur de ses passagers, un bonheur d'être là, sobrement vêtus (du moins pour les personnes d'âge raisonnable, comme le veut la coutume), dans ces habits que mille soins ont conservés ; les noirs ont un peu verdi, mais l'œil s'y habitue...

Aujourd'hui les jeunes femmes ont sorti leur chapeau de paille, peut-être celui de l'année dernière, mais les fleurs et les rubans qui les garnissent sont fraîchement posés et, le visage transfiguré par ce renouveau, elles sourient, heureuses, ayant pris garde de bien s'asseoir pour ne pas froisser leur robe du dimanche (et les fiancés ou les maris regardent leur belle avec orgueil...).

Tranchant sur les vêtements un peu sévères des petits garçons, les petites filles se pavent dans leur robe blanche à dentelle, et un petit chapeautin fleuri, comme celui des grandes, abrite leur jolie frimousse...

Ô ! Oui, ils sont tous heureux le dimanche, et après la messe, ils sortiront lavés de leurs soucis passés et les jours qui s'avancent seront plus légers à leurs épaules ; ils l'ont bien senti dans le prêche de Monsieur le Curé, oui, Dieu est bon pour ses créatures (en secret, chacun a

pris pour soi les paroles apaisantes qui aujourd'hui descendent de la chaire).

Un vibrant drelin drelin fait lever la tête des vieilles femmes qui flageolait sous leur chapeau de paille noire. De proche en proche, les gens se lèvent. Seul un jeune garçon, perdu parmi les femmes, reste assis : il brode des escales colorées sur des pays inconnus, le regard accroché au saint qui habite une chapelle latérale ; un saint à la tête, mains, pieds de bois, dont le corps, de bois aussi sans doute, est caché par une robe du même bois, peint de la couleur d'un tissu fané...

Du côté des hommes, un seul d'entre-eux ne s'est pas levé ; confiant dans le tassement de ses soucis, il cultive l'espoir. Inutile de bourlinguer sans cesse les déplaisants motifs à chicane qui d'une voix rocailleuse s'échoueraient sur son dos bossé par le travail. L'homme et l'enfant sortiront côte à côte de l'église.

Et puis les femmes vont à la recherche des hommes qui se sont égarés dans les cafés du bourg (certains ont même raté la messe, ils étaient partis à dada sur leurs discussions). Maintenant, regroupés par famille, ils remontent dans les chars à bancs qui, au pas régulier des juments (re-va-y-cocotte), les reconduisent chez eux, où un bon repas assis sur le trépied, qui vivote ce jours-là sur la braise (cette hôtesse économe du foyer), les attend...

## LA COLLET-MONTÉ

Le chat Balance, le masque rugissant, bondit sur la terrasse où la lumière du jour dans toute sa splendeur dressée, se pavane. Surprise par ce bond, sa parure lumineuse s'estompe, décline, et Balance croque son dernier rayon...

Une sauterelle en transit, par sautilllements désordonnés, palpe la fraîcheur qui s'installe... Et joliment courbé, un grigri en peluche bleue repelote son pouvoir qu'un zélateur avait dévidé...

Tout à coup, rompant le sortilège, la Collet-Monté, notre voisine et invitée, fait comme chez elle, nous disant : «Asseyez-vous, faites comme chez vous...» Elle dit cela d'un air si mystérieux que l'on s'assoit, très intrigués... Collet, elle, reste debout, visiblement elle va parler et chacun de nous, mentalement, la pousse «Vas-y, Collet !».

Et voilà, cela sera dit en quelques mots... Oui, elle a vu, comme elle nous voit, dans un espace dénudé au centre d'une forêt, là où bat le cœur végétal (et Collet lève la main, prenant à témoin on ne sait quoi), oui, elle a vu les adoreteurs de la Vérité assis autour d'un objet pâle et transparent en forme de bulle. Dans leurs habits soutachés d'idées têtues, ils s'agitaient pour acquérir le droit à la parole vraie. Parmi eux, drapée du charme de l'évidence, la Sincérité se laissait cajoler. Mais le

Racontar, tenu en laisse par une ficelle, souffrait, et dans son œil rond une larme perlait...

Et la Collet-Monté, très émue, se tait, et malgré notre désir d'en savoir davantage, nous respectons son silence...

UNE COTONNADE GORGÉE D'EAU

Un bavard à la bouche cultivée me distille sans frein ses paroles suaves... Je me sauve.

Enfin me voici moi-même, seule une idée poids-plume m'accompagne. Et je saute, légère, par dessus des traces à peine visibles sur le chemin. Auprès d'une souche disloquée, je m'attarde, car une colonie entière de fourmis y fait d'énormes travaux : elles se mettent à plusieurs pour transporter un brin de paille, d'autres font rouler devant elles une minuscule perle de granit, et je reste là, cherchant à comprendre le but de cette activité démentielle. Alors, mon idée, me voyant partie si loin d'elle, me quitte...

Pourtant, un animal nommé chat (il en avait la moustache et les griffes) devait me conduire à la ville du prince. Une ville construite au pied d'un pic rocheux d'où l'on aperçoit, assise sur le rien, la sorcière qui grignote si drôlement le jour. La dernière miette avalée, la Nuit descend l'escalier céleste, sans bruit et le panier au bras.

Dans ce panier, sur un napperon bleu foncé, (j'allais dire bleu-nuit), elle a posé un assortiment d'étoiles, un caillou blanc (c'est la lune), plus des songes lourds pour les hommes... Seuls les petits des hommes ont le droit de sucer leur pouce pendant que la lune se penche sur les berceaux...

Voilà, c'est tout ce qui m'est resté de cette idée qui a fait un bref séjour sous mon front, le laissant à l'abandon et prêt à se noyer dans une cotonnade gorgée d'eau...

CHAT, HOMME, CERCEAU

Le chat qui s'est déguisé en fugitif s'en lèche la moustache ; mais sa liberté à l'air de se rétrécir (il n'est encore qu'un apprenti) et son miaulement s'en trouve désorienté ; dans quelle direction un miaulement a-t-il la plus grande chance de passer inaperçu, il l'ignore. Alors, d'un quatre pattes feutré, il retourne vers la grille de sa résidence habituelle, où il a gîte et couvert. Un gîte douillet pour un repos de prince. Il se nomme Prince d'ailleurs, il a été dûment tatoué pour pouvoir l'affirmer ; il tient à garder son identité. Imaginez une bête sans identité ou sans appartenance à aucune race, comme cela doit être terrible. Pour en revenir à ce qui le concerne, imaginez qu'on le confonde avec un autre chat qui serait un filou de la pire espèce (mais ça n'existe pas, il ne peut pas le croire) ; mais imaginons quand même, le temps de résoudre la situation où il se trouverait devant des hommes qui l'accuseraient d'avoir volé un saucisson sec ou une sardine sans tête. Imaginez, oui, imaginez-le devant la fureur de ces hommes, car ce sont toujours des furieux qui décident du sort des animaux (ces furieux descendent d'une planète coléreuse qui tournoie sur elle-même à vitesse inimaginable, elle éjecte alors, dans un tourbillon de feu, les petites graines qui vont donner vie à des méchants. La planète des humains qui caressent les animaux tourne plus

lentement et les petites graines ont le temps de réfléchir sur la forme que doit avoir une main caressante...).

Bon, il a assez soliloqué pour le moment, et il s'assoit pour regarder une petite plante, un liseron qui tâtonne sur son futur cheminement et insiste sur la gravité de la grille en fer forgé. Oui, le fer forgé est grave. Il peut se pencher, se tordre de langueur vers vous, rien à faire il "pense", c'est sa qualité première, et c'est ce qui lui donne son air sérieux ; c'est pourquoi il est là, en ce moment, très droit, au garde-à-vous dans le rôle d'une grille de défense contre les chapardeurs. C'est aussi pourquoi ceux-ci l'évitent et préfèrent escalader les murs, même garnis de tessons de bouteilles vertes, (pourquoi vertes ?) mais une épaisseur quelconque permet de se garantir de ces choses très blessantes (et je pense ici aux tulipes qui abandonnent leur parterre pour se réfugier dans les bras câlins des chapardeurs qui, les yeux plissés de plaisir, font avec elles le tour du parc). Oui, plutôt mourir que de se priver d'avoir contre soi ces tulipes aux petites cornes noires à qui l'on peut confier joies, peines, projets d'avenir, surtout si un coup terrible, comme celui du train postal, est dans l'air.

Mais revenons au chat assis ; il regarde, sans trop comprendre pourquoi, le liseron qui entreprend de monter à l'assaut de la grille pour le simple plaisir d'accrocher sur un pic une fragile corolle...

Et voici l'homme (que le chat tolère), il a un bâton à la main et court après un cerceau. Pour la circonstance,

il porte une culotte courte comme celle d'un cadet. C'est un homme-enfant à certaines heures et il éloigne ses soucis en jouant au cerceau.

N'est-ce pas stimulant de courir dans une allée tout en guidant d'un simple bâton cette roue magique, mais d'où l'on ne retire, en somme, qu'une bouchée de plaisir à chaque coup de bâton ?

Alors, si vous êtes gourmand, vous courez de plus en plus vite et vous tapez de plus en plus fort, jusqu'à la rébellions du cerceau qui se met à tourner sur lui-même avant de se coucher en rond sur le sol. Et l'homme-enfant le relève, le caresse sur toute sa rondeur, lui dit très bas des choses douces, avant de le reposer sur le sol et, à petits coups de bâton, plus aimants semble-t-il, le fait de nouveau avancer...

Et puis, vient l'heure des choses sérieuses, l'homme reprend son visage arrogant et, d'une voix sèche, donne des ordres qui courbent de lassitude le dos de ceux qui ne jouent pas au cerceau...

## L'INVISIBLE DEMEURE

Un vieil homme, la voix voûtée par l'âge, m'a indiqué le chemin. C'est bien ici ; la plaque émaillée de bleu et portant le numéro 100 est scellée sur un muret, près de la boîte aux lettres ; mais la maison est absente... Un homme assis sous un arbre se lève, et devant mon air étonné, m'explique la raison de la non-visibilité de sa demeure, qui existe vraiment, me dit-il, seul un sortilège m'en ravit la vue.

Un petit chien d'une espèce délicate, la robe rousse et les oreilles arrondies aux ciseaux, me regarde d'un œil à la profondeur verdâtre d'un étang sans fond. Il se repose, dit l'homme, sur le sofa du salon ; et il m'explique que là, devant moi, sur une table basse, un bouquet d'arméria maritima, à la houppette rose pâle, fait une tache douce. Mais moi, dans l'invisibilité qui m'entoure, je n'ose bouger ; alors l'homme me prend la main et me fait caresser les murs invisibles de sa demeure, construite en pierres de rêve...

LE POISSON ROUGE

En découvrant les traces rondes laissées sur les allées par les quatre pattes du ravisseur du bavoir de Bébé, Nonpareille s'était mise à les biffer avec ses pattes arrières pour stopper net toute filature du coupable, pendant que celui-ci, à l'abri sous un arbre, grignotait la dentelle de la petite chose dérobée... Il grignotait avec des coups de mâchoire polie, comme pour s'excuser de son plaisir ; car son odorat l'avait averti de la présence de Nonpareille. Tapie dans l'herbe, la chienne l'épiait, l'œil scandalisé par sa gourmandise (ce privilège de dévorer des bouts de tissus qu'il avait reçu en don à sa naissance...).

Bien des fois elle l'avait vue se régaler d'une chiffonnette rouge (le rouge l'attirait) accrochée à l'arrière d'un véhicule à l'arrêt, et celui-ci repartait tel "un danger public s'ignorant", ce qui était très grave ; car on peut s'imaginer soit des poteaux télégraphiques ou bien des tiges de fer dont le rôle consiste à armer le ciment, deux choses entre mille qu'il faut éviter à tout prix lorsqu'elles sont étendues de tout leur long sur la plate-forme d'un véhicule ; oui, imaginons-les démunies de la petite flamme rouge de la prudence ; cette petite flamme qui nous tient à distance respectueuse sur la route...

Mais ne tremblons plus, les poteaux fichés en terre nous semblent inoffensifs et les tiges de fer habillées de

ciment nous rassurent si nous passons sur un pont, ou si nous logeons dans une de ces hautes tours dont les étages se superposent jusqu'aux nuages, soutenus par ces tiges de fer qui refusent de se rompre.

Je mets de côté l'histoire du bavoir et du chiffon rouge pour aller en courant vers l'instant unique, sans pareil, l'instant où je vais me jeter dans les bras de l'Autre. C'est lui, là-bas, au bout de la rue ; il m'attend sans bouger, comme le président d'une grande nation.

Puis il ouvre grand ses bras, me retient prisonnière, et je reste là, sans me douter qu'un petit poisson rouge frétille au dos de son veston... Je l'ai vu quand il m'a quittée, puisque je suis restée là, sur la place, sans bouger...

## LA FLÈCHE

La belle, toute en souplesse et brièvement enjuponnée, foule, pétulante de joie, le chemin étroit qui la propulse vers son rendez-vous...

Puis, surprise, elle s'arrête. Là, sur le siège de la fée qui obstrue le chemin, la vieille Sagesse, toute branlante dans sa robe prude, est assise et, les mains jointes, ânonne des mots qu'on ne comprend plus; mais ils ont le pouvoir de retenir la belle et lui évite d'être transpercée par la flèche d'un amour fou, qui au pied d'un arbre l'attend.

...La flèche est partie, pulvérisant un rêve qui vers l'arbre s'avancait.

## LES CEUX QUI SONT MONTRÉS DU DOIGTS

Il a l'air très campagnard mon petit chemin avec ses herbes folles et ses plantes sauvages qui, tels des favoris frisottés, encadrent sa terre ocre (des favoris qu'il teint de couleurs différentes suivant les saisons).

Puis, brusquement, il s'arrête net. Il refuse de continuer plus loin son trajet de petit chemin, et pour bien montrer sa volonté, il plante là un bouquet d'arbres touffus. En plus, un ramassis végétal compact chausse le pied des arbres d'une manière si déterminée, qu'il est impossible à l'arbre de lever le pied.

Et moi, qui par habitude m'arrête devant une barrière, je reste là, débridant mon imagination qui, n'étant plus retenue, fait un bond par-dessus les arbres pour se trouver face à face avec les neuf plantes vénéneuses qui gentiment lui ouvrent la porte de l'autre monde. Et déjà les sœurs filandières tendent les bras. (d'après Zac'hariaz, elles seraient aveugles). Alors, bien vite, je rembobine mon imagination, qui reprend sa place habituelle.

Mais le temps a passé, et me voici en pleine campagne entre chien et loup, au moment où les arbres quittent le monde végétal pour se travestir. Ils sont là, menaçants, et moi, qui suis poltronne à l'extrême, je me cache derrière mes paupières et marche au milieu de la route, sur la pointe des pieds. Mais, par malignité, au moment où je passe, un cri hibouesque, un seul, sort

d'une masse informe et fait fuir mon moi (où est-il ?). Me voici sans identité devant des arbres qui aspirent à prendre l'apparence humaine. Et je suis à la merci des petits êtres innombrables qui profitent de ce moment d'absence pour s'installer en nous, surtout si nous n'avons pas eu le temps de crier « à moi, à moi » au moment de notre grande frayeur.

Parfois, ce monde frémissant d'envie qui nous entoure, nous investit, et nous devenons des bizarroïdes que les normaloïdes montrent du doigt...

## LE VIN AIGRE

Une sombre odeur de vaisselle s'expose au soleil dans le caniveau ; des bestioles ailées dansent au-dessus puis, en trombe, s'élèvent...

Garni de boutons rouges et armé de piquants acérés, le houx protège la paresseuse assise près de lui ; car cette paresseuse manque de courage pour briquer la niche du chien, occire et dépouiller un lapin, chercher à tâtons les œufs de poule dans le tas de foin...

Mais cette fluette friponne enfile parfois sa robe en surah à pois du dimanche, pour galoper vers la buvette du bourg, où lui sera servi une rasade d'une liqueur pulpeuse qui triomphera du vin aigre que son employeur, un ancien cocher empesé de ruse, lui impose à chaque repas...

## LES SIMPLES

Les neuf espèces de simples, que je rencontre sur mon petit chemin à la campagne, attendent, stoïques, d'être tenues au courant du sort qui leur est réservé.

Donc, ces simples, ramassées dans des endroits déterminés, seront, après quelques aventures, posées sur une balance dans un petit sachet de papier au nom de l'herboriste.

Ensuite, c'est fou : l'eau et le feu entrent en jeu, la tisanière et la tasse sont au garde-à-vous sur une table stabilisée par ses quatre pieds, à moins qu'une table roulante ne vienne offrir ses services ; il y a aussi la possibilité de poser les tasses sur un plateau voltigeant au-dessus des cinq doigts de la main d'un garçon de café, qui en aura passé commande en criant à la cantonade :

« Verveine, trois.

Menthe, deux.

Tilleul, un »

(mon petit chemin n'abrite pas ces espèces, mais qu'importe...).

Il y a aussi, sur ce petit chemin, des plantes dont le nom me charme, la luzule champêtre, la dactyle pelotonnée, la flouve odorante, l'avoine élevée. Alors, comment ne pas s'arrêter à chaque pas, pour les caresser de l'œil.

ENTRE LES DENTS DE LA NUIT

La troisième alcôve tapissée de craquelures abrite un lit écarlate débordant de dentelles. Là, mes rêveries décidées se mettent debout...

Et voici l'espiègle, la prompte, la fouguese, la sauvage, la païenne, la prête à hurler comme louve en gésine...

Alors s'entrouvrent les paupières vénérées de mon aïeule, où de petites éclosions, citronnées de curiosité, paraissent aux écoutes... Et déjà l'entrave froide se met à califourchon sur la fougue de mes rêves.

Et moi, je me love et je m'abandonne sous des fleurs savamment enroulées, des fleurs qu'on ne touche pas, des fleurs qui font dormir. (aussitôt que l'aïeule ferme les rideaux du lit ?) ...Des rideaux qui, d'une manière saugrenue, deviennent de grands oiseaux à l'œil jaune.

Je m'éloigne de l'œil pour pouvoir agraffer de merveilleux pans de soie rouge, non bleue, non ils sont violets, d'un violet sans remord, autour de ma mémoire. Et je refaçonne mes rêves tels de grands rires entre les dents de la nuit.

Puis je me glisse en tapinois vers l'anse où vient s'abreuver le monstre légendaire qui, cette nuit, m'oblige à me réfugier au plus intime d'un rocher creux. Un rocher que la mer fouille d'une langue avide...

LA MERINGUE

Sur une tapisserie légèrement avachie trônant au-dessus du grand manteau de la cheminée, trois timides demoiselles de l'ancien temps assises sur un banc, sous un arbre, au bord d'une allée, ont l'air de colporter de bouche à oreille des secrets inviolables. Et leurs mains translucides (mais aux doigts peut-être plus forts qu'un casse-noisette) arrangent, d'un geste qui semble las, les plis de leur jupe de brocatelle.

Au-dessous de la fresque, devant la cheminée, un petit garçon des temps présents tape avec son jouet-marteau sur une fragile porcelaine... Maman, voyant cela, pousse de hauts cris qui ameutent la maisonnée ; Grand-mère et Grand-père viennent en chaussant leurs lunettes, Papa de son bureau demande des explications, Grande-sœur et Grand-frère sont consternés sentant venir la fessée ; elle ne vient pas, la stupéfaction la retient. Et, hautement soulagé, le petit garçon se demande ce qu'il doit faire, car son vernis de petit garçon sage, depuis dix minutes à peine, commence à s'écailler ; vite, vite, n'importe quoi, mais il doit agir immédiatement et, profitant de l'attitude des grandes personnes penchées sur les débris de la porcelaine, il file vers la cuisine, saisit le paquet de farine (qui devait se transformer en pâte à tarte) et sème tout autour de lui, dans le salon voisin, cette chose immaculée ; sur les fauteuils, sur son ami le chien qui se laisse faire, sur les

bibelots, les livres, les coussins, sur toutes choses à sa portée de petit homme. Ouf ! c'est fait, il était temps, les géants arrivent, Maman en tête. Dans ses yeux il y a des larmes, dans sa main droite une balayette, dans sa main gauche le ramasse-miettes où s'est posée, comme une meringue, la porcelaine en débris.

COMME UN OISEAU PRESTIGIEUX

Marguerite de M. est belle, mais d'une beauté froide ayant appris très jeune à éloigner le sourire de son visage. Non, elle ne trouvait aucune excuse à ce sourire qui donnait l'air bête à ses lèvres (deux traits à l'horizontal), son regard bleu, dont elle était fière, se cachait alors sous des paupières étirées à l'extrême, et pour ne pas être en reste, les ailes de son joli nez s'aplatissaient. Ce visage allait de pair avec ce pays plat, ce pays d'exil, sans un arbre qui dans un élan interroge le ciel. Non, aucune espèce de végétation orgueilleuse ne vit dans ce pays rampant, tout est à ras de terre...

Marguerite de M. aimerait se convertir, s'élever haut vers la frivolité, libérer sa poitrine du bandeau qui l'enserme, dégager son cou de cygne du fatras de mousseline qui l'engonce et de plus escamote ses épaules magnifiques. Elle aimerait ébouriffer sa chevelure aplatie avec soin, tous les matins, par la femme de chambre trop zélée qui ne permet pas la moindre fantaisie à sa coiffure. Marguerite de M. enrage...

Marguerite de M., aujourd'hui, va à la ville pour des achats dont la platitude l'exaspère. Le petit cheval aux pattes courtes est attelé à une carriole à sa mesure, et les roues aux essieux bien graissés vont grignoter la route sans embûche. Il file, le petit cheval, sa crinière accolée à son échine, sa queue tendue par la vitesse caresse les jambes du mutan qui, à petits coups de fouet

permanents, tente de se dégager de ce chatouillement. Mais rien n'arrête le petit cheval, il trotte, il trotte, les naseaux en avant, grisé par le vent... Et moi, je perds de vue le cheval, la carriole, le cocher et Marguerite de M., rencognée, sans doute, dans un des coins de la carriole...

Le mutan au gilet violet (ils sont hiérarchisés par la couleur de leur gilet) engagé comme homme à tout faire avait, lorsqu'il était parti en mission spéciale pour Monsieur de M., profité de ce voyage pour rapporter à Marguerite de M. une revue féminine dont les pages débordaient de photographies de femmes époustouflantes, aussi bien dans leur manière de s'habiller que dans leur maintien. Et Marguerite de M. avait pleuré devant son miroir qui lui renvoyait l'image d'une roublarde tassée sur elle-même, comme si elle dissimulait on ne sait quoi. Le miroir l'aplatissait, la déformait comme à plaisir ; ces miroirs existent, elle le sait bien, car en réalité elle est grande, élancée, et marche la tête droite comme une porteuse d'eau des pays chauds. Alors, elle prend une grande résolution, dès demain, elle offrira au mutan une partie des bijoux de la comtesse de M., sa grand-mère, pour obtenir son aide. Oui, elle veut s'enfuir hors de ce pays de Nulpar où elle agonise. Elle veut être libre, être vive, être légère comme un oiseau prestigieux dans l'espace...

Elle ignore, Marguerite de M., que le mutan (il avait jeté un coup d'œil sur la revue avant de la déposer sur le plateau) rêve de quitter sa mutane trop zélée, pour se

mettre au service de ces femmes époustouflantes,  
photographiées dans des poses qui le font rêver.

## LA KORRIGANE

Puisque nous sommes du côté de chez Chann, autant faire quelques pas de plus pour aller frapper à sa porte, plus exactement faire toc toc avec le petit morceau de bois d'épave ramassé sur la grève et qui, maintenant attaché par une petite corde, orne la porte verte de l'amusante maison de Chann... Bon, est-elle là, n'est-elle pas là ; si elle est là, elle nous ouvre, sinon visage de bois dit l'un de mes frères... Elle n'est pas là, alors nous poussons nos pas vers son champ de pommes de terre, en contre-bas d'un petit chemin. Nous voyons Chann, pliée comme un accordéon, (en deux ne suffirait pas) en train d'enlever les louzoù (herbe) d'entre les rangs de pommes de terre.

Et puis, tout en jouant à cloche-pied, nous raccompagnons Chann chez elle. Chann qui, de temps en temps, s'arrête pour se déplisser. Enfin voici sa porte, sur laquelle Chann s'appuie pour lui dire des choses et pour reprendre son souffle, que nos jeunes jambes ont malmené.

Le bois d'épave en main, elle fait toc toc sur sa porte, pour avertir les "invisibles", qui parfois lui rendent visite, qu'elle n'est pas seule, que des enfants l'accompagnent ; et, rentrée chez elle, elle prend un torchon et chasse ceux qui s'attardent sur les bancs, peut-être pour faire notre connaissance, nous voir, nous, les ceux d'après eux...

Ensuite, Chann nous dit de nous asseoir ; c'est fait. Et nous voyons Chann chercher, avec ses gestes de souris célibataire, son flacon de liqueur, qu'elle cache d'elle-même pour ne pas se laisser tenter, nous dit-elle. Et nous avons droit à trois gouttes chacun de cette liqueur que nous apprécions hautement...

Nous revenons en compagnie de Chann vers le cœur du village doté d'une petite église qui domine de haut, aussi bien le goulet du port en face d'elle que le port lui-même à sa droite et une partie de la baie à sa gauche. Enfin, c'est une petite église dont le clocher tout simple semble prier pour ces hommes qui quittent, tous les jours que le Bon Dieu fait, femmes et enfants pour affronter la mer, dont les colères soudaines inquiètent les côtiers qui attendent sur les quais, surtout si la mer est mauvaise, le retour des pêcheurs...

Nous sommes ici dans un petit port où le recteur, qui est romain d'après Chann, ne prie qu'en latin, un langage inconnu aussi bien de la mer que du vent et des mouettes, et c'est pourquoi nous avons tant de péris et que leurs tombes agrémentées de galets blancs ne sont que des tombes fictives (nous-mêmes, devant une ouverture tout juste assez grande pour y encadrer un visage, nous avons assisté, à partir de la maison de Mamm qui donne sur le large, à un naufrage ; les bateaux coulaient à la barre devant l'entrée du port ; un seul a refait surface, mais il n'y avait plus qu'un marin à bord ; il s'était soudé au mat, ont dit plus tard les sauveteurs...).

Pour en revenir au recteur romain dont Chann nous a parlé tout à l'heure, je dois dire que mes frères ont été émerveillés. Le recteur avait donc traversé les Alpes, il avait vu et caressé les chiens de Saint Bernard, et peut-être serré la main du Saint lui-même. Oui, c'était fabuleux. Ils le disent à Chann, qui fait mine de ne pas comprendre leur émoi... Je dois dire que Chann est une Korrigane, celle qui connaît et ramasse les herbes au pied des menhirs encore debout, en récitant des formules magiques qui ont été transmises de mères en filles aînées, elles-mêmes marquées du signe sur une partie du corps, et que Monsieur le Recteur la chasserait de son église à coups d'eau bénite, comme il chasse les démons, si elle osait y mettre les pieds...

Heureusement que les fontaines sacrées dont elle fait le tour, les mains jointes et les pieds nus, lui sont favorables...

UN REPAS FANTASTIQUE POUR SAMSON

Ah ! que le Samson va être heureux aujourd'hui. Car moi, Azilis, sa compagne bien aimée je lui prépare un repas, un vrai, un chic. C'est une recette dont j'ai entendu parler et qui est venue me titiller les doigts ce matin-même.

Oui, cela va le changer, Samson, de sa mixture journalière, et sans chichi de ma part puisque je verse tous les ingrédients nécessaires au repas, pêle-mêle, dans la cocotte. Enfin, lorsque le tout commence à siffler, à danser, à se mélanger d'une manière indécente, je baisse la flamme et sort de la caravane...

Puis, à midi " tapant le juste " comme l'a écrit à un mot près Paul Valéry, je monte servir le repas. Voilà un auteur que j'ai connu à l'école et qui me semble compliqué car, lorsqu'il écrit "Ce toit tranquille où marchent des colombes", moi, en fermant les yeux, je vois un toit et des colombes... Et bien ce n'est pas ça du tout "Le toit tranquille" c'est la mer et les "colombes" les voiles blanches des barques. Je n'y comprends rien.

Mais revenons au repas dont j'ai suivi la recette point par point en plantant un clou dans chaque girolle ; des girolles qui ont été lavées, épongées, tout chic quoi !... Pour mon Samson je suis prête à tout, il travaille si dur (avaleur de sabres est son métier). Mais voilà-t-il pas que, pour quelques clous dans ses girolles, le Samson se retrouve à l'hôpital...

Samson, mon Samson reviens, la cocotte en fonte  
t'attend.

PARDON JUSTINE

Justine s'était levée tôt à cause de Chien-attaché qui n'en finissait pas d'aboyer, de sauter, de griffer la porte... Et puis, elle avait rendez-vous avec l'Enflammé, comme elle l'appelle.

Enfin ils sont là, face à face, lui et elle. Lui, dont le chien gambade en toute liberté ; il n'en est pas de même pour Chien-attaché qui est malade de la fugue. Une maladie terrible qui le pousse à vouloir tout quitter, sa maîtresse, sa niche peinturlurée, ses gadgets idiots, ses plats préparés par un traiteur, (chien-attaché en perd ses poils, son œil se ternit, son flair a des absences).

Mais revenons à l'Enflammé, celui qui vend ses serments contre un baiser, car il est un marchand de bonheur sans patente, un vendeur à la sauvette qui, quelques jours après la rencontre, éponge avec le buvard rose de ses lèvres les larmes de la rupture...

Ah ! il s'était mis dans de beaux draps. Les jolis draps de la Justine, aux coloris ensorceleurs ; il y vivait dans l'irréalité. Il avait même oublié son chien en nourrice depuis qu'un fauteuil de ses deux bras le retenait, qu'une musique le berçait, que les doigts magiciens de Justine lui mettaient dans la bouche des mets inattendus. Il avait parfois envie de croquer les doigts, il ne savait plus où il en était, sa volonté s'effiloçait...

Et puis un jour Chien-attaché, jaloux sans doute, l'avait mordu, lui passant sa rage de la fugue et lui, redevenu Enflammé, avait dévalé l'escalier quatre à quatre puis, après avoir récupéré son chien chez la nourrice, s'était aussitôt remis à cultiver les serments, à récolter les baisers.

Pardon Justine.

LES ENROULÉS-SUR-EUX-MÊMES

Le store craque et le silence, persuadé de sa fin prochaine, se dissout sans soubresaut.

Et Eux, assoupis sur un tapis ocre et pelé, se serrent l'un contre l'autre, se tassant sur leur avenir qui se dérobe en emportant les projets baroques qu'ils avaient dessinés jusqu'à en tarir leur plume. Des projets taillés dans l'éclatement de la pensée, les voici comme fétu de paille sous le vent furieux qui, après avoir cisailé le store de bois, est là tout contre eux, les culbute, les sépare l'un de l'autre...

« Quand le vent est au nord seul un pilote inepte met à la voile » dit-on. Mais Eux n'avaient pas levé la main pour connaître sa direction puisqu'ils étaient sur un nuage à deux pas du ciel et trop enfiévrés pour tenir compte des vents contraires. Puis, main dans la main, ils avaient fait quelques pas dans le temple de la Renommée. Mais Elle, de ses cent bouches dédaigneuses à leur égard, les avait repoussés vers l'ombre épaisse de l'indifférence...

Et Eux, qui ont été obligés de tout abandonner, les voici exilés dans ce pays de Nulpar (ce pays qui tamise la pluie, aucune goutte d'eau n'est offerte comme cadeau de bienvenue). O combien leur manque le trajet nervuré de la pluie sur les allées en pente du jardin qu'ils ont délaissé. Et puis ils aimeraient tant, de nouveau, se plier sur la cadence des rames de leur petit bateau qui filait

sur une rivière bordée d'arbres, tordus dans tous les sens à force de se pencher les uns par-dessus les autres pour se mirer dans la rivière à l'heure où celle-ci s'immobilise, perplexe, et réfléchit pour savoir de quel côté diriger son courant. (Si par hasard vous êtes là, penchés sur elle, profitez vite de cette chance et interrogez son œil vert. Il vous dévoilera votre devenir.)

Rien de tout cela n'existe au pays de Nulpar où même les enfants grandissent en demi-teinte sous le regard d'un mutan au gilet cramoisi, celui qui ne connaît ni la bonté, ni la méchanceté.

Son cœur, aux battements réguliers, est exempté d'émotions (cet état de passivité est réservé aux porteurs des gilets cramoisis).

Des interdits féroces entourent ce pays. Aucun rêve glissé sous les ailes d'un pigeon-voyageur ne trouve grâce devant les embûches dressées par des Etres implacables qui isolent les Enroulés-sur-Eux- mêmes du reste du monde...

Pourtant, un dépliant touristique vante l'existence de pâturages verdoyants ourlés de pare-soleil ; mais vous userez vos jours à courir après ce mirage, qui n'a jamais frémit devant l'œil d'un visiteur opiniâtre.

Cahier n° 22

DÉRAISON

*ou*

DES PETITS TABLEAUX EN PROSE ACCROCHÉS

SUR MES JOURS

TOME -I-

36 textes sur les 45 inventoriés sur la pages du 7 et 8 et 9  
août de la Liste des textes

Cahier n° 22 - illustré avec 45 empreintes d'encre  
coloriées de l'auteur

**téléchargement : pdf : 6,2 Mo**

Anne Stephane

Cahier n° 23

DÉRAISON

ou

DES PETITS TABLEAUX  
ACCROCHÉS SUR MES JOURS

TOME - II -

TABLE DES TITRES

LE TALISMAN

L'AMI PÉPÈRE

BAGUE VOLÉE

MON GRAND CHAPEAU DE SCÈNE

RIMMEL

LE TRIO

LA FÉE

CAUSERIE À BÂTONS ROMPUS

LA DEMEURE DÉSERTE

LE CORSAIRE

LE BEAU PARLEUR

LA NOUNOU 1900

SUITE DE LA TABLE DES TITRES

TABLE DES TITRES (SUITE)

LE VENT

C'EST... DONT JE PARLE

LA BOITE À MUSIQUE

ELLE ET LUI

ANGORA LE PULL

LE PAIN RASSIS

LE MÉTRO

LA BARQUE ABANDONNÉE

CAMÉLÉON

LA MUSE

LA BARRIQUE

IMAGE

SUITE DE LA TABLE DES TITRES

TABLE DES TITRES (SUITE)

FIRMINE ET EUTROPE

RIRE À BEC DÉPLOYÉ

UNE COUPELLE À LA MAIN

LA MURMURANTE

1934

FUMÉE

LE SOLEIL

LA CÉDILLE ET L'AUTRUCHE

LES MOTS CROISÉS

UN TRAJET ENTRE TRICOT ET HARICOT

## LE TALISMAN

Les enfants qui n'ont pas eu la chance d'avoir un lutin pour ami ne peuvent pas comprendre la joie ressentie à être là, tous les deux, mains dans les mains, yeux dans les yeux, en parfaite symbiose pour que naisse la frénésie du "casse-tout-coupe-tout-piétine-tout". Sitôt née, cette frénésie est prise à quatre mains et tant malmenée qu'à la fin elle crie au secours, à moins qu'elle ne se réfugie dans un grand silence; et c'est souvent ce silence qui va alerter les Sages qui, délaissant leurs occupations, jettent un coup d'œil par le trou de la serrure. Et l'œil papillotant d'incrédulité, ils ouvrent la porte. Et les bras se lèvent à la verticale. Et des cris plaintifs donnent le bras aux indignations. Et la panique s'empare des pieds qui ne savent pas où se poser. Je parle ici d'une situation où plusieurs lutins s'en sont donnés à cœur joie.

Je me souviens de mes frères dont l'ami préféré était un lutin à qui ils obéissaient au doigt et à l'œil, ce qui est le gage sacré d'une amitié que rien ne peut ébranler, ni le pain sec, ni l'eau plate, ni la fessée avec des mains gantées pour garantir et les fesses et les mains du résultat d'une colère, à qui les grandes personnes ne devraient pas obéir. Donc, ce lutin les avait incités à faire une entaille dans leur matelas de laine (à cette époque les ressorts n'étaient pas reconnus comme compagnons de lit). Mes frères avaient capté, en un quart de seconde, cette idée extra de semer, de la fenêtre de leur chambre,

des flocons neigeux sur le jardin ; et notre mère, levant les yeux pour un court instant de sa dentelle, eut la surprise de voir son parterre de fleurs enneigé en plein été.

Et les yeux du lutin, qui s'était caché derrière le pied du buffet, brillaient de plaisir.

## L'AMI PÉPÈRE

Pépère, qui descend en droite ligne des pêcheurs d'Islande, ne prend jamais la mer sans s'habiller, des pieds à la tête, de la couleur rituelle ; une couleur tirant sur le jaune et qui est obtenue en plongeant les vêtements, faits de toile solide, dans un bain d'huile de lin.

Bon, Pépère s'embarque, nous fait des signes de connivence, prend les rames et souque dur pour sortir du port... Sitôt au large, il lâche les rames, hisse la voile et vogue la galère, car il sait que le vent le conduira, un jour ou l'autre, en vue de l'île de Dolikono...

Il semble que seul Pépère ait le privilège de la connaître. Et nous avons eu beau le câliner, avant de le cribler de questions, il a été incapable de nous indiquer sur une carte le plus petit point qui pourrait nous guider...

Il se laisse mener, nous dit-il, puis il aborde, et lorsque son pied droit se pose sur le sable d'or de l'île (c'est vraiment de l'or que nous avons récupéré sous les semelles des bottes de Pépère ; le bijoutier du coin nous l'a confirmé), Pépère oublie tout, même nous ses jeunes amis, et il devient un autre, un empereur peut-être, comme Napoléon qu'il vénère.

Sans doute est-il plus simple de penser que Pépère s'allonge de tout son long sur le pont de son bateau et se laisse emporter par ses rêves. Pourtant, parfois nous-

mêmes, nous avons cru voir l'île au loin, tout au bout de notre regard, ou bien était-ce un nuage qui se reposait sur la ligne de l'horizon ? Et les grandes personnes entre elles ricanent, se moquent de nous, disant mirage, histoire à dormir debout, alors qu'il y a en faveur de Pépère ce qu'il nous rapporte de l'île : des coquillages, des fleurs, des petits reptiles très différents de ceux d'ici...

Mais nous qui lisons Jules Vernes, nous ne tenons plus en place, et tels des conquérants, nous brûlons de fouler le sol de cette île, puis, à l'aide d'une loupe, de partir à la recherche d'une civilisation disparue ; mais nous tremblons à la pensée du saccage que les pieds énormes de Pépère ont pu causer...

Sous peu nous allons le savoir, car nous avons obtenu de Pépère la promesse de pouvoir nous cacher, le jour de son prochain départ, dans la cale de son bateau (nous oublierons d'aller en classe ce jour- là), et si bien cachés que notre père ne pourra pas nous découvrir ; sinon nous serions ramenés dare-dare à la maison par le fond de la culotte (ainsi avait agit le père de Jules Vernes, et le petit Jules n'avait pu, par la suite, ne faire que des voyages imaginaires ; mais contre cela son père ne pouvait rien).

Quant à nous, nous sommes décidés à tenter l'aventure et à nous culotter tellement serré qu'aucune main ne pourra nous agripper.

## BAGUE VOLÉE

Sous son panache de glycine, voici le Porche à qui la rumeur publique refuse la clairvoyance. Quant à son serviteur le Réverbère, il clignote humblement, ce qui n'arrange rien, puisque, profitant de la pénombre, une gitane, en longues jupes froufrouantes, s'y dissimule...

Revenant du colombier, Circé, la suzeraine de ces lieux, pénètre sous le Porche sombre, et la gitane, qui la guette, accroche au passage la main soignée de la suzeraine afin d'y lire son destin :

« Circé aimera Ulysse » dit la gitane... Pendant ce temps, une améthyste très pure dit : « oh! oh! oh » et coule, comme une eau joviale, de l'un des doigts de Circé. Une Circé toute décontenancée et émue par la révélation. Qu'importe, le doigt, si aisément dégarni par ce tour de passe-passe, continue ses gestes innocents ; il appuie sur un bouton, et un petit soleil tout rond, tout riant, éclaire le boudoir de Circé. De Circé qui s'évanouit à cause de ce doigt nu qui déshonore sa jolie main (d'un nu à vous couper le souffle, il est vrai).

Et voici que l'Esclandre paraît ; c'est lui l'homme à tout faire de la suzeraine. Aussitôt il est aspiré, puis projeté par sa maîtresse à la poursuite de la gitane ; mais l'Esclandre s'essouffle, et la voleuse d'améthyste court puis, à coups de castagnettes, grimpe avec dextérité jusqu'au faite d'un poteau télégraphique...

Ô vous, qui avez les mains nues, priez pour la gitane !

MON GRAND CHAPEAU DE SCÈNE

Te souviens-tu de ce soir-là où je riais, je riais en te disant :

«Chiche que je ressorte mon grand chapeau de scène...» Et hop ! il se planta sur mes cheveux fous...

Et puis nous étions partis, bras dessus, bras dessous, à la recherche de l'herbe d'amour sur le terre-plein où nous avons mimé la cueillette d'un énorme bouquet (nous en avons plein les bras).

Mais tomba la pluie, et mon grand chapeau se pencha vers l'in-certitude de sa forme. Et ma robe droite et vierge (elle était neuve) à mon corps se colla, indécente... Toi, moqueur, tu me disais :

«T'es toute fraîche, toute nouvelle, ça te vas le déluge... Viens ! Viens ! On va fêter ça.».

Un peu tremblante et beaucoup mouillée, je te suivis...

Ensuite en tes yeux je recherchais, oui, je recherchais passionnément les clous-d'amours : tu sais ces petites étoiles qui s'allument dans l'œil amoureux. Mais tu venais de baisser la barrière de ton regard, là, juste devant moi. Alors ma robe, qui ne cessait de fondre sous ses grands ramages, me rendit tout à coup si légère que je fus soulevée, mon chapeau en loque à la main, au-delà de la barrière de ton regard, au-delà de toi, au-delà de tout...

## LE TRIO

Le passage tonique du pimpant trio coq-poule-poussin ( le trio était sélectionné pour faire parade au Salon) fut une révélation pour la basse-cour de Maître Pierre.

« Je me demande un peu dit le jars l'œil méchant, je me demande même beaucoup, reprit-il, quel sera le résultat de ce Salon pour ce trio crêté et B. C. B. G. sur les bords. J'élimine ma mauvaise humeur quand je pense au poussin, ce petit chou, qui a quelque ressemblance avec ma propre progéniture... Je me demande si... »

Puis le jars quitta sa pensée à grands pas ; le cou tendu à l'extrême, les ailes ouvertes, il courut après les mollets ronds de la fermière. Et l'on ne saura pas de sitôt ce que le jars pouvait bien se demander ; car son idée, fixée sur les mollets, avait repris le dessus.

Après la visite de la famille Coq-poule-poussin, les hôtes de la basse-cour de Maître Pierre se dressèrent sur leurs ergots respectifs, et, avec une fréquence têtue, mirent à mal, à coups de bec, la jolie paillote que les enfants de la ferme avaient tressée pour abriter la portion journalière de grains de blé.

Et moi, témoin de cette révolution, je dois vous révéler la suite désastreuse de ce ravage, amplifié par la visite d'un renard que le vent avait averti. Donc le renard, le museau en avant et la queue en panache, est

venu sur place y jeter un coup d'œil. Et ce visiteur rusé a signé son passage en laissant des points rouges sur le cou des cocottes. Puis il s'est sauvé en traînant par une aile la poule orgueilleuse, celle qui rabattait de son œil glacial le caquetage de ses sœurs.

La renarde et ses renardeaux s'en régalerent...

## LA FÉE

Une kyrielle de portefaix loqueteux profane, le dimanche, les marches de l'église. Et sitôt la porte ouverte pour la sortie, ils s'élancent comme un seul homme, les mains tendues et les yeux suppliants, à l'assaut des bonnes gens.

Quelques femmes ouvrent leur porte-monnaie et, d'un geste maigre, donnent un sou ou deux, tout en chassant la mouche moqueuse qui bourdonne dans leur conscience.

Les hommes, le geste plus large, fouillent avec bonhomie leur gousset, en retirent quelques piécettes et, d'un «voilà mon brave», s'acquittent avec rondeur d'un contact désagréable.

Le vicaire arrive et, méchamment, chasse les portefaix comme des chiens... Et les marches de l'église seront aspergées d'eau bénite, grâce à la superstition du sacristain.

(Le ciel, d'un coup de pinceau, s'est laqué de bleu. Maintenant, il retire le cache qui a protégé le soleil d'un coup de pinceau maladroit).

Et c'est la fête du plein midi. Les hommes, avant de faire ripaille, vont s'asseoir autour des tables du café de "Chez Marie". Et de gros rires, dont on ignore la provenance, vont soulever le cul des bouteilles, cabosser en passant les chapeaux, avant d'aller se fracasser aux quatre coins de la salle.

Les plaisanteries passent au-dessus des têtes pendant que les servantes, qui donnent un dernier coup de torchon sur les verres, se font pincer les fesses par de gros doigts impudiques.

Et les petits garçons, profitant de l'ambiance libertine, courent à toutes jambes derrière des petites filles à tresses qui, affolées, butent partout en poussant des cris stridents ; tellement stridents, que les attrape-mouches gluants, suspendus au plafond, en frémissent et de ce fait attirent le regard et sont condamnés, à l'instant même, à être décrochés (habituellement on évite de les regarder pour se préserver du dégoût) ; on ne sait pas encore à qui va être confiée cette tâche répugnante que l'on devrait tirer à la courte-paille. Mais ce souci d'équité n'a pas de sens ici où le « t'occupe pas de ça » a fini par mettre sa marque sur chacun. Et puis l'on a sous la main la plus démunie des créatures, la petite maigrichonne jugée, par tout un chacun, à être la plus apte à grimper à l'échelle ; ce petit torchon qui a été délaissé par ses parents.

La patronne du café, timidement, protège des excès cette enfant aux cheveux plats et aux yeux en forme de limande (les yeux ne semblent rien voir, le petit nez ne rien sentir, la bouche ne rien dire ; quant au menton, il refuse de s'avancer pour se défendre).

Mais le petit torchon, hors d'elle-même, s'absente souvent. Elle fait du surplace le balai à la main et à ses pieds le seau d'eau chevauché par une serpillière. En réalité, elle vogue vers l'île de Dolikono, son domaine, où

elle redevient la petite fée qui ose sortir des malles ses riches atours, des écrins ses pierres précieuses et, ainsi parée, elle va, elle va, oubliant le monde des hommes, où elle est née par mégarde...

CAUSERIE À BÂTONS ROMPUS

Le rideau venait de se lever et je voyais des mains qui poliment allaient l'une vers l'autre, et je croyais entendre des bof ! bof ! avant même que je prenne la parole.

Monter sur une estrade quand on a rien à dire est une gageure contre le bon sens qu'il est préférable d'éviter, et pourtant tel est mon cas ce soir.

Vite, vite, je dois inventer quelque chose. Peut-être commencer avec des mots qui serviront d'appât pour attirer une histoire vraisemblable. Ou, au contraire, me lancer dans un fouillis de sottises quasi inintelligibles mais qui auront le pouvoir d'étonner quelques oreilles, à partir justement d'un de ces mots que je lâche comme un appel au secours de ma langue perdue dans le dédale de mes pensées.

Donc, il suffit qu'un de ces mots, lâchés d'une manière inattendue, fasse tilt dans une oreille, pour qu'un auditeur s'en empare et l'enfile à son gré, comme on enfile des perles pour en faire un collier.

De ces perles, une seule m'appartient, et j'en fais cadeau à l'auditeur. J'ai le geste large de mes ancêtres, ce geste large qui a distribué à la ronde nos trésors de rien du tout, ce qui fait que nous, les héritiers, nous restons bouche bée devant le vide. Mais comment agir autrement.

Pour ma part, lorsque je suis démunie jusqu'au fin fond de ma poche, je vais faire un tour sur la grève à la

marée basse, et là je ramasse passionnément des petits galets, tout blancs, tout ronds, que j'offre de grand cœur à mes amis. Seul le geste compte, on le sait bien. Et puis la main vide est pour moi un supplice. Pour y pallier, j'enferme mon pouce au creux de ma main et j'ai le cœur tranquille.

L'usage du poing fermé existe depuis l'invention des chaussettes fabriquées à la machine, ces articles de bonneterie que des colporteurs allaient proposer de porte en porte. Sans donner à quiconque le temps de se retourner, ces habiles marchands demandaient de tendre le poing, le pouce à l'intérieur. Et le poing était aussitôt entouré par le pied de la chaussette et donnait la pointure exacte du pied de quiconque, qui ne pouvait résister à tant de savoir "un poing fermé égale un pied à plat". Et moi, parmi tant de trouvailles, j'admire celle-ci.

Me voici donc ce soir devant vous avec des gènes aux gestes larges accrochés à ma personne. Mais où ? J'ai beau me parcourir en tous les sens, je ne trouve rien. Je me suis trop piétinée. Le trésor caché dans un jardin agit de même. Imaginons que nous ayons dit « ça brûle » en jetant en l'air une piécette quelconque et que, juste à l'endroit qu'elle a désigné en tombant sur le sol, nous ayons sauté à pieds joints ; le trésor, surpris par cette masse chutant sur son côté le plus sensible, va s'enfoncer profond pour ne pas être à nouveau notre cible.

Et l'on se dit « cette pièce est fausse, menteuse », et l'on ne sait pas comment s'en débarrasser. Peut-on la déposer dans une main tendue à la hauteur de nos

genoux, la main d'un être humain accroupi sur le trottoir, non, nous ne pouvons pas agir ainsi. Et nous décidons d'aller glisser cette pièce, fausse et menteuse, dans un tronc placé à la gauche d'un saint, de préférence dans une petite chapelle, et loin de chez nous, à cause des voisins. Et puis l'on sait bien que ces saints de chapelles ont la possibilité de transformer le faux en vrai (par exemple si l'on est une fausse pauvre avec un bas de laine rempli de louis d'or qui tintent à chacun de nos pas ; des pas qui à la longue vont percer notre bas, et dont le saint agrandira le trou de manière, qu'au bout de dix pas, l'on devienne une vraie pauvre). Mais notre pièce, glissée dans le tronc, va permettre au saint de se payer un cierge pour éclairer la pénombre qui habituellement l'entoure.

Pour en revenir aux gestes larges dont nous sommes nantis, j'ai entendu dire qu'une mienne ascendante déshabillait ses propres enfants en faveur des miséreux qui assaillaient sa porte en pleurant de misère. En même temps, ils exhibaient la médaille suspendue à leur cou pour prouver qu'ils étaient de la paroisse, car ils n'avaient pas le droit de mendicité sur les paroisses voisines, certaines plus opulentes que celle dont je parle ici.

Je reviens à mon ascendante, classée parmi les riches du territoire du fait qu'elle possédait un machine à tisser très rudimentaire, fabriquée sur place par un époux bricoleur. Il était, lui-même, maître d'un petit champ où il cultivait le lin qui nourrissait la dite machine. Un

champ qui s'agrandissait insensiblement à la saison des labours, puisque cet homme possédait une pioche qui avait la manie de donner des coups supplémentaires dans cette terre dévorée par les genêts épineux. Le tout réuni permettait à cette femme d'habiller sa ribambelle d'enfants de ces sarraus de lin qui mettaient leur peau à vif.

Et puis les sarraus, assouplis par la peau des enfants et l'eau de la fontaine, étaient de nouveau distribués aux mendiants par la mère qui avaient en réserve des sarraus neufs pour ses propres enfants.

Et c'est à cause de ce lin que nous, les descendants, nous avons une peau rugueuse qui s'écaille comme des sardines à l'essuyage.

Je dois parler aussi des bonbons. Même un bébé, dans nos familles, dit «bonbon» avant «papa, maman» ; c'est dire combien nous restons marqués par l'apparition du sucre candi dans notre clan. Ce sucre fut ramené, comme un trésor, par l'un de ceux de chez nous qui étaient partis au loin à la recherche de l'insolite. Avant de partir, ils avaient évité de poser, même un seul pied, sur le seuil de leur maison natale, sinon la pierre du seuil les aurait retenus, les empêchant de partir, car le granit est la pierre la plus sage ; celle qui reste en place ; celle qui s'enfonce lentement dans la terre qui l'accueille au commencement des temps.

Et puis, il y avait aussi la mer qui disait «Viens! Viens!» en agitant bien haut son étendard, blanc d'écume. Mais certains de ceux qui voulaient partir ne

l'écoutaient pas et lui tournaient le dos avec des larmes dans les yeux, car ils voulaient de leurs pieds fouler la terre, connaître les forêts, les lacs, les montagnes, traverser des déserts de sable pour enfin rencontrer les hommes des races fabuleuses, tels ces vagabonds de la mer qui venaient dans ce coin perdu remplir leurs outres d'eau douce...

Et eux, ceux de chez nous qui depuis longtemps nourrissaient le désir de partir, un désir refoulé de jour en jour à cause d'un sortilège qui les obligeait à poser, au moins une fois par jour, leurs pieds sur le seuil de granit malgré leur vigilance et bien qu'ils aient répété plus de mille fois le contre-sortilège ; eux qui, pendant des années, avaient attendu le moment qui les délivrerait du charme de la pierre... Ceux là, un jour enfin, avaient réussi à sauter le pas de la porte sans même l'effleurer. Ils étaient libres. Ils devaient partir à l'instant même, sans se retourner pour regarder en arrière, sans embrasser la mère. Non, non, ils partaient avec un baluchon et une trique pour se défendre des malandrins.

Et les années passaient, et la mère tous les soirs regardait au-delà du mur qui la séparait de la route. Mais c'est sur le seuil qu'elle le vit, son petit. Il était là, les deux pieds bien à plat sur le seuil de la porte pour communiquer avec la pierre et savoir si elle lui avait pardonné son absence. Alors, la pierre qui s'était enfoncée un peu plus dans le sol au cours des années, se balança doucement de gauche à droite, c'était sa réponse ; et l'homme se décida à faire un pas de plus, à

entrer dans la maison, et la mère le suivit en disant : « il est là ». Et lui, le cœur dégagé d'un poids qui le comprimait, retira de son baluchon les objets insolites qu'il avait glanés en route, dont cette pierre fabuleuse, sans défaut, ce morceau de sucre qui fut aussitôt entouré de convoitises. Alors, l'Ancien donna l'ordre de suspendre le "candi", entouré d'une feuille sèche, à la solive centrale en compagnie de l'oignon, de l'ail, des poissons secs qui attachés par les ouïes avec une ficelle se balançaient au-dessus des têtes.

Les enfants, qui venaient au monde à cette époque, étaient-ils les bien-venus, je l'ignore. Je parle d'ici d'une famille où les enfants étaient acceptés comme la pluie et le beau temps.

Mais les petits bonhommes, les petites bonnes-femmes venaient encombrer la place restreinte dès leurs premiers pas. Aussi, avait-on coutume de les suspendre au bout d'un solide cordage à l'une des solives. Deux ouvertures, ménagées dans le bas du sac qui les maintenait, permettaient aux petites jambes de gigoter à loisir. Et les enfants se trouvaient aussi bien à la hauteur des claques que des bisous. Heureusement pour les bisous. Imaginons un instant un monde sans bisous, comme ce serait triste. Pour ma part, je trouve que l'humanité a fait un grand pas le jour de la naissance du bisou. Mais cela a eu lieu il y a si longtemps que l'on ne s'en souvient plus.

À l'heure actuelle, il y a des humoristes qui font des milliers de kilomètres pour offrir un bisou, puis reviennent chez eux le corps couvert de bisous sur lesquels ils ne paient pas de taxes.

RIMMEL

Les jambes prises au piège de la jupette se libèrent dans le fauteuil. Justine est chez le coiffeur. Un coiffeur dont les ciseaux négligent subitement les conseils de prudence qui les régissent et coupent, négligemment, la simplicité adorable des boucles brunes qui ornaient si joliment la nuque de Justine...

Horreur, la voici nue, et ce déshabillé s'éboule sur ses rêves qui, en même temps que les boucles, tombent sur le sol mosaïqué du salon.

L'agitation ruisselle autour de Justine. L'homme de l'art s'empresse, s'inquiète, tournoie sur lui-même jusqu'à en être dédoublé (tel le Zélateur que les gamineries d'une novice rendraient fou).

Près de l'homme dédoublé, une coquette carminée et balbutiante se laisse emporter, toute frémissante d'exultation, dans le sillage de la catastrophe...

Mais le visage de Justine est incisé par une coulée de larmes enrobées de rimmel.

LA DEMEURE DÉSERTE

Je tresse les pouvoirs de l'aurore avant de m'encorder au pied du jour.

Maintenant, je courbe trois fois le front, et le rite du retour vers ma maison natale s'éveille sous mes paupières (une demeure dont le toit a dû s'affaisser sous l'attente).

J'avance, silencieuse, en traînant derrière moi, tels des animaux captifs, mes années d'abandon. Mais ma main souvenante caresse de loin la barrière déglinguée et salue d'un geste les grands fusains qui montent la garde le long de l'allée conduisant à ma demeure. Des grands fusains qui écoutent le bavardage des herbes folles tapies à leur pied, d'où s'élançe le liseron qui vivement les enlace... Et je n'oublie pas l'arbre frémissant qui jaillit du milieu du jardin comme un cri vers l'espace (il fut un jeune brin qui s'imposa, un jour de pluie, à mon regard). Et puis-je ne pas entendre encore, par-delà mes souvenirs, le pépiement acide des oiseaux qui se cherchaient querelle avant de s'ébrouer et de se calmer...

Pendant mon absence, un petit dieu a veillé, sans contrainte, sur l'immobilité des choses qui maintenant m'entourent. Et moi, je musarde d'une pièce à l'autre, je refais connaissance avec le temps passé et je déränge, par mégarde, une créature ailée qui s'enfuit en rase-mottes par la porte ouverte. Et me voici gravissant les

marches taillées dans la falaise qui, successivement, se laissent vaincre par mes pieds nus...

Là-haut, poussée par la rigueur du vent, je franchis à pieds joints une source en exode qui déboule, je crois, de l'envers d'un nuage. Mais voilà que, décrivant une parabole, l'avarice du lointain s'adoucit ; quant au soleil, il ruisselle sur les pierres hautes, figées face à la mer. Un oiseau chante et m'accompagne le long d'un petit chemin ouaté d'ombre. Un petit chemin qui descend vers le port où se balancent quelques barques paresseuses et où les mouettes, d'un coup de bec sans pitié, perforent la surface des flots...

LE CORSAIRE

J'ai tourné comme une toupie avec mon moi à bout de bras.

Je voulais, absolument, qu'il accroche quelque chose, comme ces enfants qui, sur un manège, font des prouesses d'équilibriste pour une babiole en peau de lapin.

Enfin, malgré la rotation, le moi a réussi à décrocher l'objet...

Surprise, c'était un point d'interrogation. Perplexe, je l'ai tourné dans tous les sens, mais têtu, il se remettait dans sa position initiale.

Alors j'ai imaginé de le coucher sur un papier. L'encre et le pinceau m'ont aidée, toute seule je ne pouvais pas. Et voilà comment sont nées ces énigmes qui ont bouleversé ma vie, parce que je voulais savoir pourquoi le point d'interrogation m'avait choisie. Était-ce pour me chouchouter ou bien se faire chouchouter. Je n'ai pas eu de réponse. Je l'ai donc abreuvé d'encre et caressé du pinceau. J'ai tout essayé pour lui plaire, mais il ne m'a pas dévoilé son secret. Il est là, noir, digne, inflexible devant moi.

Pour lui plaire encore plus, j'ai accumulé ses énigmes par centaines. Mes murs les exhibent, mes placards les contiennent, ma moquette les reçoit... Mais lui, ce géniteur implacable, ne me lâche pas pour autant. Tel un

corsaire, il se tient devant moi, sur un pied, sans trébucher, (c'est moi qui trébuche).

Il a pris possession de ma personne à un point tel que je suis devenue quasi-invisible. Seuls les enfants me voient et disent tout bas à leurs parents – c'est la dame. Mais eux font chut !, agrippent leurs enfants et passent près de moi comme des météores...

LE BEAU PARLEUR

Par le plus grand des hasards (mais est-ce vrai), me voici assis près de Rosalinde sur un banc public. Jusqu'aujourd'hui, jamais, au grand jamais, je n'aurais voulu lui parler.

Mais ce soir, poussé par ma vanité pyramidale, j'ai décidé de le faire. Et bien parlons... Mais, en quelques secondes, ma vanité s'est aplatie et je chuchote idiotement : «En l'honneur de la lune, faisons la causerie, Rosalinde...».

Rosalinde reste là, sans me répondre, et moi, j'en reste assis tout simplement (quand on a de l'invention peut-être que l'on se trompe, après tout). Pour reprendre pied, je tâte de la semelle mes jours de "gloire-cocorico" qui me suivent pas à pas et je redresse mon béret posé de travers sur ma tête.

Et puis la lune se lève et vient déverser sur ma faconde basanée (vous savez combien je fonce) une certaine ironie, mot à mot on l'entend, mais moi, d'une roulade bien nouée, je stoppe net son bavardage. Peu m'importe le planétaire, je n'ai pas le temps de chercher si haut, je dois parler, parler, parler...

Alors, s'approche d'un pas nonchalant, le nouveau jardinier (celui dont on ne sait même pas le nom) et me voici muet comme une carpe-gaufrette, à bout portant outragé. Oui, ma chatte, ma Rosalinde (déjà je la croyais mienne), en avant toute et semant ses ronrons, vers le jardinier, s'avance...

## LA NOUNOU 1900

Nous voici en route vers un petit village de Haute Provence où nous sommes invités, Eutrope et moi, pour quelques jours, chez des amis, afin de parler de choses et d'autres.

J'aimerais leur parler du rituel de la table dans ce coin de Cornouaille bretonne où nous habitons, un rituel vieux de deux siècles.

Mine de rien, Eutrope me met en garde contre mon imagination que j'ai, dit-il, fertile, et qui me ferait peut-être dépasser ce que je dois dire. Mais quoi, il faut bien se fier à quelqu'un, et j'ai un peu l'habitude de moi-même et de me comprendre. Parfois je me suis laissée tenter par un discours étranger à ma pensée, mais c'était un feu de Bengale qui, après quelques étincelles multicolores, s'est dissipé sans rien dire.

Devons-nous laisser le feu dormir sous la cendre et perdre des années à grelotter au lieu d'agir. Et justement, il serait bon de temps en temps de ranimer cette étincelle qui peut nous inciter à faire de grandes choses. Eutrope n'est pas de cet avis, pour lui, seuls les projets bien mûris ont des chances d'aboutir. Je veux bien être de son avis et nous signons un traité de paix.

Je pourrais commencer par dire «Il était une fois une table», puisque je dois parler de la table et des écuelles à qui elle a donné naissance par la suite. Donc, dans cette table de bois très épais, (mastoc diraient certains),

furent taillés sur chacun des côtés, et à intervalles réguliers, des creux en forme d'écuelle dans lesquels était versée la nourriture que les femmes avaient préparée. Un ustensile de bois et les doigts servaient de moyens de transport vers la bouche. D'abord étaient servis les hommes, ensuite le reste de la maisonnée y avait sa place. Et puis la table était débarrassée des reliefs du repas et des pichets d'eau dans lesquels chacun avait bu tour à tour. Enfin, elle était lavée, et les petits bouchons de bois, qui obstruaient le fond des écuelles, étaient priés de se retirer pour que l'eau de lavage puisse s'écouler sur le sol de terre battue. Mais devant cette situation précaire, un Ancien méditait, et il eu l'idée un jour de couper en tranches, de la hauteur d'une écuelle, le fût d'un arbre et de le creuser (mais il avait d'abord demandé à l'arbre de lui pardonner le mal qu'il lui ferait, c'était la tradition). Et l'écuelle fut honorée, chacun y grava sa marque. Et les anciens, les femmes, les enfants pouvaient venir, sans déchoir, sous le grand manteau de la cheminée, l'écuelle à la main, manger leur soupe.

Voilà pourquoi, la table devint la propriété des hommes et que c'était un honneur pour un jeune garçon d'y être admis.

Bon, j'espère que l'Eutrope a été satisfait, (que mon imagination n'a pas fait des siennes) puisque que j'ai essayé d'expliquer le mieux possible ce que j'avais entendu dire par les Anciens, qui parlaient une autre langue que celle qui leur a été imposée, une langue qui

les a déroutés, dont ils disaient difficilement quelques mots «Madame Partie», «Mets ton casquette». Et puis ils ont cessé de dire...

Mais moi, qui aime raconter des histoires à dormir debout (d'après Eutrope), j'eus aimé parler de Zac'hariaz qui avait vécu mille vies et dans lesquelles il m'entraîne encore. Combien j'aimerais que l'Eutrope nous accompagne. Mais non, l'Eutrope du Pic Hardi est un homme étriqué ; je l'aime comme ça...

Je suis sûre que le recteur de la paroisse est plus souple que mon Eutrope, ça, je l'ai lu dans son œil, au recteur, un jour que je l'avais croisé, par hasard, sur un petit chemin de campagne où il lisait son bréviaire et que, levant les yeux, il m'avait dit gentiment

« Bonjour Firmine... ». Oui, je crois que je pourrais lui parler de Zac'hariaz sans qu'il s'en offusque. Ce n'est pas comme mon Eutrope qui me dirait «T'es pas dans ton assiette Firmine, va te coucher...».

J'y vais, j'y vais, pour me plonger dans les métamorphoses où Zac'hariaz affirmait m'avoir côtoyée... Où, d'après lui, j'avais été brise, clapotis, coquillage, j'avais aussi habité une bulle multicolore qu'un oiseau poussait du bec. Cette période où j'habitais la bulle me plaît, j'étais là comme dans un landau, et l'oiseau qui poussait la bulle je l'imagine avec un tablier blanc, comme une Nounou 1900.

LE VENT

Le vent râpe la dune dans un mouvement circulaire. Il lutte contre la déloyale fluidité de celle-ci ; nulle cible ne traîne, aucun chardon ne sursaute sur son passage. Seul triomphe, à la limite de la dune, le petit clocher pointu d'une chapelle délaissée que le vent, aujourd'hui, va contourner.

À ras d'un chemin de terre le vent rampe, me rencontre, me chiffonne comme un objet inutile. Soudain furieux, il me colle contre une barrière, m'ébouriffe les cheveux, soulève ma jupe que je tente de rabattre. Enfin il claque la barrière en râlant et s'en va...

Le chemin est maintenant tapissé de brindilles, de feuilles déchiquetées, dessous lesquels des petits cailloux se cachent...

Un oiseau mutin vient perturber le silence qui s'est abattu, comme une chape, sur le chemin après la fuite du vent. L'oiseau semble murmurer, il n'ose pas encore chanter à plein gosier – il demande une minute pour récupérer sa voix – ça y est, il chante et réveille le sauve-qui-peut des insectes déroutés.

Et moi, en me détachant de la barrière, je romps le ramage du petit mutin aux plumes jaunâtres qui, d'un coup d'aile, me quitte...

C'EST... DONT JE PARLE

Un ruban de velours et une guipure noire de Venise mettent à l'abri de l'œil narquois du quidam la peau fanée de la douairière. Cette modestie orne sa robe au décolleté provocant, une robe du siècle dernier, héritée de sa mère.

Autour du cou de ladite douairière, un pendentif, fervent de breloques, se grise de la fréquence du mouvement de l'éventail, plein de courtoisie pour la main qui le meut. Une main dont les bagues cliquettent autour des doigts maigres...

Un chapeau aux grandes ailes, telle une frégate orgueilleuse, fend l'océan des jours, et tient, grâce à une imposture, au-dessus du chignon exigü de la douairière et la coiffe superbement, pendant qu'une giboulée de gaieté traverse son regard et qu'une frange de cheveux frisottés orne, avec drôlerie, son front d'aristocrate florissant de rides...

(c'est de la puissante Hortensia dont je parle)

...

Vêtue d'une robe prune et coiffée d'un chapeau de paille garni à ras bord de fruits exotiques, une Nana rieuse et sans bagage descend de l'autocar. Un beau ténébreux costumé de bleu l'escorte ainsi qu'un mini-bagage que le ténébreux tient d'une main, de l'autre il

tient le bras de la rieuse. Ils sont ici en rodage avec l'air de flâner sur des guet-apens encore sous couveuse. Puis ils enjambent, en se donnant la main, les gaffes qui pourraient leur nuire...

(c'est d'un couple venu du pays de Nulpar dont je parle)

...

Distraitement le chien bondit, s'étale à quatre pattes sur le sol ravagé par la pluie. Aussitôt un pif paf, cet insecte sauteur aux antennes pliantes, s'accroche à sa toison et sans tarder s'y crée une demeure fabuleuse à l'abri des jaloux (ces pif paf ignorants qui sautillent sans arrêt sur les marais bourbeux). D'un coup de patte, pif paf fut délogé...

(c'est d'un chien bâtard, frisé comme un mouton, dont je parle).

## LA BOITE À MUSIQUE

Nous sommes chez Agathe qui, dans son étroite cuisine, nous prépare un dîner de poupée. Pour meubler le silence, (Justine et moi préférons le sourire au médire) je donne quelques tours de clé à la boîte à musique... Misère, un grognement sort de la boîte avec une telle force qu'elle en tremble. Elle est habitée, c'est certain, déjà le vernis craquelle. La bête sabote son repaire, et la querelle de la bête et de la boîte nous fruste d'un moment de paix. La bruyance a supplanté l'accalmie. Puis brusquement la bête titube, grommelle, se tait... Aussitôt, la lumière, habituellement tamisée par le plafonnier, pétille, et je découvre que le canapé est occupé à plein par Justine-la-mince ; elle possède la plaisante capacité d'occuper l'espace en s'étirant à l'extrême...

Allons voir plus loin. Une potiche orientale, posée sur je ne sais quoi qui la rehausse, m'invite à m'accroupir sur un pouf, à genoux devant elle...

Sur une table basse, s'est posé notre bouquet de Pois lupin ; il nous a précédé pour franchir le seuil de chez Agathe, puisque mon amie Justine a la manie de porter le moindre paquet sur le devant de sa personne. Voici, de nouveau, notre bouquet en inédite position (ses lupins sont couchés), il attend le moment d'être relevé et abreuvé... Vite, vite, un vase, de l'eau pour redresser la tête des lupins penchés vers la syncope.

Enfin je regagne le pouf, que m'a choisi la potiche.

ELLE ET LUI

Lui, c'est un bougon à bretelles qui a le culte du rhum et qui blâme sa femme (mais c'est pour rire) qui, elle, a le culte du café.

Ce sont des assoiffés sympathiques, des rêveurs d'exotisme amoureux de ces plantes qui poussent dans d'autres sols, sous d'autres climats. O combien ils voyagent en imagination, tous les deux. Lui, coupe les cannes à sucre. Elle, sous un grand chapeau, inspecte les caféiers.

Si par hasard, nous jetons un coup d'œil indiscret à travers la fente aménagée dans leur porte (c'était fait pour leur donner l'illusion de quelque chose, mais ils ne savent plus quoi), oui nous les voyons, ils sont là tous les deux assis face à face de chaque côté de la table, mais en même temps ils sont là-bas... Ils participent à l'ambiance, aux couleurs qui chantent sur les peaux brunes et luisantes, aux mélopées qui s'élèvent dans la pénombre...

Et nous, ceux d'ici qu'un vent aigret rudoie, nous, en route pour aller acheter une barrette que la chevelure indisciplinée d'une poupée réclame (la petite fille pleure), nous ne pouvons pas comprendre ce bonheur-là, ce bonheur lointain qui les comble...

Regardons encore par la fente, nous les voyons maintenant debout car ils encochent avec un canif, sur une planchette de bois, les heures de travail dont ils

reviennent fourbus en se frottant les reins. Puis, ils prennent un crayon pour faire le compte de l'argent qu'ils ont gagné. Ils font mine forcément, mais cela leur permet de voyager...

ANGORA LE PULL

Sur le tableau des jours, elle va effacer sa bonté idiote qu'elle dépense à tort pour les autres, du moins pour ceux qui n'en valent pas la peine, tels ces faux-frères adroitement pliés en deux, pour semer sur sa route leurs balayures...

Mais hier, sous le coup de baguette de la fée Carabosse, un foudroyant marasme s'est abattu sur elle. Elle était là, bébé dans un couffin et elle pendulait entre papa-maman, la gracieuse maman, le papa radieux.

Et puis, le buis s'était mis en boule tout au long des allées du parc. Et puis, la plaque émaillée portant le numéro seize s'était mise

à se balancer, arrogante, sur le revers de la veste du gardien. Alors elle avait fait assaut de bravoure en se soulevant à demi dans son couffin pour agripper le pantalon du Seize. Mais lui, d'un coup de main, somme toute amicale, avait retouché le pli de son pantalon.

Elle n'était pas à la hauteur de ses actes, c'était net. Et tout cela à cause du marasme d'hier. Ce qui fait qu'elle s'adresse aujourd'hui d'amers reproches – Quoi ! se mettre dans un couffin pour se faire penduler par papa-maman alors qu'elle a dépassé largement la peinture de ses petits chaussons à pompons... Non, non, circulons, circulons. En ce moment même elle va s'offrir un friand qui risque de s'émietter sur Angora le pull et de lui graisser les doigts à travers la soie du papier. Mais

tant pis, car c'est la vie qui nous suggère ces caprices pour nous aider à tenir le coup...

Sans compassion, le bâton blanc d'un agent l'aligne sur le passage, circulez, circulez ; où va-t-on ? C'est l'heure de pointe, et elle se fait repérer par un quidam qui lui propose d'aller boire un pot.

Peuh !... commun pour elle, l'ensorceleuse cultivée qui trépigne sur place (feu rouge) ; et ce bellâtre qui pendant un instant encore va se repaître de son Angora moulant, ses seins en sont perturbés, elle essaie de les calmer. Dans une demi-heure cela ira mieux, elle le sait bien. Mais en attendant que va-t-elle devenir ? Peut-elle se mettre à l'abri sous un porche quelconque (ce serait tenter le diable) comme avant, quand elle avait faim et qu'elle se cachait pour vomir l'eau salée qui montait du plus profond d'elle-même et mouillait les pavés du porche comme un pipi d'enfant. Plus tard elle avait réussi à mâter sa faim avec un carambar, c'était dans ses moyens, et elle se cramponnait à lui, c'était son ami. Cet ami se mettait en quatre en s'étirant entre ses dents et ses doigts, pour devenir si mince qu'elle pouvait le rompre sans effort. Par contre, un jour qu'elle se trouvait devant un patron qui refusait de la déclarer à la S S, le carambar lui avait soudé les dents avec une telle force, que les vilains mots qui voulaient franchir ses lèvres pour protester s'étaient cassés contre celles-ci. Pourtant si l'on ne fait pas partie de la S S, ce grand réservoir charitable, l'on devient un S D F à qui l'on va refuser toutes les initiales qui existent H L M, E G D F, ETC...

Fuyons, fuyons... Le quidam s'essouffle, l'Angora se calme et elle se dit : Tiens-toi bien, sois sage !

## LE PAIN RASSIS

Le petit vaurien, comme une abeille touche-à-tout aux gestes adroits, grimpe le long d'un mur pour cueillir des gueules-de-loup.

Ils ornent le faite du vieux mur clôturant le jardin de la centenaire qui s'approche, appuyée sur sa canne et la tête branlante d'indignation, pour le gronder.

Aminte, la lingère, une cigale sautillante, attend le laitier une casserole à la main et glousse de satisfaction de voir le petit Clément, le fils de Clémentine, toujours aussi assidu dans ses bêtises.

Le père de Clément et mari de Clémentine a été autrefois un amoureux crépitant comme du vif-argent autour d'Aminte. En ce temps, il portait un canotier comme quelqu'un d'accompli et disait à Aminte ce qu'elle pensait être des bêtises, tout en lui payant un verre de limonade dans la buvette du bas de la rue.

Une buvette dont les vitres se recouvraient de buée lorsque l'on demandait l'addition, et la voix demanderesse faisait aussi vibrer le carillon, qui sottement tintait. Alors d'un bon, certains se levaient, prenaient leur besace et résolument ouvraient la porte pour sortir, ou ils faisaient semblant car ils revenaient s'asseoir pour réanimer le flonflon de la chicane qui entretenait l'ambiance. Avant de reprendre leur place, ils dégrafaient avec bonhomie leur ceinturon et prenaient l'air béat et généreux de patapoufs aux bavardages

océaniques. Ce bavardage qui dès le berceau les avaient cajolés, bon an mal an, ils le broutaient encore en même temps que le camaïeu gris-bleu des jours, tout en trempant des croûtes de pain rassis dans leur verre de vin...

## LE MÉTRO

Je suis à Paris et ma tête tournicote. Pêle-mêle, comme d'habitude, voici le ramassis d'impressions que j'ai cueilli sur l'un des quais du métro aux heures de pointe :

•

Des agents qui malgré leur képi sont abasourdis par le bruit

•

L'étendue inouïe des êtres humains qui comme des pieux attendent

•

Des femmes faisant la moue comme les fleurs fanées du camélia

•

La superbe drôlerie des savates quittant les pieds pauvres aux odeurs fanfaronnes

•

Les Résolues, en collant soyeux et sac en bandoulière, qui guignent du coin de l'œil les beaux garçons

•

La stimulante envie d'un quidam rêvant de ne faire qu'une bouchée d'un visage que le faisceau de son regard balaie

•

L'attention demandée au coin du couloir, où l'on tourne comme une toupie avant de se dire, c'est par-là

•

La timbale intacte d'un solliciteur, accroupi dans un des couloirs du métro, qui nous arrête

•

L'escalier roulant qui nous projette vers la sortie où la fraîcheur nous saisit à bras le corps et nous oblige à regarder la boutique Nénuphar, celle qui vend du soyeux à prix d'or.

LA BARQUE ABANDONNÉE

Il lui manque la vue sur la lagune (une image). Il lui manque aussi la besogne devant laquelle, têtue, il se plantait sans façon.

Ah ! qu'il aimerait quitter cette cache où l'eau clapote sans arrêt autour de la barque qui lui sert d'abri. Âcrement, il mesure son espace...

Oui, la statue d'argile de son idéal s'est brisée. Et plus un seul lumignon n'éclaire le carrefour. Cette imposture, cette chute pitoyable... Comme elles sont loin ces pierreries ardentes de l'aurore qu'il entrevoyait... Plus rien, rien, sinon cette durée de l'attention, sans même un cahot de paupière sur l'œil. Et les roseaux, sans cesse frémissant, qui lui brassent les nerfs...

Et puis, bravement il s'efforce d'additionner sa chance, il en rajoute des rayons. Après un moment d'hésitation, il contourne cet ensoleillement et se décide, il retourne chez lui. Il sait bien qu'on l'attend là-bas, le braconnier l'a averti (et l'Inconnue qui le soutient va trembler). Il ne se fait aucune illusion, il ne sera pas caressé, loin de là, et la vue sur la lagune lui sera retirée, à tout jamais...

...Il détache sa barque, l'abandonne près du pont, il y va...

## CAMÉLÉON

Dans l'impasse conduisant à la prison, une brusque ondée a manigancé la perdition d'une colonie de fourmis qui, avec persévérance, se dégage un passage... Patatras ! l'eau entraîne tout. Manigance et persévérance sont emportées côte à côte dans le caniveau, et bien des fourmis les escortent à corps perdu...

A l'inverse de ce drame, une bouffée de bonne humeur cascade dans le caniveau tout en faisant des moulinets pour contourner les obstacles...

A l'intérieur de la prison, un mécène à barbe rousse rend visite à un captif au piquet dans une cellule. Donc, ce mécène (un zèbre dans sa casaque de soie à rayures) offre au captif, à la face lunaire, d'effacer les balivernes dont ce dernier s'est rendu coupable en fracassant les canisses clôturant une partie du jardin d'agrément du mécène.

Oui, le pierrot lunaire voulait absolument capturer le lièvre caméléon-original-casanier qui s'était construit une petite cabine souterraine entre les pieds de deux rosiers. Le lièvre aimait les roses que sa carrure impétueuse impressionnait, et elles déversaient, au-dessus de son gîte, les perles de rosée posées sur leurs pétales comme à plaisir. Mais c'était le postérieur du lièvre qui en bénéficiait, car il avait la manie de prendre la température ambiante avec sa queue plate et d'elle

provenait la quiétude, mais plus souvent l'inquiétude habitant depuis toujours la race des lévriotes...

Enfin l'ortie, avec ses feuilles brûlantes de jalousie, avait imposé sa présence aux roses et au lièvre (elle avait profité du saccage des canisses pour franchir, fièrement, le pas qui la séparait des roses). L'ortie n'aimait pas le lièvre qui ne savait pas vivre, car il semait partout ses ploc, ploc, qu'il sortait gaiement du dessous de sa queue plate. L'ortie, bien heureusement, est privée du sens de l'odorat. Quant à la rose, elle ne hume qu'elle-même, par privilège du roi Salomon qui l'idolâtrait à la fin de sa vie...

Pour bien terminer ce conte, je dois dire que le mécène à la casaque rayée et le pierrot lunaire sont sortis de la prison les meilleurs amis du monde grâce au lièvre caméléon (c'est maintenant son nom officiel) qui les a rapprochés...

LA MUSE

Un papillon aux ailes d'or, gansées de noir, va de fleur en fleur tout en évitant la symphonie d'une fleur fanée.

Le poète attend ; son attente est devenue une colonne contre laquelle il s'appuie en espérant sa muse, car il s'est fait patient pour ne pas déranger la sérénité des jours. Pourtant il abrite en lui une sourde attirance vers l'ennui, ce témoin glauque de ses folies qui fait fi de ses frêles précautions de poète. Des précautions qui ne résistent pas non plus à la perfidie des langues fourchues. Ces langues entravent, avec célérité, ses béates victoires, et lui, dit pouce ! Et c'est la gaffe, tout s'écroule...

Mais voici, que sur le taffetas moiré de l'herbe, la muse s'avance d'un pas dansant...

...

Agathe lui a écrit "Nous serons au Chaoucha cet été, viens nous rejoindre". Mais elle ignore, Agathe, qu'il a rencontré sa muse, sa mascotte, doit-il le lui dire ?... Il sait qu'Agathe est capable d'inviter la muse, comme ça, tout de go, et de tendre une banderole "Bien-venue à vous deux" entre deux sapins... Ensuite peut-il être certain que, Agathe, sa sœur préférée, ne mesure pas, à l'aune de ses propres exigences, la muse désaccordée...

## LA BARRIQUE

Cette maîtresse de maison avisée, laborieuse, au prénom glorifié comme celui de la sainte qui sème des roses ( Thérèse par-ci, Thérèse par-là ), a placé, de chaque côté de la porte de sa maison, des géraniums qui fleurissent à qui mieux-mieux dans leur pots de terre cuite. Une lutte sans merci, les fleurs se guettent des pétales et se disent « en veux-tu, en voilà » à longueur de jour. Et Thérèse, qui est témoin de cette joute, les abreuve consciencieusement et en secret admire leur persévérance.

Ces fleurs lui ressemblent, ne tient-elle pas elle-même à jouter avec ses voisines. Une ardeur commune les poussent aux exploits, et va-s'y-que je te brique, t'encaustique, t'astique. Tout luit, l'on s'y mire, c'est un plaisir...

Lui, le maître de la maison, massif, carré, le geste lent, s'ingénie, d'une lèvre luisante de minutie, à vous narrer le manque à gagner qui l'a poursuivi jusqu'ici. Veine tardive, mais veine quand même, la vendange de cette année dilate son espoir. Mais il se prépare, dit-il, à recevoir un coup de trique de la part de ses voisins, quoiqu'il constate, depuis quelque temps, le cessez le feu de la médisance sur la qualité de sa récolte. Gentiment il les attend au virage, il veut effacer la zizanie qui a tendance à fleurir entre eux. Le puits mitoyen est souvent la cause de ces querelles de primitifs ; en quoi

cela a-t-il un sens aujourd'hui. Oui, il sait, l'eau il en faut, que deviendraient les géraniums de Thérèse et les dahlias de celle qui habite par derrière, pour ne parler que des fleurs car il faut bien se limiter à une seule passion, trop c'est trop, oui, il faut se limiter, vous êtes d'accord. Les passions déchirent le monde.

Ah ! il est bien content lui, Joseph, d'être habité par le désir de l'entente. Il a souvent dit à Thérèse « donne donc des boutures de géraniums à une telle, une telle ». Mais vous savez comment elle est, Thérèse, elle est généreuse pourtant, mais à l'idée d'amputer ses fleurs elle se contracte. Enfin l'idée lui trotte dans la tête et les voisines peuvent espérer ; il faut être patient.

C'est comme lui vis à vis de sa vigne, il n'a pas honte de dire qu'il lui parle, remontrances et compliments sont au bout de sa langue quand il arpente, le dimanche après-midi, ses vignes, où le cœur et la tête penchés, il discute avec ce pied-ci, ce pied-là, pour connaître la raison de leurs bouderies. Quoi, ne sont-ils pas contents de ses soins, de sa patience, de ses marchandages avec le ciel afin de les préserver de la grêle et autres saloperies qui viennent les secouer et qui le secouent lui aussi, terriblement. Et puis Thérèse qui y rajoute ses lamentations. Non, ils ne sont pas beaux à voir tous les deux, vaut mieux pas. C'est une image qu'il ne voudrait pas voir dans les kiosques à Paris, ni ailleurs. Imaginez Thérèse et Joseph dans tous leurs états sur les journaux. Non, leurs ennuis sont à eux, ça on peut le dire.

N'avez-vous pas remarqué combien les pieds de vigne sont parfois torsadés, et bien ça, c'est l'œuvre de Noé qui d'un tour de main leur tordait le pied à ces ceps récalcitrants. Noé était un géant et Joseph ne fait aucune comparaison, c'est plus prudent.

Mais venez tâter de la barrique, ça va nous changer les idées, nous dit Joseph...

IMAGE

Boum ! comme un bolide, le vase de faïence choit sur le sol. La Bohème nous quitte. Après la secousse, l'on prend appui sur le souvenir d'un petit coin de forêt où le vase avait vu le jour entre les mains d'un homme, qui ornait ses faïences d'une amarante bleue.

...

Les nuages paradent et laissent tomber quelques gouttes de pluie. C'est un pourboire à la végétation. Les puits, cependant, restent positifs ainsi que le bras d'eau qui a retenu dans sa main l'intention d'un étang qui veut s'entourer de joncs pour attirer la poule d'eau, cet oiseau au bec rouge et à la queue battant l'eau sans omission, quand il se balade...

...

Patient, un attelage s'aligne dans un chemin étroit, bordé de sauge mais barbelé des deux côtés par un fil de fer à barbe et en pénurie laineuse, car les moutons n'y passent plus. Seul, un églantier dont les branches sont munies d'aiguillons ose s'y frotter, Se tenant d'une branche à un piquet, il tente avec une autre de s'agripper au barbu bien connu pour sa cruauté. Mais le barbu rêve, lui, de se raser pour ne pas blesser les fleurs si jolies et qui sentent bon la naïveté, de cet arbuste nommé Eglantier.

## FIRMINE ET EUTROPE

Nous voici, de nouveau, en présence de Firmine et d'Eutrope que nous avons déjà rencontrés par le biais des écuelles sur le tome I de ces petits tableaux en prose.

Firmine est la diseuse, et Eutrope, qui l'accompagne, joue à l'homme indulgent ou moralisateur envers elle. Mais cela dépend de son humeur à l'Eutrope, comme dit Firmine. Donc, il tente de ramener la diseuse sur l'endroit des choses, de celles dont l'évidence saute aux yeux. Mais elle, préfère (elle est une adepte de la désobéissance) vivre sur l'envers de son propre regard à qui, en regardant de près, elle ne trouve rien de particulier.

Et la voici donc ce matin, Dix sept septembre 1994, soyons précise, devant un pot de fleurs placé sur le rebord de la fenêtre de la grande salle. Des fleurs-prémonitions qui, par une multitude de signes, guident Firmine. D'un coup d'œil elle a compris et l'imprévu se tient sur ses gardes, il ne joue pas à saute-mouton par-dessus la barrière pour épater Firmine, non, elle se fie à ses fleurs, si elles penchent vers la pluie, parapluie ; vers le soleil, pare-soleil, chapeau de paille et tutti quanti... Mais peut-on savoir qui, de la fleur ou de Firmine, est la plus savante, Eutrope en doute, car Firmine est tellement maligne qu'elle se sert du langage des fleurs (comme elle se sert d'une cuiller pour goûter la confiture ; elle goûte, elle goûte, jusqu'au fond du pot)

pour se lancer dans des aventures incroyables, et c'est sa sagesse à lui, Eutrope, qui est là sur place pour la tirer d'un faux pas. Mais Firmine pirouette et prend une autre allure. Le pas claironnant et la tête haute, elle s'éloigne de l'embûche posée par une force qui sent le soufre, elle en est certaine.

## RIRE À BEC DÉPLOYÉ

La pervenche réveille le talus avec ses petites fleurs qui se sont posées çà et là. Le vent, bon augure, murmure de tendres propos, et des promesses malicieuses comme un filet captivent le minois chiffonné de la petite Sirène. Une Sirène coiffée d'un béret de velours noir où un pompon rouge s'est posé comme un caprice, ceci pour la tête ; les pieds bénéficient de la même faveur, verni noir et pompons rouges. Le reste de la vêtue est de pure fantaisie. Ainsi grée, Sirène a déposé à ses pieds le fardeau de son cartable d'écolière pour profiter du message et goulûment aspirer le bonheur. Puis elle récite, pour son oncle qui l'attend avant de se mettre à table, un bénédicité, puisque ce rite lui a été légué par son oncle en même temps qu'un coffret laqué MADE IN HONG KONG.

... Voici Sirène trotinant vers le vieux logis où l'oncle assis devant l'âtre l'attend et lui demandera ce soir (elle sait à l'avance ce qu'il va dire puisque l'oncle cache son carnet de notes dans la vieille soupière posée sur le buffet, et que la curiosité n'est pas un péché), donc l'oncle dira :

– «Sirène, n'avez-vous pas rencontré la puce qui rôde dans nos parages après avoir franchi d'un saut la brèche ouverte dans la parenthèse pour sauver la petite Sirène, que voici, de la formidable mâchoire du béluga que la puce pique chaque soir. Un béluga qui, par dérision

envers lui-même, a jurer de ne croquer que le pompon rouge du béret de la petite Sirène ».

Sirène répondra : « Non, mon oncle, ni puce ni béluga je n'ai rencontré, mais... »

– « Racontez Sirène, je vous l'ordonne » dira l'oncle, d'une voix faussement autoritaire.

– « Et bien, mon oncle, nous avons appris que les primevères ont décidé de respecter le pacte d'alliance signé entre elles et le printemps et que la troupe du ballet de l'Opéra des primevères se produira au grand complet sur le tapis vert des prés. Les oiseaux seront répartis en deux catégories, les musiciens et les chanteurs. Le chef d'orchestre n'a pas encore été invité à se présenter, cela l'arrange d'ailleurs, car c'est un coquet ; tache rouge sur le jabot, crête à la merci du moindre mouvement de la tête, queue qui sait se maintenir à sa place sans tressaillir pour une fausse note malicieuse. Enfin, les insectes seront priés de se tenir à distance pour ne pas agacer les oiseaux.

Sirène dira aussi :

– « Savez-vous mon oncle, qu'un insecte adulte peut nouer le bec de certains oiseaux, de ceux qui ont tendance à rire à bec déployé, car l'insecte naissant, et encore naïf, pourrait se tromper et se croire dans la caverne d'Ali Baba alors qu'il est dans le bec de l'oiseau rieur, qui refermera le bec sur son rire et en même temps sur l'insecte ».

## UNE COUPELLE À LA MAIN

La gracieuse Conquérante dévide la pelote de ses confidences, piquantes étapes, plaisirs badins, et elle fracasse avec témérité le sourire de naguère d'un homme en sabots dont la photographie orne le dessus de la cheminée.

Dans un panier, d'humbles abricots de vigne se font un devoir d'être en liaison avec notre odorat. Pour le moment, ils sont devancés par le 5 de Chanel raccordé à notre époque et dont la Conquérante s'asperge. Il faut être moderne et empêcher, à tout prix, le parfum d'antan de frôler nos narines...

Et puis la tige cassée du lampadaire est soudée par un garçon de service. Le jet sonore de la soudeuse affirme sa domination sur le plomb qui se laisse guider. Pour clore l'agitation, un petit chien, huppé d'une mèche de poils enrubanné de satin, me saute au visage à la recherche de câlins. Je recule au contact de sa truffe humide sur ma peau, et je sors...

Me voici dans la rue, elle sent la fête. Des rires fous, malicieux, fusent de toute part. Les lampions se balancent au-dessus des têtes. Une grosse caisse fait résonner l'air de ses bourrus boum ! boum !... Et puis la foule, dont je fais partie, prend la ruelle pentue, le plus court chemin vers la place du marché où sont installés, comme autrefois, les contorsionnistes qui malaxent leur corps à qui mieux mieux. Devant moi, une femme

mouline à bout de bras un fouet aux lanières multicolores, d'une voix rauque et pressante elle stimule l'ambiance, et les jeunes enfants de la troupe, vêtus pour la circonstance de satinette aux couleurs voyantes, passent devant les badauds, une coupelle de jonc à la main...

## LA MURMURANTE

Azilis ne peut pas concevoir la formidable montée vers le succès de ce bonimenteur rusé... Non, cela n'est pas possible que cette langue dardée vers le public bénéficie aussi facilement de pouvoir intéresser ceux qui sont assis là, sur les banquettes. Brrr!... tant d'audace... Elle prend son parapluie et sort de la salle, les jambes sciées de voir qu'elle, Azilis, a manqué le coche de la faconde, cette aisance du battant, tel ce croque-média qui d'une bourrade fait mouche. Pour elle, ce n'est pas possible, sa modestie rase les murs, elle n'y peut rien.

En son fort intérieur, elle récite parfois une prière, comme on ânonne, sans conviction, car elle est démunie (comme un bienfaiteur sans le sou pour le pauvre) de hardiesse pour riposter, surprendre,

et bêcher avec avantage le terrain. Pourtant, une fertile marchande de quatre-saisons, dont le petit éventaire stationne au bord d'un trottoir, s'est prise d'amitié pour elle, mais son bavardage saoule Azilis. En secret elle aplatit ce verbe roucoulant et puis s'éloigne, toute honteuse de n'être qu'une murmurante...

1934

C'est aujourd'hui le jour des confitures et Bonne-maman a invité ses petits enfants à venir s'imprégner des odeurs, des couleurs que les fruits dispensent pour le plaisir de faire plaisir...

Les pots, les verres à confiture se déploient à loisir sur la table de la cuisine. La cuisinière à charbon ronfle, et son ronflement tellurique fait trembler les murs de la maison et les bassines de cuivre remplies de fruits et de sucre frémissant...

Maintenant, une femme sans parole, (le bavardage est nuisible à la confiture) mais aux mains expertes, remplit les pots, les verres, les éloignent des enfants dont les yeux pétillent ; gourmandise, gourmandise...

Et puis Bonne-maman entre en scène, un rouleau de pâtisserie à la main. Elle accorde à deux petites filles, habituellement efficaces, de peser la farine, le sucre, de casser les œufs, et de mélanger le tout. Pour le gâteau d'aujourd'hui, le rouleau n'est pas nécessaire mais c'est un symbole auquel Bonne-maman tient comme à ses lunettes (elle tient aussi à ce que les enfants mettent un bonnet quand il fait froid, un chapeau de paille lorsqu'il fait chaud. Mais eux, faisant fi de ce confort, sortent la tête dénudée, respirant à pleins poumons la désobéissance, c'est aussi bon que les confitures... Ils ont l'air de Romanichels dit Bonne-maman. Elle ne sait pas que ses petits-enfants en ont assez d'être parés, surtout

le dimanche, de cols blancs, de chaussettes blanches ; et de plus il faut être sages, plus que sages, ce qui les rend si moroses qu'ils éloignent le rayon de soleil qui habituellement tente d'aveugler Bonne-maman assise sur un banc.

Bonne-maman, en ce moment-là, retrouve ses gestes de petite fille.

Elle ferme les yeux et serre contre elle son réticule brodé de perles ; un réticule, que par générosité, elle avait acheté à une pauvre qui brodait à merveille, et de plus disait merci avant de s'éloigner sans compter les pièces que l'on avait glissées dans le creux de sa main, car elle aurait eu honte de ne pas faire confiance, de compter la monnaie pour voir si le compte était bon. A la fin de la journée de vente, quand après avoir user la peau de ses genoux (mentalement elle se mettait à genoux avant de frapper aux portes), elle constatait que l'acte vil de tricherie s'était glissé de ces main raffinées et baguées avec l'aisance des escamoteurs de foire, elle haussait l'épaule droite comme d'habitude... pour se consoler.

FUMÉE

Sans hésitation elle s'approche, tellement elle a envie de dérouler le ruban de la coquetterie, cela l'aidera à se dégager des racines jalouses. Avec vivacité, elle fourrage dans la routine installée entre eux deux. Et ce grand loup païen, encapuchonné d'ennui, doit-il rester là sans pactiser, sans raviver le feu qui se meurt... Quelques étincelles semblent encore errer.

Elle se souvient quand la main dans celle de sa mère, elles se tenaient toutes les deux debout devant la cheminée d'une maison où sa mère tenait un rôle subalterne chez une poupée fervente de nudisme... La chaleur du foyer butait sur elles deux (puisqu'elle rejoignait sa mère à l'insu de la poupée) et s'entassait sous leur manteau ouvert en grand qu'elles reboutonnaient avant d'affronter le froid du dehors. Dehors, chacune se nouait sur elle-même car la rivalité du vent et de la pluie tombait par doses acerbes, pérorant sans mesure sur les pavés de l'impasse où leur gîte était ancré.

Puis la porte du chez soi vrillée à double tour, sa mère, rajeunie, lui donnait un bonbon et s'en offrait un à elle-même, enfantillage consolant. Ensuite sa mère murmurait aux enfants : «Il était une fois...», ils s'asseyaient et la fable disait : «Il était une fois une vieille femme qui, un jour par semaine, barattait la crème prélevée sur le lait que lui donnait la vache Pomme, ainsi nommée parce que la vache cueillait ces

fruits à même le pommier, sous lequel elle s'abritait de la pluie ou bien du soleil. La mamelle de Pomme s'emplissait de lait tous les jours ; elle en avait plein la poche disait la vieille femme aux doigts lissés et fins à force de dégager Pomme de son trop plein. Pomme, polie, la remerciait d'un meuglement...».

C'était hier, mais il traîne en elle cet " hier ", il l'a marquée de son empreinte. Il ne lui a pas été facile non plus de se dégager des jupons de son enfance quand minuit sonnait en elle, comme un Noël d'antan avec ses gros nœuds d'espérance posés devant la cheminée, et surtout l'enfantelet de cire sur la paille, et l'âne, et le bœuf, et tout le petit monde perché sur les terrasses en papier qui surplombaient la crèche. L'enfantelet, si humble, ne bougeait pas, ne criait pas pour attirer sur lui l'attention ; mais il devait se demander si les bergers vêtus de peaux de bêtes voudraient bien herser la terre pour y semer l'écho d'un cri, afin d'en récolter, au bout de quelques mois de gestation, des épis de paroles...

– Mais qu'a-tu donc ce matin, lui demande le grand loup païen décapuchonné de son ennui et à genoux sur le rebord du foyer où il s'occupe à conduire vers l'étincelle la braise condensée sous la cendre.

– Rien, lui dit-elle en toussotant, car la fumée envahit la salle.

LE SOLEIL

Flavie, la fripière, élude quelques mauvais achats de son stock, telle cette robe pivoine dont elle va se débarrasser.

D'un autre côté, elle se renfloue ; un colis de dentelles, de broderies anciennes et de quelques babioles est enfin arrivé, et son regard se promène sur un caraco où des médaillons sont brodés au fil d'or ; ils éclatent par-delà l'usure du tissu, c'est une pièce rare venue du fond des temps entre les mains de Flavie. Elle se dit que la chance va chasser la mal-chance, sa boutique est trop étroite pour ces deux entités, l'une doit chasser l'autre, et Flavie pense que la mal-chance a envie de prendre l'air ; mais où va-t-elle aller, chez qui va-t-elle tout mettre sans dessus dessous ? Emettre un vœu n'est pas possible, car si l'on peut dire : « Ah ! c'est bien son tour d'avoir un peu de chance », peut-on, par inadvertance, dire malchance. Le mot mal devrait être interdit par l'usage, même "bobo", arrière-arrière-arrière petit cousin de "mal", fait couler les larmes des enfants. Je me souviens que tante Jeanne prenait l'une des clés qui traînaient dans sa poche et nous l'appliquait froidement sur le moindre bobo-bosse, qui se retrouvait aplati pour de bon.

Ne nous éloignons pas de Flavie, elle veut indiquer à la mal-chance (qui l'a quittée après un dernier baiser en lui cognant la joue contre le chambranle de la porte), oui, elle veut lui indiquer une route. Une route toute

lisse, dégagée de la moindre tentation pour la malchance qui d'habitude s'accroche ici et là pour se reposer. Non, cette fois elle va courir, courir et puis se casser le nez sur une barricade. – C'est bien fait dit Flavie, qui voit à l'avance le nez épaté de la dite malchance désormais privée du flair qui la guidait. Surtout ne pas agir comme tante Jeanne et se précipiter pour lui poser une clé guérisseuse sur le nez. Tournons plutôt la page de ce jour.

Sur la page suivante, un soleil dessiné par un enfant a débordé sur la marge, et les rayons du soleil se sont agrippés, en tremblant, sur l'extrême bord de la feuille pour ne pas choir dans le vide...

LA CÉDILLE ET L'AUTRUCHE

Elle récupère sa faute d'orthographe qui a été soulignée par une cédille sous le B. La cédille avait griffé le B d'un coup de plume, en passant. Et voici le B, raidi de détresse, sur la litière de papier à lettre en compagnie de la belle tirade qu'elle (la filleule) avait rapiécée, mot par mot, pour essayer d'effacer les sottises dont était garnie sa dernière lettre destinée à sa marraine. Oui, vraiment garnie comme un plat sortant de chez le traiteur Auguste. Donc, à partir de maintenant elle va gaspiller le papier, le chiffonner, le jeter au panier jusqu'à faire déborder ledit panier et en couronner sa base, pour épurer son style de filleule qui se doit d'être agile, primesautier dans sa diversité pour faire vaciller la marraine, qu'elle n'a pas choisie elle-même soit dit en passant. Une marraine timorée, encroûtée, rétive à la taquineuse dont la fréquence postale l'agace.

Il est vrai que la marraine s'agite à chaque passage du préposé qui vient, cinq fois la semaine, glisser dans sa boîte en fer blanc une missive de la filleule fofolle.

(ces missives sont placées sous l'emblème des cinq doigts d'une main, et le pouce commence la semaine)



Lundi, chère Marre,

Pouce, Marre, arrête de ronchonner pour que je puisse t'expliquer que j'ai effilé mon collant, percé le bout de mes chaussures à boucles de satin amasseuses de poussière à gogo, à force de m'affirmer sur les trottoirs sans sourire et en bousculant les passants qui obstruent la piste que j'ai établie pour éloigner mon corps des bourrelets inesthétiques. Après cela, perdue dans le raz-de-marée de la foule, j'ai fait la manche, un genre de mendicité, et j'ai été saturée de pièces de cinquante centimes qui m'ont fait pencher vers la droite, tellement mon sac était lourd.

Bibi Marre, à demain.

Mardi, chère Marre,

C'est par là, m'a dit un homme en tendant son index dans une direction indéterminée ; puis il a penché son visage couturé vers l'eau de la rivière qui clapotait en passant sous le pont, cette eau semblait me dire « Viens, Viens ». Alors je me suis déshabillée, et j'ai demandé à l'homme couturé de garder mon jeans et le petit haut qui cache à peine mes seins graciles, et j'ai plongé. Les pompiers sont venus me tirer de là. N'ai aucune crainte Marre, j'ai pris du sirop sans avoir lu la notice, c'est un sirop anodin qui ne trompe personne ; seule ma couverture de laine s'obstine à me couvrir tellement que j'ai chaud.

Bibi Marre, à demain.

Mercredi, chère Marre,

Toc toc, a fait à ma porte le doigt majeur et plié en deux du jeune homme qui raffole de moi ; tu le sais bien Marre, je te l'ai dit à toi, rien qu'à toi. Toi, la désertée par les flèches sacro-saintes de l'amour ; elles sont passées au-dessus de ta tête, sans même accrocher une seule de tes boucles. Ces boucles qui sont à peine abritées par ta paille à claire-voie, ce n'est plus un chapeau, c'est un "je ne sais quoi", et là-dessous ton visage fait si étroit que tu as l'air de quelqu'un qui passe son temps à rechercher des bigorneaux. Epanouie ton visage Marre, c'est ta filleule qui te le demande.

Bibi Marre, à demain

Jeudi, chère Marre,

Ouille ! Ouille ! Marre, en passant devant la bijouterie dont on parle tant, mon annulaire a été pris d'une telle frénésie qu'il m'a obligée à entrer dans cette luxueuse boutique. Mais mon air décidé a frappé de plein fouet le nabab de ce lieu ; un massif, qui avec habileté est sorti de derrière son comptoir et m'a si bien manipulée que je me suis retrouvée dans une pièce aux murs nus de bijoux, ce qui a rendu service à mon doigt sans bague. Il s'est calmé, et moi j'ai plaidé "non coupable de voler un bijou" ; j'ai donc été relâchée dans la rue. Je regrette pour toi, Marre, imagine ta filleule en hold-up comme dans une voiture de sport. Quelle gloire tu as ratée, Marre.

Bibi Marre, à demain.

Vendredi, chère Marre,

Mon petit doigt, si mignon et si frêle, m'a dit Marre, que ton attitude est bizarre, mais certainement au-dessous de tout soupçon.

Ce petit doigt affirme que tu te plantes, comme un sapin de Noël déserté de ses boules, à côté de la maison inhabitée depuis la disparition de tes parents, et que tu es là, les mains dans les poches de ton tablier pour y serrer la clé d'une main et ton mouchoir de l'autre. Mais qui attends-tu Marre avec tant de passivité et sous n'importe quel temps ? Tu restes là, comme clouée devant la porte par un charme, ne te laisse pas griser si facilement, ventile-toi Marre avec ton tablier ou un torchon, fais quelque chose, prononce des paroles qui pourraient déplacer le risque ou au moins de l'endiguer ; après, explique-toi clairement et sans tressaillir, oui explique leur aux curieux que tu attends un visiteur, par exemple un chinois de Chine. Mais fais attention Marre, laisse ton tablier sur ta rampe d'escalier dès demain, car ce chinois de Chine risque de s'éprendre de toi et de t'offrir un éventail, puis de t'étendre nue sous son dragon où l'éventail à la main, tu seras transportée par les airs vers le septième ciel du Céleste Empire.

Surtout n'oublie pas ta brosse à dents Marre, ni ta glace biseauté, ni ta pince à épiler pour te desembarber. Soigne tes avantages, avive tes lèvres comme doit le faire une native du ponant, corrige le tic sur lequel tu te penches pour en découvrir la cause ; oui Marre, tu te

grattes le genou, et pour cela tu soulèves jupe et jupon avec vivacité, et plus d'un regard est captivé par ce genou lisse et rond. Alors Marre, les pieds bien à plat sur le plancher de ma chambre de bonne, je te conjure de chasser ce tic de ta vie si tu veux émietter tes jours à venir sur une natte chinoise.

Bibi Marre, et à la semaine prochaine.



Après la lecture de ces lettres, la marraine se dit qu'il y a de quoi faire l'autruche et de s'enfoncer la tête dans le sable pour ne plus rien voir ni rien entendre. Mais à bien réfléchir, cette situation là n'est pas confortable non plus, les oiseaux de mer ne viendraient-ils pas se poser sur son postérieur surtout si elle enfile sa jupe bord-de-mer qui s'adapte à toutes les situations ; depuis le naufrage de l'Amoco Cadix, la jupe s'est fait un devoir de ressembler aux rochers mazoutés.

Il faut dire aussi, que même les anges ne viennent plus ici barboter à minuit, car il n'y a plus une seule crique vierge de souillures sur laquelle ils pourraient étaler leurs ailes, le temps d'un bain.

## LES MOTS CROISÉS

Le bien-être de Barnabé se froisse, oui, Zoé, sa sœur cadette, le pourchasse de ses jérémiades : « Narbé, mon confit d'oie tourne de l'œil, Narbé, mes confitures moisissent, Narbé, mes haricots charançonnet... Lui, d'un bon-mot tente de résister, mais elle, telle une pintade, s'empare du mot, gravite autour ; alors Narbé a envie de tordre le lanterneau de Zoé, ce lanterneau c'est le nez de Zoé qu'il imagine chaussé d'un pince-nez assigné à demeure pour la punir.

La cohorte des mots croisés entre eux deux est en plus fouettée par la poitrine généreuse de Zoé. La poitrine bat la mesure si joliment que le chemisier en tussor grège est bien près de se désister de son rôle pudique, les boutons déjà se libèrent des boutonnières, et en plus le collier ras-du-cou de Zoé (le cou se gonfle sous le flot des paroles) manque de l'étrangler. Barnabé s'inquiète, pivote, se précipite vers elle pour l'aérer d'une main voltigeante...

C'est de sa faute à lui, Narbé, il s'est laissé déborder comme à l'accoutumée car au lieu de laisser sa langue dans sa poche, non, il lui a répondu, et il faut voir Zoé lorsqu'elle part en croisade pour rançonner leur rivalité de langage qu'elle parsème d'exclamations (une halte sur le rivage des querelles). Et Narbé est là maintenant ne sachant plus quoi dire un brin de chélideine entre les

doigts, et il est triste comme un elfe abandonné dans les genêts, face à Zoé.

Zoé, la femme bourrasque de Maître Pierre, habitant l'une de ces maisons de tuffeau qui on l'air de tourbillonner autour de la place centrale du village, où le bec de gaz s'allume tardivement pour éclairer quelques tulipes. Elles observent, avec sérénité, le chassé croisé des mots que se lancent à la figure, nez à nez, tout bas, c'est la nuit,

Zoé et Barnabé...

## UN TRAJET ENTRE TRICOT ET HARICOT

Elle y va, la tricoteuse, avec force courbettes des doigts qui s'entr'appellent, caracolent. Tip tap, tip tap, clique claque répondent les aiguilles en plaisantant. Arrivées au bout du rang, elles s'égouttent puis, téméraires, elles reprennent la même plainte. Parfois elles pataugent devant une torsade, l'une d'elle traverse l'espace à vide avant de se relier au rang, et elles retrottinent, tip tap, tip tap, vers la prochaine torsade ; entre temps la tricoteuse suce une praline.

Elle chuinte, la praline, et badigeonne l'intérieur de la bouche de ce rose gourmand qui donne envie de rire. Un rire singulier adapté aux lèvres discrètes, telles les lèvres des couturières retenant les épingles, ou celles des isolées aux lèvres gercées à cause, dit-on, d'avoir constaté l'ineptie des choses. Ces isolées qui pourtant, les yeux plissés de plaisir, suivaient à la trace leur oiseau préféré : il incisait des arabesques sur le bleu du ciel. Mais leurs compagnes, l'œil en retard, tentaient vainement de saisir le point désigné et, la tête rejetée en arrière, se sentaient aspirées par le vide du haut et redescendaient bien vite sur la terre ferme en espérant que le lendemain, peut-être, elles saisiront le signal de l'oiseau-messager...

Je vois que je me suis éloignée du zèle de la tricoteuse, je rôde dans les alentours comme d'habitude, je ressasse ou bien je fais rejaillir, si l'on préfère, les

prémises des faits accoudés au bord de ma mémoire. Parfois, de brèves flammèches m'aident à soulever le couvercle d'un casier où des idées, renfermées depuis longtemps, crient à tue-tête, ruent, me tapent, ce sont des rustiques. D'autres idées un tantinet discrètes, tavelées de craintes se concertent, veulent bien remettre à demain l'évocation de leur vie de recluses dans ce casier-prieuré. Leur silence, est-ce de l'orgueil, s'est adapté avec loyauté. Elles ont osé grimper vers l'absolu qui les a repoussées :

« Allons les belles, leur a-t-il dit et le violet de sa robe resplendissait, vous êtes encore dissipées, alors je vous suggère de niveler proprement vos désirs, en vrai, comme vous disiez petite fille quand vous conviiez vos poupées à s'attabler devant un pâté fait de terre et d'eau, pimenté de brins d'herbe, et les poupées faisaient la moue devant le repas pas vrai du tout, un repas en mine de repas alors que les fraises pullulaient à ras de paille sous les fraisiers. Vous, sans prononcer une parole, vous souleviez en vitesse vos poupées pour les mettre au lit où elles s'anuitaient, heureuses d'avoir échappé au repas insipide préparé par des mamans indignes... »

Tip tap, tip tap, cli claque disent de nouveau à mes oreilles les aiguilles de la tricoteuse ; et moi, je repousse mes idées vers leur casier respectif, referme le couvercle et, libérée, je vais ramasser les feuilles desséchées du haricot espagnol, mon compagnon de balcon qui a rafraîchi mon œil cet été.

Nous sommes aujourd'hui, le sept octobre 1994, le soleil est présent et la queue de ma chatte se trémousse, un oiseau passe...

Cahier n° 23

DÉRAISON

*ou*

DES PETITS TABLEAUX EN PROSE ACCROCHÉS

SUR MES JOURS

TOME -II-

34 textes dont 11 inventoriés sur la pages du 7 et 8 et 9  
août de la Liste des textes

Cahier n° 23 - illustré avec 58 empreintes d'encre  
coloriées de l'auteur

**téléchargement : pdf : 7,8 Mo**

Anne Stephane

Cahier n° 24

DÉRAISON

ou

DES PETITS TABLEAUX  
ACCROCHÉS SUR MES JOURS

**TOME - III -**

TABLE DES TITRES

JONAS

LE BRACONNIER

LE FIL DE CARET

LA CHOUCROUTE

NOUGATINE, NOUGAT ET LA GADOUE

LA TOUR PREND GARDE

CHAPEAUX

CHAT-L'ASCÈTE

ONIE SOITEL

JEUX DE CUISSES

LES CEUX-LÀ

CALINE ET LE MONTREUR D'OURS

SUITE DE LA TABLE DES TITRES

TABLE DES TITRES

RAFIA ET SA RIVALE

MONSIEUR TRUC

TOUTE À PLAT SUR LE NID ÉTALÉE

LA FARFADETTE DU MOULIN

BÉGNIGNE

LA SOUPIÈRE ET LA GUIMBARDE

HYACINTHE

FRAISES CONTRE SARDINES

RRAÏB RRAÏB

IL ÉTAIT UN PETIT NAVIRE

DEVANT UN VITRAIL MA PENSÉE GAMBADA

PRISONNIER D'UN MYTHE

SUITE DE LA TABLE DES TITRES

TABLE DES TITRES

LE CRINCRIN

LA TIMBALE

LE RADEAU À RAS D'EAU

À CAUSE DU COURRIER DE TANTE A.

HAUTE COUTURE ET CHÂTEAU DE CARTON

FLEUR

DU HAUT DE MA LUCARNE

BREF TURLUTUTU

LES MISÉRABLES

DES PROPOS DÉCOUSUS PAR UNE MAIN MALHABILE

## JONAS

...Et puis Jonas se balance, c'est un risque-tout car la branche chevauchée est chétive à cause de son âge, c'est une vieille branche, elle gémit sous les manipulations fessières de Jonas. Mais c'est une branche qui a du cœur, elle a connu Jonas tout petit. Alors, même si en ce moment il est assez stupide pour se balancer sur une séculaire, la séculaire, elle, se maintient et se refuse à rompre totalement avec Jonas, il risquerait d'avoir le dos décalé cet imprudent et elle, la branche, d'être à jamais détachée de son tronc. Elle refuse aussi, cette vieille branche, de répondre à la sollicitation du sol qui veut s'offrir, de temps en temps, des bouts de branches, jeunes ou vieilles, qu'importe, avec lesquels il joue aux osselets...

...

Jonas, fils de Marianna, a le visage tacheté de son et il a la manie de planter des clins d'œil pour jalonner sa route, se perdre n'est pas son fort. Au repos, son nez retroussé aime se poser dans la paume de sa main gauche pendant que la droite scande un air de musique à la mode...

Jonas, fils de Marianna, ne fume plus, Marianna l'a si souvent rabroué. De temps en temps elle lui fait

l'aumône d'une cigarette, ce n'est rien pour elle qui fume jovialement ses deux paquets par jour. La Marianna se drape de fumée dont la densité teinte de couleur sépia les rideaux ex-blancs des fenêtres. Elle fourrage dans cette opacité pour retrouver ces cigarettes qui entretiennent son humour.

Cet éperon posté sur le bout de sa langue a un débit tellement saboteur, qu'il conduit son auditoire au bord du fameux trou de mémoire.

## LE BRACONNIER

Et je vendange les notes perlées du pinson...

Et puis je sympathise avec la patiente glissade du chaland sur le canal...

Et mon regard s'accroche à l'épaisseur brune de la chevelure de la femme placide, qui s'est assise au bord du canal à l'affût du poisson qui refuse de mordre à l'appât.

Ma curiosité soudain se récurve et me fait lever les yeux, et je traque et capture de l'œil un oiseau de passage aux couleurs insolites ; d'où vient-il ?

Enfin, me voici redescendue à ras de terre par le crincrin des bottes du braconnier des eaux qui passe près de moi tout en soulevant son chapeau pour me saluer (il me rappelle mon vieil ami Avenard, le braconnier des eaux au cœur grand comme ça...).

LE FIL DE CARET

Il me faut tenir, du moins essayer de tenir, sans prononcer une quelconque parole jusqu'à demain. Pour empêcher que la sarabande des sons menaçants bouchonne le passage des idées ayant un flacon d'encre indélébile à la main. Elles viennent relater, encore titubantes de leurs glissades sur les rochers que le goémon dorlote, o combien, ce qu'elles ont vu quand, accoudées sur la balustrade de leur domaine, elles regardaient vers le lointain et avaient aperçu la taciturne Fromentine accompagnée d'un "qui est-ce" en sabots... Oui, elles ont vu Fromentine lancer un objet, (étais-ce une boîte ronde et que contenait-elle ?) par dessus le mur qui ceinture "la lunaire", cette réplique d'une tour engloutie dans les sables du désert de Chamo ; celle-ci aussi est construite sur le sable... Et les idées, suivant leur cours, ont aussi aperçu l'ombre d'un homme faiblement éclairé par la lune faire les cent pas sur la rotonde chapeautant la tour. Elles ont aussi constaté que parfois il recevait des personnages vêtus à l'ancienne mode à qui il désignait, d'un doigt jaunâtre, le vol en V des grues (une idée, qui s'était permis de se servir d'une longue-vue, affirme que le doigt indicateur est bien de cette couleur qui a passionné Van Gogh). Et puis cette précision s'estompe, et l'idée courte à la longue-vue se penche vers d'autres mystères...

Une autre idée, celle-ci maussade, dit en secouant plus que nécessaire sa tête chenue, qu'elle en a plus qu'assez de filer la meute des mots qui grondent, grincent des syllabes, la postillonnent de «pouah, pouah» acidifiés. Alors l'idée pose sa valise par terre, refuse l'aide des rythmes qui l'avaient un instant fascinée, et d'un geste fruste elle crache dans ses mains, ouvre sa valise et jette aux quatre vents les phrases toutes faites qui l'alourdissent...

Après quelques pas sur mon balcon afin de me détendre, me voici de nouveau la plume à la main et des idées, qui sans doute m'attendaient, m'investissent sans même faire le toc toc d'usage entre nous. Et les voici prêtes à décrire la folie dansante de l'écume saturée du sel de la mer ou bien la fracture sérieuse de l'une d'entre-elles, cassée en deux à cause d'une bernique qui s'était regimbée quand l'idée, par mégarde, s'était assise sur elle. Et voici que se pose une question : Comment remettre sur pied une idée dont les joints sont fracturés, ce qui a mis à jour sa profonde connaissance sur la fermentation ultra rapide de l'impatience ou bien la possibilité pour un mille-pattes de jouer au passe-muraille et de violer, sans remords, une idée toute penaude d'avoir été surprise en prière, les mains jointes, devant la soutane usée jusqu'à la corde et les galoches en bois de santal d'un saint de jadis, qu'une grille défend contre les impies. Un faux ciel, d'un bleu azuré, le couvre de son aile.

Ce saint est très connu ; à ses pieds, des cierges, payés par les nantis pour faire prospérer leurs biens, profitent aussi à ceux qui ne possèdent rien et dont l'œil virevolte à gauche, à droite, à force de scruter l'invisible, de vouloir déchiffrer leur destin à la lueur d'un réverbère céleste dont la luminosité décroît au fur et à mesure que celle du jour s'affirme. Alors, titubant sous l'éclat du soleil, ces êtres retournent vers l'ombre qui leur donne la liberté d'être sans honte ce qu'ils sont, c'est à dire des "rien du tout" aux loques nattées de grosses reprises, au fil de caret...

## LA CHOUCROUTE

Isabeau trépigne, tire-son, son pipeau, grelotte au lieu de gazouiller, et elle se jure de lancer ce pipeau à la figure de son maître à musique. Elle entend son pas trotte-menu ; il approche, son porte-clés fétiche à la main, il y puise des forces pour supporter Isabeau, cette gamine désagréable qui le dérouté.

Entre elle et lui, le dialogue flotte sur le flou, ondulant de l'un de l'autre après le bonjour peut-être un peu sec de sa part à lui et le b'jour sans maintien de sa part à elle ; ainsi se font-ils face en s'éloignant de la leçon de musique qui, la tête à l'envers, se perd en chemin... Isabeau préfère grimper aux arbres, s'installer sur une branche, et immobile écouter l'oiseau gazouiller éperdu de reconnaissance pour la moindre graine, la moindre tache de soleil sur une feuille frémissante. Son éclat de joie réveille le voisinage ailé qui, le ménage du nid vite fait, lui tient compagnie. Isabeau aimerait tant que son pipeau les accompagne, mais lui refuse ce rôle d'imitateur sans ailes, esclave d'un souffle malhabile ; c'est du moins ce que pense le pipeau, il émet des sons protestataires et aimerait tant être tranquille dans son étui, le moindre mal dans sa vie présente. Le souffle et les doigts d'Isabeau le manipulant, c'est plus qu'il ne peut supporter, lui le roseau que le vent faisait frémir, gémir, pleurer... enfin toute la panoplie habituelle d'un roseau bien pensant. Très dur pour lui, de se retrouver

entre les mains de cette fille à papa, un papa qui a fait fortune en fabriquant des clés et porte-clés de tout acabit. Des clés qui peuvent comme ça, un beau jour, se retrouver à l'asile des objets perdus et souvent sur un coup de tête de leur part, d'un bond elles se sont éloignées de la main coutumière. Il arrive aussi que ce soit la main qui les lâche en pleine nature, alors elles vont, clopin-clopant, vers l'asile dirigé par des mains diverses, elles sont les victimes dans ces cas là de deux mains différentes, celle qui perd et celle qui trouve. Et c'est dommage que ces mains ne puissent se rejoindre, pour les clés du moins, car la plupart d'entre-elles sont frappées d'amnésies et pendant quelque temps on les met au clou, ensuite il est préférable de fermer les yeux pour que le monde des clés s'épanouisse, plein d'illusions.

Enfin pour l'heure, certaines d'entre-elles sont à l'asile sous la sauvegarde d'un homme que leur sort passionne et se demande entre quelles mains elles se sont trouvées dans leur vie précédente. Mais le langage des clés est hermétique, et comment discerner la clé des songes, des champs, de la réussite, de celle de la valise diplomatique. J'en donne ma langue au chat. Ce gardien projette d'écrire un roman sur le thème "clé", ses notes s'accumulent ; ceux qui perdent, ceux qui trouvent, lui font parfois des confidences, et de telles confidences qu'il en frémit la nuit entre ses draps bleus – Qu'as-tu lui demande sa femme à demie endormie.

– Je pense à toi dit-il ; elle, tranquilisée, repart dans ses propres rêves. Lui, a hâte de retrouver ses chéries, une en particulier, celle qui a été martelée, limée et entraînée à violer les serrures ; oui, cette clé a quelque chose à dire, elle est fine à force d'avoir été manipulée par des mains gantées, des mains qui avaient envie de tordre le cou des grippe-sous au sommeil léger, qui parfois venaient s'interposer entre elle et le coffre-fort. Mais enfin cette fois là, (c'est la clé qui le dit), une odeur de choucroute a rapproché le cambrioleur du non-cambriolé et, d'un commun accord, ils se sont mis à table pour honorer la choucroute de minuit, la plus succulente dit-on. Et puis, quelques temps après, la clé avait été abandonnée dans une aubette d'autobus, sans trace d'appartenance à quiconque, car celui qui l'avait martelée et limée avec patience s'était mis à fabriquer des clés dont le sigle, à la forme osée, a fait fureur dans le monde entier et les droits d'auteur lui font des risettes.

Par la suite, il a rajouté des porte-clés, du plus simple à cause de ses origines, au plus fabuleux à cause de sa situation présente, un porte-clés en diamant posé sur un coussin de velours rouge, (mais cela l'oblige à faire des courbettes), tout en passant par ceux sertis d'une pierre vraie ou fausse que l'on offre à l'élue de son cœur...

Mais où donc est passée cette petite Isabeau sur qui il a aussi des droits d'auteur. Elle sait bien, pourtant, qu'il n'aime pas attendre quand la choucroute l'attend...

NOUGATINE, NOUGAT ET LA GADOUE

Nougatine et Nougat sont de l'espèce des futés, ils se vendent au gramme au premier venu. Oh ! le gramme n'a rien de ridicule, il est ordinaire dans sa forme et assure être toujours identique à lui-même, depuis ce temps lointain où calfeutré dans un soupir d'origine nomade il avait été capturé par les goulues qui voulaient à tout prix le transformer, mais lui, avait refusé. Quoi, changer son métabolisme pour leur plaire à ceux-là, non, jamais, gramme il était, gramme il resterait.

"Lorsqu'ils sont plusieurs grammes ensemble sur une balance, ils lui jouent des tours et elle tressaille, mais c'est de plaisir, avant de reprendre son équilibre de balance sérieuse".

Mais quittons le gramme pour suivre Nougatine pendant que le gros nougat se barre dans son coin, comme le dit si bien le petit Jili. Et imaginons Nougatine en ces jours de liesse que sont les fêtes et les foires. Ah ! combien elle est heureuse de se pavaner dans son petit pinacle ajouré et branlant du chapiteau, (mais qui se comporte comme il faut devant les amateurs gourmands), puisqu'elle aussi bien que Nougat sont là pour le plaisir de ceux qui piétinent dans la gadoue en attendant leur tour devant le petit pinacle.

(La gadoue est due à la malice de la pluie dont la limpidité au sortir d'un nuage n'est pas en cause, mais il lui suffit d'être piétinée sur la terre pour que naisse la gadoue...)

## LA TOUR PREND GARDE

Le loup, qui rôdait près des framboisiers, tenait sous son joug les habitants d'un petit village de Haute Provence (exceptée une harpie dont les grimaces éloignaient le loup), et cela semblait sans issue.

Les habitants, que des racontars exaltaient, poussaient le fanatisme jusqu'à détruire à coups de hache les bancs de bois, ces fervents soutiens des fesses lassées. Les cruches à eau subissaient le même sort, et la bouche des hommes, à qui la cruche manquait, cherchait en vain où se poser. Pas sur la bouche des femmes en tout cas, elles dont les lèvres se serraient sur leur propre soif.

D'autres habitants se réfugiaient dans leur grenier avec un lumignon, et les araignées, charmées, se muaient en demoiselles de compagnie. Et d'autres malaxaient dans un hangar des feuilles de bourrache avec les cheveux de la marâtre, que celle-ci s'arrachait à poignées tout en courant après le petit Rosse pour le rouer de coups de gourdin. Des cheveux que les superstitieux cueillaient du bout des doigts sur les buissons, sans scrupule : les cheveux de la marâtre poussant de plus en plus drus sur sa tête.

Enfin les peureux négociaient avec le malfaisant par transmission de pensée et lui promettaient une pâtée sans grumeaux dans une jatte de grandeur convenable...

Dans la tour qui dominait ce petit village, un homme vivait seul et saupoudrait chaque soir sa camisole de nuit de poudre d'oubli pour ne pas entendre le garou qui, chaque nuit, venait hurler au pied de la tour sa haine envers l'homme solitaire : cet homme inique avait dérobé, dans un pays d'au-delà des mers, des idoles d'or et de pierres précieuses, ces hôtes sacrés du temple dont le loup avait la garde, pendant que celui-ci se dégageait du piège tendu par l'homme.

Et puis, par une de ces nuits où l'ouragan faisait rage, le loup avait lâché son hurlement de mort à même la gueule béante d'un soupirail, et le hurlement avait gravi quatre à quatre l'escalier en colimaçon, pénétré dans la chambre ronde et, malgré les ridelles qui entouraient la couche de l'homme, le hurlement avait zigzagué et entaillé la camisole et la peau. Enfin, le hurlement avait sorti les idoles de leur léthargie et, le pas lourd de rancune, elles avaient franchi le seuil de la chambre ronde et descendu l'escalier en colimaçon derrière le hurlement que le garou, la gueule grande ouverte devant le soupirail, récupérait avant de quitter le village.

Et les idoles au pas mécanique, et le loup au pas rusé, un instant s'étaient arrêtés et, d'un coup sec, avaient détourné la tête pour regarder une dernière fois la tour maudite... Elle avait disparu !

## CHAPEAUX

Une plume bleue est fixée à son chapeau, c'est son label, un ornement dont il dispose d'une manière assidue. Et cette plume, sur le devant du chapeau, sursaute à chacun de ses pas (c'est un pari entre lui et la plume). Quant au chapeau, son bord large abrite un visage bien dessiné, mais le duvet incolore qui le veloute n'est pas en rapport avec ledit visage : des lobes d'oreilles, exagérément longs, pendillent de chaque côté des joues, et lui s'insurge contre cette disgrâce de la nature à qui il doit ce surnom très lourd à porter "Lobélisque". Mais peut-il, par beau temps, remplacer le chapeau par une capuche qui cacherait les lobes mais lui donnerait l'air d'un "je ne sais pas qui" devant les autres...

Oui, les autres, ceux qui stagnent sous leurs oreilles d'âne dressées, exprès, pour tenir le chapeau sur le haut du crâne ; et grâce à ce chapeau, légèrement rabattu vers l'arrière, la pluie, quand c'est son jour, s'égoutte sur le cou de l'un ou de l'autre, descend le long du dos jusqu'à atteindre le fond du pantalon, et leurs fesses submergées flottent sur ce coussin intermédiaire lorsque l'un ou l'autre s'assoit et doit lutter pour ne pas tanguer, pour que rien n'ébranle l'équilibre précaire du chapeau planté sur la pointe des oreilles d'âne...

CHAT-L'ASCÈTE

Un chat maigre et sans protection sollicite, en miaulant, quelques restes que, par chance, auront négligés les bouches non domptées des hommes... Il échoue, la gamelle est vide et chat se retire, son œil grave est habité par de sombres pensées : oui, il est prêt à nouer sa moustache sur sa faim, comme les humains nouent leur serviette de table sur leur trop plein... Piètre consolation que cela. Piètre et inélégante pensée de la part de Chat-l'Ascète qui est d'une autre mentalité que ces fugitifs matous dont la conduite, une nuit lourde de sens, a eu pour conséquence de pousser les chattes vers des lieux insolites pour mettre à bas leur portée.

Et puis, un Quelqu'un passe par là et remarque une petite chose en robe noire qu'une rayure blanche, partant des oreilles et se terminant en spirale sur les flancs, éclaire. Une queue comme une liane très fine prolonge le chaton de quelques centimètres... Et l'homme, penché, flatte la chatte que ses propos ébranle, mais elle n'est pas dupe, son œil étincelle et ses griffes sont prêtes à l'attaque. Mais elle sait aussi que ce branle bas de combat est dérisoire, et que l'homme va mettre, dans la poche de sa veste de chasse, le bébé-chat à peine sevré...

ONIE SOITEL

Onie Soitel gazouille, mais malgré sa robe de percale blanche et le duvet qui s'est établi sur son crâne, elle ne séduit personne, la petite Onie.

Ce matin, encorbeillée dans sa nacelle, Onie se cabre avec audace pour attraper son hochet. Alors son papa, un primitif sans doute, la rallonge sans précaution, serre la ceinture, et cela chiffonne la jolie robe de percale, et Onie a l'impression d'être sciée en deux.

Couac ! une dispute se déclenche chez les Soitel, une dispute qui flânait sous la miche de pain. C'est un rite qui vient distraire, avec des mots pittoresques, les parents d'Onie... Puis, maman les quitte pour aller vers sa leçon de chant. Papa, lui, reste de marbre, dédaignant ces frivolités, et Onie se dit des choses de elle à elle : Oui, d'après maman, papa aurait le jarret valseur et il danserait aussi bien que Fred Astaire. Et maman se dit aussi que de savoir danser et chanter peut être un avantage par les temps qui courent. Elle rêve, maman, (un rêve encore dans sa bogue comme une châtaigne) de contourner l'obscurité qui les bâillonne dans ce réduit. Et le réduit n'est pas un cadeau pour Onie, cette merveille venue au monde pour que cesse le ballet des farces et attrapes qui sans répit font danser les Soitel sur une corde raide.

– A propos, dit papa, tes leçons de chant ne sont pas gratuites, je suppose ?

– Non, répond maman, n'as-tu pas remarqué que je passe le plus clair de mon temps à broder des initiales miniatures, surmontées d'une couronne, sur des mouchoirs que s'entre-arrachent les nez royaux à la dérive ; des vrais et des faux nez...

Top ! dit-elle, et Onie dans les bras, elle sort du réduit, prend une enfilade de rues tournant sans cesse à gauche pour se retrouver au cœur d'un colimaçon où elle s'assoit sur un banc, avec Onie sur les genoux...

Sur cette place ombragée par quelques arbres a été installée une baraque, une femme y fait dorer des "facéties", un gâteau grenu pour la langue : un genre de pâte brisée à la manière de l'on ne sait plus qui. Et maman, tout en grignotant quelques "facéties", fait des rêves grandioses, entre autres, acheter une poussette munie d'un parasol pour abriter Onie des offenses. Mais peut-on se prémunir contre cela, se demande maman.

## JEUX DE CUISSES

Une petite grenouille aux cuisses rondes coasse, puis s'arrête ; le cornet de ses oreilles minuscules au-dessus d'une collerette inexistante écoute les conseils d'une grenouille toute ratatinée, élue à l'unanimité chef de tribu sous des coassements démentiels (ces coassements avaient ému tout le voisinage), et les insectes, qui d'habitude se posent sur l'eau pour y faire un point de broderie du bout de l'aile, s'étaient cachés, allez savoir où, devant ce tumulte....

...

Revoici la petite grenouille. Pour l'instant elle a rabattu le cornet de ses oreilles et saute de coups de cuisses en sauts de cuisses sur les feuilles de nénuphar et, telle une gazette, elle coasse à sa guise les dernières nouvelles du jour, sans même contrôler leur véracité.

Ce sont des potins pour distraire les grenouilles âgées qui vivent allongées sur des feuilles de nénuphar, eux-même nervurés par l'âge, ce qui fait que les feuilles supportent ces grenouilles qui ont pris l'habitude de coasser à des heures déterminées pour rabâcher des histoires de l'ancien temps. Des histoires de crapauds en tenue grisâtre qui venaient sangloter sur les bords de la mare... Halte-là, coassaient les grenouilles à l'adresse de cette horde à la peau gaufrée, à la voix discordante...

Halte-là, recoassaient-elles pour éloigner ces grigous qui voulaient les hypnotiser par le charme qu'ils distillaient à travers le hublot qui leur chaussait l'œil pour le protéger.

...

Un lapin de garenne rapporte, que s'étant assis en curieux au bord de la mare, a vu, sans croire voir, des grenouillettes casse-cou sauter sur l'herbe et faire des jeux de cuisses, quelle hérésie, devant un groupe de jeunes crapauds qui en perdaient leur salive : sur l'herbe elle roulait comme des perles...

TOUTE À PLAT SUR LE NID ÉTALÉE

Quelques oiseaux s'entr'appellent, rituel d'usage. L'appel d'abord feutré court de branche en branche, puis flambe. Même les oisillons dans leur nid en ont le bec chatouillé et tentent, eux aussi, de répondre... Mais la maigreur du son n'est pas à la hauteur, c'est un son prématuré, non dosé, et l'oiselle, faisant le tour du nid, donne un coup de bec et de vermisseau à chacun de ses petits tampons, bruns de plume, dont le bec, grandiose par rapport à leur taille, s'ouvre sans réticence pour la provende recueillie par l'oiselle...

À son tour, le chef emplumé se penche vers la nichée et à la ronde bourre un peu plus le bec qui s'offre – «au suivant» dit le chef. Puis il déserte le nid, laissant l'oiselle dans la position suprême de l'oubli de soi, toute à plat sur le nid étalée...

## LES CEUX-LÀ

Et les Ceux-là, les Ceux du bord du fleuve, les Ceux qui broutent par le menu leur misère tout en regardant déplumer le poulet que, d'une main leste, l'un deux avait capturé. Où, il n'en savait trop rien. Mais la bestiole s'était trouvée sur son passage et risquait de se perdre et, pour ne pas qu'elle arrive à une telle extrémité, il lui avait tordu le cou et mis de côté, en attendant le soir, dans sa besace.

Et, pendant que les plumes arrachées s'envolaient, certains des Ceux-là d'une voix rauque fredonnaient. D'autres ronchonnaient, se grattaient la gorge bruyamment, crachaient d'un jet au loin, dédaigneux de la musiquette que l'un deux possédait.

Parmi eux, se glissaient les neutres à la peau ocreuse venus partager leur quignon de pain sous la brume du soir. (Sur le pont la lueur des réverbères paraissait chiffonnée, perdue au loin.)

D'autres encore se réchauffaient en parlant de leur cause perdue d'avance, et l'un d'eux souvent disait : « Seigneur exauce-nous », et sous sa houppelande il attendait, stoïque, le miracle... Et l'autre, le chevelu, sous son chapeau haut de forme cherchait sans cesse une parole réconfortante. Oui, il lui fallait du courage pour tâter d'un doigt, en fermant les yeux, la pierre rouge que le pied fourchu lui avait incrusté dans le creux de la main pour lui rappeler, jusqu'à la fin de ses jours, le

pacte signé dans la salle enfumée d'un mastroquet, une nuit où le ciel fouettait la terre à coups d'éclairs.

CALINE ET LE MONTREUR D'OURS

Caline néglige son jardin. Lui, avant si jovial sous l'invasion des fleurs, est maintenant soumis à la multitude des herbes en haillons couchées sur le sol. Les arbustes recrutent, par compagnies entières, des liserons qui vont les couvrir de la base au sommet d'un paletot ouvragé de feuilles et de fleurs en partance pour un séjour, qu'ils espèrent de longue durée, si Caline persiste dans sa nouvelle manière de se comporter vis à vis de son jardin...

...

Caline a retiré d'un tiroir un canevas à l'abri depuis longtemps ; et elle feint de ne pas remarquer le malin plaisir des lutins aux nez pointu, au rire qu'ils étirent jusqu'aux oreilles lorsqu'ils escortent, une torche à la main malgré la lune, l'enterrement du sécateur, cet irritable mascotte de Caline qui crûment séparait la moindre petite poussée d'un bourgeon, encore enrobé de glue, hors de l'alignement sévère des arbustes de l'allée principale conduisant vers sa demeure. Depuis, cette allée, plus pimpante grâce aux petits bourgeons, perd son air de carême et profite de la rosée matinale pour reverdir ses feuilles et les faire reluire...

Maintenant Caline est perdue dans son canevas, il lui pose des colles sur les nuances, oui, elle devra

réapprendre à subir leurs boutades, à retoucher un effet de lumière mal placé et, avec minutie, reprendre un point maladroit qui souligne la bévue qu'aucun onguent ne peut dissimuler. Et le petit sac de toile plein d'écheveaux de toutes les couleurs, véritable pactole, ne lui offre, aujourd'hui, que des couleurs évasives, tout comme l'ami lointain qui déguste son errance sans même la faire participer au moindre coucher de soleil, au moindre grognement d'un ours rencontré en chemin. Non, rien de coloré n'égaie les quelques missives qu'elle reçoit, elles ont l'air de sortir d'un réfrigérateur et oblige Caline à s'abriter dans un volumineux chandail où elle paraît minuscule comme pas une.

...

Caline continue de délaissé son jardin, de manier sans fin ses écheveau de coton DMC, d'attendre une lettre du montreur d'ours. Oui, l'ami a muselé l'ours plein de grogne rencontré en chemin, l'a enchaîné et va l'exhiber de village en village, comme cela se faisait dans l'ancien temps...

RAFIA ET SA RIVALE

Rafia est son prénom et le garance sa couleur préférée. Ses amies ont des prénoms de fleurs sauvages : Cousoude, Molène Lysimaque appelée Lysi tout simplement. Pour le genre masculin, ceux qui portent des prénoms bibliques ont sa préférence puisque Isaac et Jacob l'encadrent étroitement lorsqu'elle sort...

Rafia a aussi une rivale, et elles se défient à coups d'aiguilles et de ciseaux, car la moindre imitation est remarquée, et l'une découdra l'ourlet de sa jupe tandis que l'autre brodera la sienne avec un galon velu. Enfin, elles font provisions de présages.

L'une, les tisse avec des ramassis d'horoscopes qu'elle a recrutés dans différentes revues et dit bah ! si l'averse lui tombe dessus à l'improviste (de toutes manières, elle se coince toujours les doigts en ouvrant un parapluie), se dit que seules les médiocres se solubilisent sous la pluie, elle, qui a bronzé à ravir sur les cailloux d'une plage naturiste, sauf ici sur son nombril où elle posait sa trousse à maquillage. Cette trousse ronde a protégé sa peau des morsures du soleil, laissant à cette place un rond de peau blanche comme une marguerite qui ne demande qu'à être effeuillée par des doigts indécis, entre la caresse et la griffure. Et son nombril proprement dit, ce petit entonnoir où l'on peut facilement sertir une pierre précieuse, c'est d'une topaze qu'il rêve. Ne serait-il pas une chose merveilleuse à exhiber à la moindre

occasion se dit la Rafia au ventre éclairé par une marguerite, sans cœur pour le moment...

L'autre, la rivale, se raccroche de préférence aux présages moins hasardeux qui ont la possibilité de rétamer les on-dit des étoiles ; quoiqu'il soit arrivé une drôle de chose à la rivale, juste ce soir, au moment où le lunatique qui la courtise a voulu l'embrasser, oui, à peine lèvres contre lèvres, le voici criant aie ! aie !...

Non, aucune vipère n'habite la bouche de la rivale, c'est la lune : elle est dans son dernier quartier et, jalouse à l'extrême, l'a tiré en arrière, par les cheveux, le soupirant...

## MONSIEUR TRUC

Monsieur Truc, imbu de lui-même, se grise de la truculence de son langage, le souligne souvent d'un trait d'humour.

Heu ! Heu ! se dit l'infortuné interlocuteur car la conversation bute à la lisière de son savoir. Et Heu ! Heu ! se demande quoi dire pour ne pas paraître idiot, puis arpente à grands pas le terrain de son modeste savoir et se dit : « Je dois essayer de l'assommer, lui parler des giroflées du jardin de ma mère et de la glycine, aux grosses grappes mauves, qui se suspend au-dessus de la fenêtre de la salle avant de rejoindre la porte de l'entrée pour nous saluer au passage. Ou bien lui parler du jeune garçon qui disait Ouais ! si naturellement, que l'on pensait qu'il disait oui, et l'on était content.

Ou encore du luron en surplus d'enfant de cœur enrobé de rouge jusqu'aux pieds, ce qui le gênait pour ses génuflexions lorsqu'il passait devant le tabernacle, l'encensoir à la main pour purifier les fidèles, sauf son propre père, la tête dure là au troisième rang sous la visière d'une grosse frange de cheveux qui habillait son front. Il peut aussi parler du marchand de ferraille, ce rugissant notoire avec sa masse de ripostes au tirage illimité qui se mettait en deux temps, trois mouvements, à la trousse du particulier qui, aussitôt guéri de son

«bien entendu Monsieur», s'éloignait à grands pas du rugissant.

Oui, il peut parler de tout cela pour avoir l'air de savoir des choses lui aussi. Mais c'est toujours les mêmes qui vous aplatissent, ceux qui depuis la maternelle, la primaire, le secondaire et j'en passe, jouent des coudes pour être au premier rang ; par exemple pour voir passer le défilé du carnaval et être salués par les grosses têtes, dont certaines se penchent vers eux et leur font un bisou en se tenant la tête à deux mains, pour ne pas la perdre. C'est comme ça oui, même devant les petits bouts de chou, obligés de regarder entre les jambes de ces grands dadais au risque d'être pris en tenaille, décapités et séparés à tout jamais de leur famille, tout cela pour n'apercevoir que les roues des chars.

Enfin, les bouts de chou se décoincent des jambes et entre-jambes tout en cherchant parmi les mains à la pendilloche celles à qui ils sont habitués. Et l'ange gardien, qui les a protégés pendant leur curiosité, s'envole, passe au-dessus des hommes en coup de vent, déchapeautant, sans vergogne, tous les Monsieur Truc...

LA FARFADETTE DU MOULIN

De mémoire de fille de meunier, elle n'avait vu une telle tornade de feuilles pirouetter autour de l'arbre unique qui orne la cour de terre battue entourant le vieux moulin. Et puis la grêle était venue au galop rajouter son tambourin sur le toit de la petite maisonnette qui jouxte le moulin, avant de s'amadouer et de daigner se soumettre à la raison de la boussole qui, d'un quart de tour, lui ordonna de quitter les lieux. Alors, la grêle retroussant ses jupes, s'était empressée de s'éloigner.

Pendant ce temps, Farfadette, la fille du meunier, dégageait de la braise quelques châtaignes qui finissaient de se réduire à leur plus simple expression ; à ce stade l'on se trompe et l'on prend un quelconque morceau de braise pour une châtaigne d'où les doigts s'éloignent avant d'être rôtis...

Et puis voici Farfadette, le bougeoir à la main, inspectant sa chambre où des rideaux volages (sous l'emprise du vent qui pénètre ici par la moindre interstice) s'étaient rabattus sur les souvenirs de Lourdes qui ornent sa commode placée à la droite de la fenêtre.

Elle s'inquiète aussi de savoir si la tornade de cette après-midi n'a pas déplacé l'ardoise du toit qui en a l'habitude, et dont la pluie profite pour venir s'égoutter sur son édredon en satinette rouge.

Cette satinette a le pouvoir d'absorber la moindre goutte d'eau en une tache de plus en plus sombre qui s'étale, en rampant, vers les extrémités dudit édredon...

Non, tout est bien, et Farfadette tresse ses cheveux pour la nuit, dit sa prière, et s'endort...

## BÉGNIGNE

La petite Bégnigne s'envole vers l'étage supérieur, une épine holà ! s'est enfoncée dans le creux de sa main. Vite la fiole du remède héréditaire qui va s'infiltrer dans la peau et faire sortir, d'un bond et à la minute même, l'épine. Existe-t-elle en réalité cette épine, la peau lézardée est peu loquace et Bégnigne, qui a très mal, s'affole... Maman ! maman ! Mais maman, qui soigne ses plantes grasses, fronce les sourcils et, sans un geste de sollicitude, chasse Bégnigne qui a tant besoin d'être consolée. D'un coup de manche hâtif, elle essuie son nez qui coule à cause des larmes. Tant pis si elle salit cette robe vieillotte et maussade qu'insolemment elle a enfilée ce matin, sans s'inquiéter si le devant et le dos n'étaient pas inversés... Futilité, car maman néglige le sur mesure pour Bégnigne.

Bégnigne n'a rien d'un top-modèle comme ces petites fille cataloguées qui la font saliver et lui donne envie de se ruer sur les catalogues, de les mettre en miettes, de s'en débarrasser dans le panier à papier. Mais Bégnigne recule devant la photographie d'une petite fille joufflue qui la regarde en souriant, les bras jonchés de fleurs...

## LA SOUPIÈRE ET LA GUIMBARDE

C'était la coutume de poser, chaque soir, la soupière sur la table. Elle contenait de fines tranches de pain dur qu'un bouillon de légumes ramollissait. Et l'oncle croque-mitaine s'asseyait, frappait trois coup sur la table avec sa cuiller, et chacun alors prenait place sur les bancs, de chaque côté de la table...

Et la vénérable aïeule, qui présidait au haut bout de la table, branlait de la tête, cric crac, sans déranger sa coiffe monacale. Et la Violaine, qui vivait parmi nous, se gavait de soupe à gestes menus en baissant les yeux, car l'oncle croque-mitaine la tenait à rebrousse-poil sous son regard d'aigle ; Violaine qui avait désherbé, des heures durant, les allées de la "demi-vierge", un groupe d'arbres que l'arrière grand-père avait planté dans le fond du grand jardin pour rendre moins coriace le souvenir de la forêt vierge incrusté dans sa mémoire...

Et Violaine avait parcouru les allées de la "demi-vierge" le sarcloir en avant, avec la ferme volonté d'exterminer, une fois pour toutes, les mauvaises herbes qui à ras de sol ricanaient, et ce jusqu'à la limite de la "demi-vierge" qu'une palissade de pieux soulignait...

Derrière cette palissade enfeuillée, se cachaient les restes d'une vieille guimbarde que, sans gêne, du houblon enlaçait. La rouille essayait aussi de pavoiser dans les intervalles de la tôle froissée.

Cette tôle avait cédé sous le choc d'un goujat qui avait profité d'un soir de liesse pour s'encaster dans la guimbarde et être aussitôt à tu et à toi avec elle ; et la conductrice, heureusement intacte, piaffait, vexée d'être là échevelée, son chapeau s'étant réfugié sous la banquette arrière en attendant de reprendre sa place sur la tête qui d'habitude le soutenait...

À la fin tout s'était arrangé pour le mieux, et la guimbarde finissait de se désagréger sous les feuilles râpeuses du houblon, derrière la palissade... Et l'oncle croque-mitaine frappait trois coups avec sa cuiller aussitôt que la soupière était posée sur la table et que tous les regards se trouvaient braqués sur elle...

## HYACINTHE

Hyacinthe pose fermement son havresac sur le sol pour se prouver, à elle-même, son attachement au casseur de tiges de bambou ; elle n'y peut rien, elle l'aime. Le voici justement, sa badine à la main. Une badine qu'il va casser en deux quand il va apercevoir Hyacinthe, c'est un tic qui s'est installé en lui il y a quelques temps, depuis que la gracieuse et rieuse Hyacinthe arpente les parages. Elle fait exprès ma parole, et lui se traite de crétin, il est à tordre comme le linge entre les mains d'une lavandière déchaînée, et par conséquent sans politesse ; et il fait pareil envers lui-même, surtout aujourd'hui, puis-qu'il a oublié sa badine et n'a rien à casser. Il se trouve inapte même à langer un bébé, il en tremble d'émoi. Oui, ce geste l'épatait lorsqu'il était petit et qu'il voyait sa vaste mère qui, en deux temps et trois épingles de nourrice, langeait la petite sœur hurlante et que lui avait envie oui, vraiment envie de lui asséner son poing sur la figure à

la gamine parce que sa vaste mère le négligeait pendant qu'elle immobilisait les pattes de la hurlante, et que lui suçait son pouce pour pallier le manque d'amour. Mais sa mère étant née avant lui, il devait la respecter, et il ne disait rien, même il lui pardonnait en l'aidant à plier les couches de la sœur (la vaste mère ayant horreur des couches jetables et irritables pour les fesses, deux demi-pommes côte à côte, de la petite sœur). Et puis les

couches de tissu attiraient le regard des passants car, telles des oriflammes, elles avaient claqué au vent dans le champ voisin. Un hymne à la gloire de la vaste mère qui avait fixé les couches sur un fil de fer avec des épingles de bois.

Ce sont des gestes de tous les jours, les gestes des gens simples qui lavent leur linge sale en cachette pour ne l'étaler, ensuite, que blanc comme neige devant le regard des autres.

La vaste mère n'aimait que le blanc ; et à la période du blanc pour laquelle elle avait économisé tout au long de l'année, elle revenait des grands magasins le blanc en poupe sauf, de temps en temps, à cause d'une paire de draps qu'elle avait dû abandonner sur le comptoir, n'ayant pas assez d'argent pour tout emporter.

Une fois, elle avait acheté pour elle, une folie, un petit tablier blanc volanté, un tablier de soubrette dont elle tirait gloire le dimanche pour servir le mironton dont c'était le jour.

... Voilà, il s'est laissé tirer en arrière par les souvenirs, tout cela à cause de Hyacinthe qui lui chamboule la tête, c'est toujours le même topo et il vient de casser en deux une branche morte. Non, ne plus casser les bambous, il l'a promis, car les bambous protègent leur petite maison des colères du vent et des regards indiscrets qui chiffonnent la vaste mère au-delà du possible...

Enfin il revient sur lui-même et s'abrite, en imagination, derrière Hyacinthe, sa fée-bambou qui s'est

plantée sur sa route. C'est comme ça, soit qu'un caillou le bute lorsque, les yeux fermés, il joue à colin-maillard avec lui-même, soit que c'est une fille, comme Hyacinthe, contre laquelle il a buté.

Alors inutile de réfléchir puisque la fée-bambou lui a souri et qu'il lui a souri aussi ; c'est tout...

FRAISES CONTRE SARDINES

«Sardines fraîches, Sardines fraîches !...» Et moi, je m'arrêtais, «Huit sardines s'il vous plaît», nous n'étions que quatre à l'époque.

Et hop ! voici les sardines prestement enveloppées dans du papier de journal.

Parfois j'en achetais deux de plus pour mon voisin à l'œil bandé, le paria, (je le croyais), au visage couturé, cloqué. Il avait loué une pièce sur notre palier. Une malle, solidement amarrée, avait précédé l'homme. L'homme avait l'air d'avoir été détrôné par un imposteur, est-ce à cause de ses chemises blanches que je m'imaginai cela.

Toujours est-il que son œil semblait ému ce soir-là, lorsque n'écoutant que mon bon cœur, je lui avais apporté les sardines saisonnières accompagnées d'une grosse tranche de pain de seigle que je venais de réchauffer (à cette époque existaient les bons cœurs et les sans cœurs, et nous étions classés par catégorie). Après conciliabule des voisins, j'avais été admise de force parmi les premiers, et cela m'avait obligée par la suite à ne rien refuser. Enfin à cause de mon bon cœur, nous avons été dépouillés à l'extrême. Car moi, je donnais, je donnais. Et quelques années plus tard, comme la cigale de la fable, je n'avais " Pas un seul petit morceau de mouche ou de vermisseau " pour les miens. Je précise que, comme pour la cigale, ce n'était pas notre

menu quotidien, mais il y avait quand même de quoi crier famine.

Je reviens aux années révolues pour dire que, la veille de son départ vers d'autres horizons, l'homme à l'œil bandé avait poussé ses pas vers la halle aux fruits et avait acheté des fraises pour nous...

Des fraises qui se pavanaient dans une coupe d'argent ciselé.

IL ÉTAIT UN PETIT NAVIRE

Guillemot Cabassous a le réveil délicat car il doit s'arracher des rêves fantastiques qui le coincent sur la pailleasse.

Lui, naguère moqueur à outrance lorsqu'il s'agissait de rêves, assume aujourd'hui des réveils fumeux, pour ne pas dire périlleux.

Son sommeil draine des plaintes ; sans aucune mesure elles le grattent et il se réveille en sursaut, un insecte parcourait son rêve.

Un insecte chercheur qui ourdissait de pénétrer dans la boite rectangulaire contenant fil, aiguilles, ciseaux, ce trio dont Guillemot se sert parfois pour recoudre un bouton à son caban, afin d'être présentable lorsqu'il va jouer à la marelle sur le chemin du douanier.

Mais pourquoi cette boite a-t-elle bouleversé son sommeil alors que son couvercle si joliment décoré d'un petit navire, pas partageux du tout, était correctement fermé. Il faut dire que le petit navire, qui vogue en solitaire pendant le jour, est rejoint la nuit par d'autres navires et ils sortent tous du petit port dessiné sur la boite pour affronter la mer. Puis le petit navire revient à son port dès que le jour se lève ; ses voiles sont légèrement pochées par les paquets de mer qu'elles ont reçus, mais personne ne le remarque, ouf ! se disent-elles.

Justement ce matin, la petite fourmi du clan tire de la boîte fil et aiguille pour réparer une chemise dont un pan s'est coincé dans le tas de bois (l'habitant de la chemise est un fanatique des œufs du rouge-queue noir, qu'il collectionne). Mais le signal d'alarme "fuid, teck teck" du rouge-queue noir a parfaitement fonctionné et a retenu dans le tas de bois, où le nid est installé, le pan de la chemise du collectionneur dont l'accroc est réparé par la fourmi, ce matin même, grâce à une aiguille et au fil son suivant...

Revenons à Guillemot Cabassous, le voici qui se lève, enfile son pantalon, rajuste ses bretelles sur sa chemise à carreaux et se chausse avant de descendre de sa soupenne, puis boit un doigt d'alcool avant de se claquer trois fois le front pour se dire bonjour à lui-même...

DEVANT UN VITRAIL MA PENSÉE GAMBADE

Le vitrail d'une petite chapelle me convie à chercher parmi ses lueurs un point où me fixer pour méditer ; le rouge à l'improviste me saute aux yeux et puis le bleu, des hauteurs de bleu, des jaunes couchés et une sarabande de petits personnages en robe blanche dont l'un, un livre à la main, conte l'histoire d'un roitelet venu s'abattre, épuisé, entre le bœuf et l'âne de la légende. En effet, ce jour là le roitelet, après avoir fait son tour d'ailes matinal, était revenu au moment, où d'habitude, un mage levait les bras pour saluer le soleil, mais cette fois-ci il se prosternait devant une petite lueur posée sur un tas de paille, c'est pourquoi le roitelet avait manqué de percuter les cornes du bœuf. Ce roi mage il le connaissait bien d'ailleurs, puisqu'il lui permettait de se jucher sur sa tête lorsqu'il l'accompagnait dans ses voyages.

... Ensuite mon œil capte l'ombre menue d'une souris. Elle veut s'asseoir auprès de sainte Ursule, mais elle, n'aime pas les souris et s'en écarte visiblement. Alors des flocons de neige voltigent et effacent les couleurs cernées par le plomb barbare. Ce gardien revêché, opaque, s'intercale entre les images au fur et à mesure que mon regard trotte après une dinde échappée d'une basse-cour voisine et, comme la plupart des dindes, elle franchit le pont-levis d'un château fort entre les quatre pattes d'un fringant cheval revenu

indemne d'une désastreuse bataille, sauf ses sabots qu'un forgeron vient de panser.

... Ce forgeron possède une enclume qui lâche des imprécations dans un jet d'étincelles aussitôt que le moindre han ! sort de son corps entier de forgeron. Et moi, sous la force de cet han ! je perds le fil de ma méditation et je m'aperçois que le vitrail s'est réfugié sous un manteau gris de poussière.

RRAÏB RRAÏB

Dès ce matin ses outils de maçonnerie en main, Derval va s'assurer de la solidité de la pierre angulaire avant de commencer à bâtir la demeure de la Différence. Cette demeure abritera les descendants des Balbutiants, une race d'homme en extinction et maintenant protégée, et dont seul le héron pourpre comprend le langage...

Parfois le héron, dont le long bec peut claquer d'impatience, a envie de divulguer l'A B C des Balbutiants et lance à la ronde ses appels « Rraïb Rraïb », traduire Venez, Venez, mais personne n'y prête attention. Alors le héron, tout comme il marche sur les bas fond des marécages, va aussi marcher sur un nuage pour passer le temps...

Et ce nuage pourpre, que l'on voit à l'horizon, va basculer sous le poids des « Rraïb Rraïb » du héron et de l'A B C du langage des Balbutiants, qu'il n'a pas pu divulguer...

## PRISONNIER D'UN MYTHE

Il est depuis sa naissance noué, comme on dit, et son amertume est grande de ne pouvoir dire ne serait-ce que quelques mots. Par avance il les caresse de la langue avant de prendre une bolée d'air, afin de donner plus de force aux paroles qu'il espère émettre. Mais il est piégé, c'est une infamie ces sons en lambeaux, en saccades...

...

À l'heure où le jour tombe et estompe les choses, à l'heure où les rideaux soupirent à peine malgré le vent qui passe à travers les volets lézardés (sur lesquels il doit clouer quelques lattes de bois), à l'heure...

Oui, c'est ce soir qu'un mot comme une obole est sorti de sa gorge, il a franchi l'obstacle en profitant d'un rire malicieux en visite dans sa pensée, ce qui l'a surpris, l'a fait sursauter. Ah ! il n'est pas en pénurie d'idées et ce soir elles sont là portant le kimono des sages, parées pour la révélation du mythe suspendu depuis des siècles sur certains hommes de son clan : le mythe du "ligneux" auquel les matrones qui présidaient à leur naissance en secret participaient, en omettant de rompre avec l'index le fil qui retenait leur langue prisonnière. En compensation, elles soufflaient sur la fontanelle du naissant pour le rendre apte à saisir la mémoire des choses...

## LE CRINCRIN

À toute allure les copeaux et la sciure voltigent autour de l'établi : le menuisier va raboter la planche jusqu'à la rendre soyeuse sous les doigts, du moins c'est son but. Mais le rabot se cale sur un nœud, risquant de déchirer sa lame qu'un rien irrite.

Et le climat, dans l'atelier, devient confus et heurte la torpeur des planches alignées contre un mur. Les consœurs de la planche neuve sont en attente d'être, à leur tour, sous le choc discordant du nœud et du rabot ; ce désastre devant lequel elles daignent souffrir à l'avance, d'autant plus qu'une petite planchette mince et pimpante que Léo, le menuisier, vient d'appuyer contre elles, s'empresse de les humilier elles, les grosses planches poilues qui attendent le rabot de Léo d'un pied ferme, si l'on peut dire...

De temps en temps, Léo repousse les copeaux dans le coin qui leur est réservé pour que Jules, son voisin, puisse y poser les pieds.

Le voici justement, il hume d'abord l'odeur du bois et avec son crinclin (c'est une petite boîte ronde à musiquer, genre de moulin à café) il joue l'air de "mon beau sapin, roi des forêts". Il moud du bruit, pense Léo, que cette sonorité du moulin exaspère et lui donne des aigreurs plein les dents. Aussi pose-t-il son rabot avant d'entraîner le joueur de crinclin vers le café du coin où il

va lui offrir un verre de n'importe quoi pour le dégager,  
ne serait-ce qu'un instant, de sa servitude musicale...

LA TIMBALE

Pernelle, les joues empourprées, se réfugie sous sa coiffe (elle s'énamoure si facilement) devant un cavalier en bel équipage revenant de la foire. Puis elle sort de sa coiffe, vole au-dessus du cavalier, le couve du regard, le délaisse près de son cheval grisé de serpolet avant de revenir se réfugier sous sa coiffe...

Lui, le fils d'un gros fermier, pavoise son importance la main sur le gobelet d'argent pendu à sa ceinture. Un gobelet qui a parfois le privilège de voir le cavalier tituber sous l'effet d'une mixture mordorée, qui facilement le captive et l'abuse. Alors il rôde à travers les prés, les champs, avant de rentrer au bercail où ses parents veillent et s'ingénient à se calmer l'un l'autre.

À la fin le père s'endort et ronfle, et la mère distille à la ronde son inquiétude, ses prunelles s'embuent du tracas amassé. Elle monte au grenier, regarde par la lucarne la mêlée des nuages ; ils jouent à cacher la lune et l'empêchent d'éclairer le chemin menant à la ferme. Pas très loin de là, le gobelet mal attaché roule dans le fossé suivi du cavalier que les agapes ont alourdi.

... La fraîcheur du fossé sort à demi le fils de son hébétude et il essaie de retrouver, dans sa mémoire dévastée, le visage fascinant de Pernelle.

(quant au cheval, n'étant plus guidé, il ne peut qu'attendre).

## LE RADEAU À RAS D'EAU

Le crépuscule trame d'escorter mes intentions, quelle ironie, car je les ignore moi-même.

Une rafale de vent fait des prouesses, efface la trace de mes pas sur le sable après avoir poussé mon radeau à venir s'échouer sur ce repli que fait la côte après le froufrou des rochers, cette guirlande que je redoute.

Enfin voici un bloc de granit, plat comme une pastille de menthe. L'odeur de la menthe trace autour de moi son intensité, et moi, sous la domination de la disette, je l'aspire à pleins poumons.

... La turbulence des flots avait décuplé à outrance ma fâcheuse position alors que je voulais seulement folâtrer sur des petites vagues qui se pourchassaient pour rire, c'était pour moi dans le seul but de fourrager dans l'eau avec le filet de mon frère. Un jouet d'un mètre carré dont une vague, venue à l'improviste, m'avait délestée, et mon radeau avait tourné comme une toupie avant de s'échouer sur le sable...

Ah ! que ne suis-je une fervente du gazon et du croquet comme les gens huppés du diocèse. Non, ce n'est pas possible car je suis une profane sans poids et sans réplique. Il n'y a aucun avantage à me fréquenter. Je suis une dépourvue de tout cachée derrière un paravent en osier, une prolétaire nigaude et effarée dont les lubies sont joliment remisées dans "un trou" (c'est une manière

de dire) où quand même des manèges s'installent sur la place.

Une place toute de guingois où l'herbe peut pousser à loisir, où un énorme platane cache l'air hébété de la mairie sous la gratuité des feuilles s'échouant dès les premiers frimas, et qu'un balayeur, vêtu d'un ensemble orangé sous lequel il se cache, doit, d'un balai maussade et las, accumuler les feuilles en tas avant de les pincer entre pelle et râteau et d'un toc, les mettre dans une brouette.

Ce balai, à demi éclopé, est connu même hors des limites de la commune, car en dépit de rafistolages fréquents le balai croule de vieillesse. Il a perdu, à force de nettoyer les ornières qui rentrent dans ses attributions, le potelé de ses débuts, son gabarit s'est rétréci à l'extrême et il a maintenant quelques ressemblances avec le balai que chevauchaient les sorcières de jadis. Elles allaient d'un point à l'autre de notre planète et d'un coup de talon semaient la discorde.

Ce sont des fadaises dit-on, mais elles ont laissé des traces sur les clochers tordus par les orages...

C'est pour cela que je préfère le radeau, malgré les incidents que je viens de vivre à ras d'eau...

À CAUSE DU COURRIER DE TANTE A.

Pour répondre au courrier de tante A., il me faut retrouver les mots égarés sous mon front et, aussitôt captés, je dois les polir avec un chiffon doux. Mais voilà je me prélasse, je joue au Yo-Yo, ou bien je m'oblige à reprendre mon pull troué par l'étincelle d'une allumette qui a été traversée, sans doute, par le désir de me faire gémir. C'est plausible, car mon zèle est égal à sa flamme et s'éteint aussitôt allumé, et je n'aurais pas le temps de mettre ma visière si je me décidais à souder entre elles quelques boîtes de sardines pour en faire une œuvre d'art.

...

Un petit tiroir, réservé dans ma table ovale, a attiré un visiteur indélicat. Ses mains ont exploré prestement ce tiroir où je range le courrier de tante A., qui attend une réponse de ma part. Mais je tarde comme je l'ai dit plus haut, car je me trouve niaise au possible lorsque je dois écrire et je tourne sur moi-même deux ou trois fois avant de me décider.

Enfin l'homme est reparti sans me gratifier d'un sourire, ne serait-ce que d'un sourire en biais (comme on peut en recevoir, toc ! sur le coin de l'œil, sans comprendre pourquoi), à moi qui était venue dans la salle avec l'intention d'y passer la serpillière.

Donc l'homme, que ma venue a dérangé, est sorti, a grimpé dans sa voiture, a ajusté sa ceinture avant de démarrer. Et moi, j'étais là raidie de saisissement, empesée à outrance malgré le bouquet de violettes déposé sur la table ovale par l'homme, sans doute pour me retenir bouche bée devant les fleurs, il y avait de quoi, c'est vrai. Mais je ne suis pas dupe, cet homme est un espion au courant de ma correspondance avec tante A., dont la célébrité est grande. Tellement grande, qu'un besoin d'obscurité la taraude parfois et la pousse à prendre sa petite voiture Mirabelle qui change de couleur aussi souvent que l'on change de chemise, comme le dit son voisin, pour se rendre dans un endroit secret, jamais le même, où un serviteur à gilet rayé rouge et noir va veiller sur tante A.. Je la vois d'ici, allongée sur un sofa, sans pendule ni calendrier, car cela risquerait de troubler le voyage dans l'obscur dont elle sera la dolente passagère.

Et moi, tout en jouant au Yo-Yo, je cherche le moyen de soustraire les gribouillis de tante A. à la curiosité des espions...

HAUTE COUTURE ET CHÂTEAU DE CARTON

Mon manteau d'hiver m'étoffe, me contourne, j'en porte le fardeau tout en remarquant le sérieux de mon allure. Parfois, par-dessus le manteau je met un cache-poussière comme c'était la mode en 1900. Mais là je manque quand même de défaillir lorsque je vois ma silhouette cossue réfléchie par les vitrines des magasins. Je trouve inutile de lutter, car je suis servilement attachée à ces vêtements que je superpose selon mon humeur. Personne n'a osé, jusqu'à présent, m'imiter. Pourtant je dois avouer que parfois j'ai envie de fuir, de lâcher le carcan de mes habitudes périmées qui me donnent cette allure. La fuite, comme l'écrit un auteur actuel, serait ma chance de salut. Mais où aller, d'autant plus qu'ici nous avons les défilés de mode où les couturiers propulsent, devant les badauds, des créatures de rêves. L'une d'elle fait trois petits tours et puis s'en va, et à peine a-t-on le temps d'avalier son émotion, qu'une autre, mains sur les hanches, virevolte et puis s'envole, et ainsi de suite... Et moi qui regarde le défilé en compagnie de trois autres personnes, le nez collé à la vitrine d'un télé-hifi, je remarque surtout l'allure affinée des mannequins, à croire qu'il y a deux sortes de bipèdes, les ceux qu'on regarde et les ceux qui regardent.

Forcément je rêve moi aussi de dentelles et je m'accroche à mes rideaux, à la soie de mon foulard, à mes incrustations de paillettes sur le devant de la

tunique que j'ai achetée à des forains installés sur le marché. J'aime aussi une petite touche de parfum derrière l'oreille (c'est un onguent parfumé à l'abri dans une minuscule boîte ronde qui procure bien du plaisir). Je le pose d'un doigt minutieux.

Dans les transports en commun, je me suis aperçue que j'indisposais les transportés, soit ils sont allergiques au parfum, soit à l'air sévère que j'ai lorsque je suis cahotée. Pour me donner une contenance, je détaille minutieusement la passagère assise en face de moi et qui va graduellement se diluer dans le vague. Et mes paupières, dont les cils sont recourbés au rimmel, vont s'élever dans une interrogation sans question précise, tellement je suis triste de ne pas être comprise. Quoi, je n'utilise que des parfums de fleurs, et à cause de ce cantique végétal je serais rangée, par les autres, parmi "les celles qui habitent un château de carton pâte", comme Blanche Neige...

## FLEUR

La porte de la chambre de Fleur s'entrebâille et l'on constate son absence.

En ce moment, elle galope dans les couloirs de la vieille bâtisse où le vent furieux fait trembler les murs, vibrer les carreaux des fenêtres, et chevrote en passant sous les portes.

Dehors arbustes et fleurs, hôtes du jardin, permettent à quelques feuilles, arrachées par le vent, de planer au-dessus des légumes qui pataugent au ras de la terre vaseuse, résultat d'une pluie torrentielle ; et Fleur, qui a chaussé ses bottes, patauge elle aussi dans les flaques de boue... Puis elle mijote d'allumer le fanal (une lampe de poche) de son moyen de locomotion ordinaire, un teuf teuf dont elle est, à elle seule, locomotive, wagon de première et de seconde classe, pour aller vers la grange où le foin engrangé l'attend...

Fleur grimpera là-haut, s'étendra paresseusement, puis la chatte Moulinette viendra la rejoindre en catimini car Fleur, dont l'absence émeut les alentours, refuse d'écrire sur un petit carnet mis à sa disposition, ses intentions vagabondes qui se limitent à s'étendre sur le foin, avec Moulinette pour témoin.

BREF TURLUTUTU

Ici l'on passe de l'opacité des choses qui ont l'avantage de s'ébruiter à celles dont l'inaction est tenue en laisse par une main gantée s'évertuant à nuancer la légère zizanie de fluides divers qui se glissent par la porte entrebâillée de justesse. D'un salut discret un rai de lumière, ce comparse plutôt frêle, retouche et dose la défiance de ce lieu infrequenté qui est un placard. La lueur s'insinue, varie son souffle comme une chandelle tremble, du moins en donne l'impression. Une souris détale, l'intimité d'une araignée est bafouée, une casserole délaissée dresse sa queue comme pour défier la frugalité des occupants, leur donner une leçon à ces hurluberlus tenus par une lanière de simili cuir sans se soucier de modifier la trêve infliger au garde-manger, duquel on se défie davantage que d'être écroué dans la prison de la ville en tenue matriculée pour atténuer la honte de se voir nommé intégralement nom et prénom alors qu'un numéro prestement dit fait une pause sur votre dos ; c'est simple, vous ne croyez pas avoir affaire à vous et vous reculez pour donner la place à l'autre doué pour attirer sur lui l'âcreté des quolibets, somme toute c'est un concert de salutation que vous recevez en tant que chiffre mais ce n'est pas vous dont le nom est en réalité, Bref Turlututu...

DU HAUT DE MA LUCARNE

Rose vogue sur un nuage, il longe le littoral, un régal pour Rose la fervente, transitée dans ce lieu dont elle rêvait depuis longtemps...

Une secousse, et voici Rose qui arpente le sentier bordant la fracture entre le terre et la mer dont les écheveaux écumeux chahutent sur les rochers... Dans l'espace, une baudruche fait la réclame pour des produits venant de naître et sur lesquels les risque-tout vont déverser leurs économies...

Maintenant assise au pied d'un talus, Rose essore ses idées, de quoi se mêle-t-elle. Fais gaffe Rose, se dit-elle, tes idées sont démodées, la fadeur de tes goûts inquiète tes parents eux-même. Eux, si disparates, sont d'accord sur ce point...

Un temps d'arrêt. Le vent, la mer, un court, très court instant, se reposent et Rose a l'impression qu'une autre pensée est venue chevaucher la sienne et se permet de lui dicter sa conduite :

"Rose fais provision de marjolaine pour ta tisane du soir.

Rose, le matin à ton réveil penche-toi en avant et brosse tes cheveux à partir de la nuque, ce sous-bois hanté par des petits cheveux qui aiment s'abriter sous ton imposante chevelure, puis d'un coup de tête hop ! redresse-toi et plante-toi devant ton miroir pour, d'un

geste preste, te mettre dans l'œil une goutte de belladone et tes yeux sertis de longs cils chatoieront au-dessous de ta frange, ce copeau allègre qui orne ton front. Ne te frotte pas le nez, tu risques de le friper. Farde ton visage sans le charger, il faut savoir rester sobre. Et tes dents, que l'on devine dans l'intervalle de tes lèvres assidûment veloutées, doivent apprendre à croquer des noisettes.

Tu vois Rose, que je suis sorti de moi-même pour te conseiller. Je suis l'homme au nez crochu, le farouche solitaire qui du haut de sa lucarne a envie de lâcher sa longue-vue et de prendre sa fronde pour, d'une flèche, te figer là sur la route comme une statue qu'il pourra ensuite contempler à loisir. Ceci est un aveu, dur comme un noyau, qui résolument me déchire la dalle comme le dit si bien le petit garçon au langage précoce qui vient malmener ma quiétude. Du haut de ma lucarne, je t'embrasse Rose.

Une fourmi, essuyant ses pattes sur le menton de Rose, l'aide à se réveiller...

## LES MISÉRABLES

Tenue sous le boisseau la fille grelotte, qu'est devenue la besogneuse convaincue qui éloignait l'augure, en se moquant des voix entendues où l'absurde pérorait, trichait, essayant de dénouer son tablier qu'elle considérait comme un grigri, lorsqu'il était noué autour de sa taille alors pour se défendre elle pédalait ferme et la roue de la vieille machine à coudre s'emballait et son ronron la berçait par à-coup...

...

Et le père qui de son côté noyait sa hargne de la société dans des verres de vin avant de vider la bouteille au goulot.

...

Enfoncé dans son silence la mère, cette ravaudeuse au dos ployé sur l'ouvrage usait ses yeux pour gagner deux sous à la lueur d'une petite flamme dansant au moindre souffle, une flamme qui surnageait sur l'huile qu'une pomme de terre creusée, contenait.

DES PROPOS DÉCOUSUS PAR UNE MAIN MALHABILE

Une alouette rappelant celle des comptines volette au dessus d'un terrain inculte dénudé dont les mottes en grappes sont restées séparées depuis la moisson. Ce terrain inconnu des arbres est le lieu utilisé pour les fugues murmurantes et la lutte soutenue d'où découle une nichée variable en nombre de la descendance pelée à la naissance, dans l'ordre des choses après les amourettes dissoutes dans le courant de l'air cet ascension développe avant d'atteindre le triangle dressé dans l'invisible par la densité enroulée sur elle-même et cela éclaire la base du mur ou est reproduit une fresque une forme grisâtre au loin devant une futaie se découpe sur le ciel opposé au fourrage rougissant une autre forme vêtue de réséda est allongée et tout simplement elle semble dormir dans l'herbe haute et débute la déconvenue qui nous ébranle directement et aussitôt se déroule un cylindre généralement employé pour drainer l'eau des fossés dont l'odeur surtout l'été nous assomme, sauvons-nous, l'épaisseur du cylindre défend aux effluves incriminés de venir nous incommoder avant de conclure son trajet dans la profondeur de la terre communale.

Cahier n° 24

DÉRAISON

*ou*

DES PETITS TABLEAUX EN PROSE ACCROCHÉS  
SUR MES JOURS

TOME -III-

34 textes non inventoriés

Cahier n° 24 - illustré avec 50 empreintes d'encre  
coloriées de l'auteur

**téléchargement : pdf : 6,5 Mo**

*à propos*

La chronologie et la composition des recueils de cette édition numérique respecte la liste des textes inventoriés par Anne Stephane dans le carnet "*OLIO FIAT*".

liste des textes : pdf : 6,2 Mo

*La transcription numérique des poèmes, la mise en page et sa navigation interactive ont été effectuées par l'Atelier Nulpar à Rezé.*

***Ouvrage édité en vue d'un usage strictement personnel et non-marchand, à la date du samedi 16 juillet 2016.***

- Pour me contacter
- Pour une visite du site internet : [courte-plume.fr](http://courte-plume.fr)
- Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements